

# LA CINQUIÈME CHAMBRE

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LANTIN – TOME 1

JEAN-LUC BONNET





## DU MÊME AUTEUR

Haïkus pour moi-même et plus si affinité (2024)

Haïkus et tanka des philosophes (2024)

Tanka pour le temps présent (2024)

Haïkus et tanka au fil des jours (2024)

Exercices de style (2024)

Les aventures de Matthieu (2024)

Contez sur moi (2024)

Plaidoyers et autres textes (2024)

Sonné (2024)

Un pied de trop – Enquête du commissaire Lantin – Tome 2

La pilule rouge – Enquête du commissaire Lantin – Tome 3

## **AVERTISSEMENT**

Quelques acronymes sont utilisés dans ce livre. Une liste en est fournie en fin d'ouvrage, pour aider le lecteur.

Cette œuvre est purement fictive. Toute similitude avec des événements réels serait purement fortuite.

*Il faut remarquer que les hommes doivent être ou caressés ou écrasés : ils se vengent des injures légères ; ils ne le peuvent quand elles sont très grandes ; d'où il suit que, quand il s'agit d'offenser un homme, il faut le faire de telle manière qu'on puisse redouter sa vengeance.*

*Nicolas Machiavel*

## La cinquième chambre

1

*Un homme sans honneur ne  
vaut pas grand-chose.  
Michel de Montaigne*

*Un jour*

Au zénith d'une journée de printemps, les rues de Paris sont baignées d'une lumière dorée. L'air est chargé d'odeurs d'essence, mêlées aux émanations florales du parc voisin. Les effluves sont magnifiés par une petite pluie qui est tombée dans l'après-midi. Ce sont les premières gouttes d'eau depuis plusieurs semaines, et Paris étouffe dans un air chargé de particules.

Dans une rue calme, à sens unique, deux hommes, casqués et visières baissées, chevauchent une moto à vitesse plutôt lente, pour un deux-roues de cette cylindrée. Leur engin est étrangement silencieux et semble filer moteur éteint. La tenue des motards est de cuir noir sur laquelle le regard glisse sans retenir un détail. Les deux motards ont été recrutés pour une mission clandestine, une opération qui se joue dans l'ombre des temps anciens.

À cette heure de la journée, la rue est quasiment déserte. À cent mètres devant eux, leur cible avance, inconsciente du danger imminent ; personne d'autre à cent mètres. La moto ralentit et s'arrête, lorsque le chauffeur met un pied à terre, à hauteur d'une silhouette sur le trottoir de gauche. Sans un mot, le passager saute du véhicule, ajuste son arme et tire une première balle dans le dos. Lorsque le corps est à terre, il achève sa proie de deux balles dans la tête. À peine trois « plop » se sont fait entendre. Le passager remonte en selle. La moto rugit et démarre en trombe, semant la confusion parmi les rares passants. Les quelques pigeons du quartier n'ont même pas eu le temps de bouger. Les tueurs ont accompli leur mission avec une efficacité froide et méthodique. Leur entraînement et leur expérience sont évidents, mais il se trame bien plus qu'un jeu de tirs bien placés.

## La cinquième chambre

Leur histoire s'écrit dans les ombres, entre les pavés de la ville lumière, là où la beauté et le danger se confondent. Ces deux hommes, silhouettes furtives dans la nuit parisienne, ne sont pas des mercenaires ordinaires. Ils appartiennent à une organisation criminelle, une confrérie d'assassins dont les racines plongent profondément dans l'histoire. Cette confrérie, invisible pour les yeux non avertis, tisse sa toile dans les recoins les plus sombres de la société, orchestrant des événements dont seuls quelques initiés perçoivent la portée.

Leur mission actuelle n'est que le dernier maillon d'une longue chaîne d'événements soigneusement orchestrés. Ils n'ont pas été choisis au hasard, mais par un dessein précis, inscrits dans une tradition qui les dépasse. Eux-mêmes ne connaissent pas les véritables enjeux de leur tâche ; ils sont les exécuteurs d'un plan tracé bien avant leur naissance, le point terminal d'une aventure qui a commencé des décennies. Leur rôle est celui de l'ombre, agissant sans laisser de traces, s'effaçant dans l'anonymat une fois leur œuvre accomplie. Les fous de l'échiquier ont joué leur rôle. Les pièces maîtresses se sont affrontées. Y aura-t-il « échec et mat » ?

Et comme toujours, Paris garde ses secrets, imperturbable face à la violence qui la traverse. Les rues de la ville, qui ont vu tant d'histoires se dérouler sous leur regard silencieux, ne révèlent rien des drames qui se jouent dans leurs entrailles. Les façades haussmanniennes, témoins muets des intrigues et des passions, cachent derrière leur élégance la brutalité des actes qui s'y trament. La Seine, paisible en apparence, charrie avec elle les échos de ces vies brisées, de ces destins scellés dans le silence. Paris, ville de lumière, est aussi une ville de pénombres, où la violence et le mystère se mêlent en un cocktail mortel.

Ce soir, aux actualités, la mort de la victime a été confirmée. Les mercenaires ont agi avec leur habituelle efficacité. Ils toucheront le solde de leur contrat, et demain, ils auront disparu. Le chauffeur retournera dans sa Serbie natale, son point d'ancrage où sa famille vit, une femme et deux enfants. Quant au tireur, il se rendra sur l'île Maurice, où il a bâti une existence solitaire au bord de la mer. Ils sont conscients qu'ils disposent de deux mois sans contrat, durant lesquels ils ne communiqueront pas entre eux. Ils profiteront de cette période pour mener une vie calme, sans adrénaline. Sous le couvert d'activités sportives, chacun d'entre eux exercera son art. L'hygiène de vie est au cœur de leur métier, complétée

par des séances de tir sur un stand officiel pour le tireur, et des sessions de motocross pour le pilote. Ce dernier est le stratège. Il scrutera la presse à la recherche des exploits de ses pairs, afin d'élaborer de nouveaux plans, mais aussi essayer de détacher les écheveaux tressés.

Ce binôme mortel, dont la réputation s'étend dans les cercles obscurs, est devenu légendaire dans le milieu de la mort. Ils sélectionnent leurs missions avec une minutie implacable, exigeant un tarif prohibitif qui dissuade les amateurs et les opportunistes. Leur expertise est inégalée, et leur discrétion, absolue.

Leurs noms d'origine sont depuis longtemps oubliés, noyés dans les plis de leurs activités clandestines. Ils en ont adopté des centaines au fil des années, des pseudonymes qui se fondent dans le temps. Leurs visages sont masqués, leurs identités effacées. Le binôme ne fait qu'un. Ils sont inséparables, deux âmes noires liées par un pacte, signé avec le sang de leurs victimes. Leurs compétences se complètent à la perfection, l'un est le tireur d'élite, froid et méthodique, tandis que l'autre, plus cérébral, élabore les stratégies et les plans dans les plans.

Ils suivent un code d'honneur qu'ils appellent leur éthique. Celle-ci repose sur quelques règles simples : ne jamais se faire attraper, ce qui implique d'avoir des plans d'évasion pour différentes situations ; rester anonymes, seul leur contact sait comment les joindre sans les avoir rencontrés en personne ; ignorer l'identité de leur commanditaire, protégés par un sas de confidentialité ; et éviter de faire souffrir leurs cibles, c'est leur côté humanistes. Aucune exception n'est tolérée dans cette éthique du tueur. Ils ne se trahissent jamais l'un l'autre et ne laissent jamais un partenaire derrière eux. Leur loyauté est aussi inébranlable que leur professionnalisme. Dans certains cercles informés, on les surnomme Thanatos et Hadès.

Nul ne sait où ils se trouvent lorsque leurs services ne sont pas requis. Peut-être se cachent-ils dans une villa isolée au bord de la mer, ou bien, errent-ils dans les ruelles des métropoles. Mais, une chose est certaine, là où ils passent, la mort suit, silencieuse et inexorable. Ils exercent leur métier avec la même précision qu'un boulanger ou un mécanicien. Leur travail est minutieux, sans la moindre imperfection. Ce sont des experts

en matière de meurtre, un art qu'ils maîtrisent à la perfection.

Le prix de leur œuvre est payé en blockchain intraçable. Ils sont isolés au travers de coupe-fils. Ils vont disparaître des radars. Pour les contacter, ils utilisent une page web, qui contient une image neutre, un lapin avec un panneau à la main. Tous les jours un nouveau message qui ne veut rien dire, comme ceux de Radio Londres : « *The carrots are cooked* », « *The long sobs of autumn's violins* ». Un seul a du sens, ils ne sont que trois à le connaître. À ce moment-là, ils peuvent cliquer sur un lien invisible sur l'image, qui les met en connexion avec leur contact. Personne n'en sait plus.

La police court encore après ces deux fantômes. Elle n'a aucune piste, la moto a été retrouvée. C'est un véhicule volé il y a quelques jours. La moto a été brûlée. Ni empreinte, ni trace d'ADN. On apprendra plus tard, qu'un silencieux a été installée après le vol, expliquant ainsi le silence du véhicule dans les rues de Paris.

Nous sommes le 13 mars 2023, la tempête Noa a frappé la France. À 13 h 34, un cadavre ensanglanté gît sur un trottoir de Paris. Il ne s'intéresse plus au projet de loi sur les retraites, qui attend au Conseil constitutionnel. Sa retraite éternelle vient de commencer.

2

*Celui qui est en paix avec lui-  
même apporte la paix autour  
de lui.*

*Marc Aurèle*

*21 mars 2022*

À 9 h 00 ce matin, la chaleur est déjà présente. C'est le deuxième jour du printemps, et pourtant Marco se demande s'il y a eu un hiver. Les arbres bourgeonnent en avance et les fleurs commencent à éclore. Toutefois, les souvenirs de neige et de froid semblent lointains. Peut-être que l'hiver s'est éclipsé, laissant place à une saison nouvelle et précoce.

Comme tous les matins, Marco arrive le premier à l'agence immobilière. Il a été embauché il y a trois ans. Il a pu imposer ses conditions, en ne travaillant pas le samedi en échange de la permanence à lui seul le lundi. C'est le meilleur jour de la semaine, les bureaux sont baignés de silence. Il peut s'atteler à des tâches administratives qu'il n'a pas le temps de faire les autres jours. Jean Desmoulins, le directeur de l'agence, est un homme débonnaire, qui a gardé de sa Provence natale une pointe d'accent et une gaité communicative. Les deux hommes se sont immédiatement entendus. Probablement, Jean voit en Marco le fils qu'il n'a pas eu.

Cette agence immobilière moderne et dynamique, située en plein cœur de la ville, se distingue par ses larges vitrines lumineuses où sont exposées des affiches attractives de biens à vendre ou à louer. À l'intérieur, un espace épuré et accueillant, dominé par des tons neutres et des touches de bois naturel, crée une atmosphère professionnelle mais chaleureuse. Jean Desmoulins, le directeur et propriétaire de l'agence, a des goûts modernes. Il a transformé ce lieu, autrefois désuet, en un point de rencontre entre tradition et innovation, offrant un accompagnement sur mesure dans chaque transaction

## La cinquième chambre

immobilière, que ce soit pour acheter, vendre, ou louer un bien.

Marco a tout du gendre idéal. C'est un bel italien, à l'image de ses ancêtres. Il a de grands yeux verts et ses cheveux mordorés subliment ses trente ans. Il est arrivé en France à l'âge de trois ans et n'est jamais retourné dans son pays de naissance. Marco vivait alors seul avec son père, Giulio, qui avait coupé les ponts avec l'Italie.

Ce matin, l'air est frais, mais la météo prévoit une journée chaude, comme les précédentes. Marco aime bien la chaleur, probablement par atavisme. Il ne met pas la climatisation et laisse ouverte la porte donnant sur la rue. S'il aime travailler seul, il a besoin de savoir qu'il y a de la vie près de lui. Même les pétarades des scooters et le passage des éboueurs ne le détournent pas de sa tâche. Il apprécie ce contact avec la ville, qui est un cœur battant, qui lui rappelle qu'il est en vie. La campagne ne lui fait pas peur, mais marcher dans le gazon ou sous les bois n'est pas un rêve qui l'anime. Il a toujours vécu en banlieue parisienne, dans cet entre-deux. Dans des villes mineures, un peu fades, qui sont souvent de grands dortoirs pour les travailleurs sans fortune ou sans aides sociales.

Il attaque sa journée par un bon ristretto. C'est lui qui a choisi le percolateur et qui va chercher chez le torréfacteur le grain moulu à l'idéal, une mouture dite grossière. Il a introduit cette tradition dans l'agence, qui a maintenant été adoptée par toutes et tous. Chaque matin, il savoure la première gorgée de cet arabica d'Éthiopie. Il se laisse envahir par les arômes floraux et fruités, aux notes de jasmin, de bergamote et de fruits rouges. Tous les jours, le rituel se répète ; le percolateur gronde, libérant son précieux liquide. Quand toute l'équipe est réunie les tasses se remplissent, les conversations s'animent. Le café devient le lien qui transcende les dossiers, les réunions et les deadlines. Il est devenu bien plus qu'une simple boisson ; c'est un symbole d'harmonie, de partage et de convivialité.

Seul, il y trouve une autre volupté, car il sait déjà qu'il vivra à son rythme. C'est un bourreau de travail, qui est rapidement devenu le bras droit de Jean. Il n'est pas aussi à l'aise que celui-ci dans les rapports humains, entre autres avec les deux agentes commerciales, Véronique et Nadine, et la secrétaire, Alice. Malgré son manque d'aisance sociale, il s'efforce de tisser des liens avec ses collègues. Véronique, la plus expérimentée,

l'a accueilli avec bienveillance. Elle lui a prodigué des conseils sur les clients et les négociations, tandis que Nadine, plus réservée, observait de plus loin. Quant à Alice, elle est le pilier silencieux du bureau. Toujours souriante, elle gère les appels, les plannings et les courriers avec une efficacité remarquable. Lui, il l'observe en secret, fasciné par sa discrétion et sa capacité à maintenir l'harmonie dans l'équipe. Désormais, Marco n'est plus seulement le bras droit de Jean, mais un élément essentiel de l'équipe. Et même, s'il reste maladroit dans les interactions sociales, il sait qu'il a trouvé sa place, entre les chiffres et les sourires discrets.

La matinée se déroule sans accrocs, il a répondu à quelques appels téléphoniques et a traité une dizaine de mails. Mais, le plus clair de son temps, il le passe à la comptabilité et à la mise en forme des mandats et les dossiers des ventes en cours. Ce métier est plein de mille petits détails, qui font la qualité et la réputation d'une agence immobilière. Marco a passé avec succès son diplôme d'agent immobilier, il y a sept ans. Avant cela, il a peiné à trouver sa voie, passant d'une licence à une autre. Ce n'est qu'à vingt ans qu'il y a une évidence, il sait ce qu'il veut faire. Son père l'a soutenu tout ce temps-là, lui demandant juste de travailler pendant les périodes où il avait abandonné ses études. Ce travail qui demande beaucoup de rigueur lui convient bien. Curieusement, sa timidité avec ses collègues disparaît dès qu'il est en clientèle. Son charme transalpin plait beaucoup, surtout aux femmes qui sont les vraies clientes dans son domaine. Il sait s'en servir avec agilité, car il ne faut pas se mettre à dos les maris. Avec eux, il a toujours le mot juste, qui ne le positionne pas en dragueur de bas étage.

\*

Mirella s'est réveillée tôt. Marco, son mari, est plutôt du matin. Que ce soit la semaine ou le week-end, il est debout à 5 h 00 pour se consacrer au sport. Elle a dû s'adapter à son rythme, car elle veut partager le maximum de moments en commun. Ils se sont rencontrés sur un site Internet, où ils cherchaient chacun plutôt un coup d'un soir. Leur histoire avait pris une tournure inattendue. Mirella avait été séduite par la façon dont Marco parlait de ses passions, de ses rêves et de ses peurs. Il était plus qu'une simple amourette ; il était devenu son confident, son complice. De soir en soir, ils ont fini par vivre ensemble.

## La cinquième chambre

Depuis trois ans, ils sont installés dans un pavillon de la banlieue Est de Paris. Une maison modeste, nichée au bout d'une rue tranquille, se présente avec une façade simple mais soignée. Les murs sont en crépi, souvent dans des tons clairs, et le toit en tuiles montre les traces du temps, avec quelques mousses vertes par endroits. Un petit jardin, bien entretenu mais sans prétention, entoure la maison, avec un carré de pelouse, quelques fleurs saisonnières, et un arbre qui offre un peu d'ombre en été. La porte d'entrée, en bois, est flanquée de fenêtres modestes aux volets parfois légèrement écaillés.

Cette petite maison était devenue leur sanctuaire, un cocon dans lequel ils partageaient des petits déjeuners ensoleillés, des dîners aux chandelles et des nuits étoilées. Mirella aimait les matins calmes, quand Marco lui racontait ses projets, ses idées, avec cette lueur d'excitation dans les yeux. Mirella avait appris à apprécier les réveils matinaux, car elle savait que c'était là qu'ils trouvaient leur complicité. Le jardin est entretenu par Mirella, qui n'a pas la main verte mais est très patiente.

Mirella est ingénieure, cheffe de projet dans la domotique. Le directeur de son département, Alain, est un manipulateur. Quand il caresse d'une main, c'est que le poignard est dans l'autre. Il est plus brillant en société qu'il n'est compétent dans son domaine. L'avantage de ce travail est sa position géographique, à seulement vingt minutes de bus. Mirella, malgré les manigances de son directeur, s'épanouit dans son rôle de leader. Elle a appris à anticiper ses coups bas et à naviguer dans les eaux troubles de la politique interne. Son expertise technique et sa détermination font d'elle un atout précieux pour l'entreprise. Elle est consciente de son intelligence, mais sait ne pas l'afficher ostensiblement devant son chef, qui n'aime pas l'ombre, surtout celle d'une femme. Il ne peut pas faire grand-chose contre elle. Mirella a été recrutée par le PDG après son stage de fin d'études. En quelques mois, elle avait déjà apporté des idées nouvelles, et même déposé un brevet de rupture qui donne aujourd'hui à son entreprise une certaine avance sur la concurrence.

Elle aussi est orpheline, elle a perdu son père avant sa naissance. Elle et son frère Hugo ont été élevés par leur mère, Maria, qui bénéficie de rentes, tout en travaillant pour son plaisir. D'où vient cet argent ? Mirella ne le sait pas exactement, sa mère semblant aimer le secret. Même son père reste une énigme, tantôt peintre maudit, tantôt voyageur de commerce de passage pour un soir. Mais Maria, cette femme fantasque, qui baigne dans

les mystères, est aussi une mère attentionnée. Elle a aidé le jeune couple à acquérir leur maison, avec une donation généreuse. Si Maria aime les hommes, elle n'a jamais voulu se marier. « Pourquoi n'en avoir qu'un, quand on peut les avoir tous ? » Telle est sa devise, qu'elle porte haut et fort. À plus de cinquante ans, elle a encore beaucoup de charme, et attire dans son lit quelques jeunes minets. La cougar s'assume dans sa maturité, et rien ne pourrait l'arrêter.

Ce lundi matin, Mirella a la réunion de service hebdomadaire, avec Alain et toute l'équipe. Elle a une grande nouvelle, l'audit de certification pour les États-Unis a été positif. C'est un marché de centaines de millions de dollars qui s'ouvre devant eux. Le PDG lui a déjà proposé de prendre la direction de la filiale US. Elle parle presque couramment anglais, et a passé un MBA en commerce international en formation continue dans cette optique. Elle en a parlé à Marco, il y a trois mois, comme une hypothèse pour une nouvelle vie. Celui-ci n'a pas ouvert la bouche de tout le dîner. Puis, lui a fait comprendre qu'il ne quitterait pas son travail pour un pays dont il ne parle pas la langue et où il n'a aucun avenir professionnel. Mirella avait battu en retraite, espérant trouver une autre approche pour convaincre son bel italien.

Elle a un pouvoir sur lui, mais se demande si elle doit l'utiliser. Mais, elle n'oublie pas que le désir est un moyen, non une fin.



3

*La maladie est la plus grande  
des écoles.*

*Johann Wolfgang von Goethe*

*21 avril 2022*

L'hôpital flambant neuf, aux murs d'un blanc immaculé, semblait tout droit sorti d'un futur dystopique. Le couloir, interminable, s'étirait comme un serpent sans fin. Les néons au plafond éclairaient le sol carrelé d'une lueur froide, accentuant la solitude des lieux. Derrière chaque porte, des drames se nouent ou se dénouent, mais la mort est tout proche.

Les femmes et les hommes en blouses blanches naviguent dans ce dédale d'un pas sûr et décidé. Ils sont les maîtres des lieux, qui tiennent entre leurs mains des destins et des espoirs. Ici plus qu'ailleurs, on sent l'inégalité des êtres. Certaines frappées dans leur jeunesse n'auront même pas le temps de vivre. D'autres, dans le grand âge, défient les pronostics. Et, au milieu de ce labyrinthe de couloirs, les infirmières compatissantes et les médecins déterminés continuent leur ballet, cherchant à apporter un peu de réconfort et de soutien à ceux qui en ont besoin.

Au bout de ce couloir, une silhouette marche d'un pas lent. Il sait ce qui l'attend, c'est un triste cortège. On devine un homme las, qui a perdu la foi. Ses épaules sont voûtées, comme si le fardeau de tant d'années passées pesait sur lui. On devine son regard, il est empreint de mélancolie. Ses pas résonnent dans le silence solennel. Il est là aujourd'hui, il sera là demain. Si la mort doit venir, ou plutôt quand elle viendra, il veut être présent pour boire le dernier souffle. Il pense déjà « Seul, soit tu sombres dans la folie, soit tu atteints le sublime. »

Ce lieu aseptisé est sa seconde maison. Les infirmières et les médecins le saluent respectueusement, sachant qu'ils partagent tous la même douleur. Ils ont vu trop de départs, trop de flammes soufflées. Toutefois, ils continuent leur danse en apportant un

## La cinquième chambre

peu de réconfort et d'humanité à ceux qui sont de passage. Ici, la plupart des patients font leur dernière ligne droite sur terre.

4

*Les cauchemars existent en dehors de la logique, et il y a peu de plaisir à les expliquer.*

*Stephen King*

*22 avril 2022*

Un cri dans la nuit, « REVIENS REVIENS REVIENS. » Mirella se réveille en sursaut. À tâtons, elle arrive à allumer sa veilleuse. Marco est comme en transes, « REVIENS REVIENS REVIENS. » Il semble bloqué dans un cauchemar sans fin. Elle le secoue vigoureusement, « Marco ! réveille-toi, Marco ! c'est un mauvais rêve. » Dans un ultime souffle, il sort du sommeil couvert de sueur, les draps sont trempés.

« Marco, comment vas-tu ? » s'écrit Mirella, d'une voix compatissante et inquiète à la fois.

Il est encore groggy, sa respiration est courte et rapide. Il sent son cœur battre à rompre ses amarres.

« Marco, comment vas-tu ? » répète Mirella, maintenant affolée. Ce n'est pas la première fois, mais chaque crise paraît plus forte que la précédente. Elle sait déjà qu'il va la rassurer, lui dire que ce n'est rien, que tout va bien.

« Je... je vais bien, c'est juste un cauchemar » dit-il enfin, la voix cassée, les yeux rougis, injectés de sang.

« Non, ça ne va pas, c'est le troisième fois ce mois-ci.

- Que veux-tu que j'y fasse, je suis stressé par le travail. » Marco est encore à moitié endormi.

« S'il y a bien une personne qui n'est pas stressé au travail, c'est bien toi, On en a déjà discuté, tu sembles même préférer ton travail à moi. » Maintenant Mirella hurle sa

frustration, accumulée depuis ces derniers mois.

« Mirella, je ne comprends pas ce que tu me dis. » Marco commence à émerger de son état comateux.

« Tu refuses que je fasse ma carrière, car tu es bien confortable dans TON agence » lâche-t-elle au bord des larmes. Ces derniers temps, elle a souvent reproché à Mario sa trop grande implication dans son travail. Elle sait que Jean, le directeur de l'agence immobilière, est comme un père pour Marco, mais, elle n'a pas sa place dans cette relation.

« Peut-on en parler demain, j'aimerais dormir un peu ? » dit-il d'une voix qu'il juge douce, même si elle sonne faux.

« Et que vas-tu faire pour tes cauchemars ? » s'énerve-t-elle.

« Je vais essayer de dormir, on verra demain.

- Avec toi, c'est toujours demain. Il va falloir que tu grandisses » lui balance-t-elle dans la lumière tamisée, puis elle sort du lit d'un geste rapide et nerveux.

Marco se retourne dans le lit, semblant vouloir reprendre sa nuit. Puis, il se dresse sur ses coudes, se tourne vers Mirella, l'attire à lui et l'embrasse sur la joue.

« Je t'aime, toi avant tout, et je ferai tout ce que tu veux pour mes cauchemars » dit-il calmé. Mirella sursaute à ces mots qu'elle n'espérait plus.

« Prends-moi dans tes bras et dis-moi que tu vas bien » finit-elle par susurrer. Elle est prête à signer la paix.

Marco ne se fait pas prier, il adore avec sa femme contre son corps. Il lui transmet sa sueur, qui lui coule froide sur la peau. Mirella en rirait presque si la situation n'était pas aussi tendue. Elle se colle à lui, et instantanément, le rituel quotidien se remet en marche au milieu de la nuit. Comme ils ont l'habitude de dormir nus tous les deux, Marco ne peut cacher plus son excitation. Ils se connaissent par cœur et chacun déroule son ballet, qui commence par des baisers sur les peaux moites. La joute finira par deux orgasmes qu'ils savent synchroniser. Mirella a appris à dominer son corps pour atteindre la jouissance en même temps que Marco.

« *Ti amo* » lui susurre-t-il à l'oreille.

« *Ti amo anche di pi* » lui répond-elle avec une voix fauve.

Après une douche rapide, ils changent les draps en eau. Ils aèrent la chambre qui sent un mélange de sexe et de sueur. Avec les endorphines, ils s'endorment à peine les paupières closes. Le reste de la nuit sera calme. Les cauchemars ont laissé la place à un sommeil sans rêve.

\*

« Tu as bien dormi ? » lance Mirella en entrant dans la cuisine où Marco est attablé devant son premier ristretto de la journée.

À la maison aussi, il a acheté un percolateur semi-professionnel. Même s'il ne connaît pas l'Italie, son pays natal, il est dingue du bon café, uniquement les expressos. Il s'est offert cette machine pour le dernier Noël, au moins un cadeau qui sert à quelque chose.

« Je crois que j'ai fait un beau rêve, où deux corps étaient en lutte » dit-il avec un sourire matois. Son visage paraît blême dans l'éclairage un peu bleuté de la cuisine. Le mobilier de cuisine, blanc glacé, accentue la froideur de la pièce.

« Tiens, j'ai fait le même rêve » lance sur le même ton Mirella. Pourtant, elle n'a pas vraiment envie de rire. Les cauchemars de Marco sont devenus les siens. Alors, elle attaque « Si j'ai bonne mémoire, tu as dit que tu ferais ce que je veux pour soigner tes nuits.

- Tu sais que je n'aime pas les médecins, alors si c'est pour m'allonger sur un divan pendant dix ans, à raconter mon enfance, alors très peu pour moi. » Marco est sur la défensive, il n'est jamais à l'aise pour parler de lui. Il sait qu'il y a des secrets perdus dans son enfance, mais il n'est pas sûr de vouloir les faire surgir du passé.

« Tu pourrais voir un psychologue, ou une, si tu préfères parler à une femme. Il n'y a pas de divan. Il y a même des thérapies brèves, c'est-à-dire qui ne durent que quelques semaines. » Mirella semble experte dans ce domaine. En fait, elle prépare cette discussion depuis des mois. Elle a lu sur Internet des dizaines d'articles et de forums.

« Comment sais-tu tout ça ? Ce n'est pas ton métier » peste Marco qui ne s'attendait pas à être si vite mis au pied du mur. Il pensait avoir un peu de répit, mais Mirella avait au

moins un coup d'avance.

« Ça fait trois ou quatre mois que je me documente sur le sujet. On peut dire que la palette des possibilités est presque infinie. Il y a aussi des thérapies douces, mais qui ne garantissent rien, comme la sophrologie ou l'acupuncture.

- Et comment je vais choisir, moi, si tu ne sais pas toi-même ? » Marco voit une échappatoire. Mais, Mirella ne lâche pas la partie, c'est la première fois qu'elle arrive à ouvrir une porte, alors elle s'engouffre.

« Je te conseille une thérapie brève avec un psychothérapeute. Il y a eu un très bien dans la rue Charles Péguy, à cinq cents mètres d'ici. Cependant, comme je te l'ai dit, tu peux aussi choisir une femme. » Mirella a pu placer la phrase qu'elle retenait depuis plusieurs semaines. Un silence passe et dure une bonne minute. Mirella laisse le temps passer pour que Marco se dévoile.

« Mais, comment sais-tu qu'il est très bon ? Tu l'as essayé ? » Marco tente de glisser entre les mailles du filet qui se resserre autour de lui.

« Non, c'est Myriam au travail qui l'a consulté, et elle a pu diminuer sa phobie aux araignées. Il est très à l'écoute et surtout, comme le nom l'indique, il n'y a que cinq à dix séances. » Mirella sent qu'elle est sur la bonne voie.

Marco est acculé dans son coin du ring, il n'a plus d'arguments. Il se refait un café pour temporiser, espérant peut-être que Mirella va disparaître comme un mauvais souvenir. Cependant, il sent bien que ça ne tourne pas rond en lui. Il n'a jamais pu expliquer ses nuits agitées, qui durent depuis presque dix ans. Au début, ce n'était qu'une crise tous les ans. Mais, maintenant c'est presque une nuit agitée par semaine, qui le harcasse et le laisse à plat. Le pire, c'est qu'il n'a que des images floues qui lui apparaissent. Il croit y voir sa mère, mais ce pourrait être n'importe quelle femme. Il n'a aucune image de sa mère, car son père n'a pas gardé la moindre photo. Marco n'a jamais su pourquoi, ce dernier éludant toujours les questions de l'enfant. En grandissant, Marco a fini par abandonner.

« Tu as gagné, je vais aller voir ton magicien des esprits » finit-il par lâcher.

Mirella sort sur le champ son mobile, et pianote sur l'écran. « C'est fait, je t'ai envoyé

ses coordonnées. » Elle est radieuse, peut-être la première fois depuis leur dispute sur un éventuel départ pour les États-Unis. Marco entend le bip émis par son mobile qui a reçu le message. Maintenant, il va devoir faire face à ses démons ; il a déjà peur de ce qu'il va trouver.

« Je vais un peu courir » dit-il pour mettre un terme à la discussion, car il sent qu'il a perdu l'échange. Il ira voir son thérapeute, mais il gardera tout pour lui. Il sait déjà que ce qu'il va trouver ne lui plaira pas, ni à lui ni à elle.



5

*Il n'y a que les villes martyres  
qui sachent vraiment ce que  
c'est que de lutter pour la vie.*

*Albert Camus*

20 mai 2022

*Après des mois de siège, la ville de Marioupol est tombée. Située au bord de la mer d'Azov, cette ville stratégique a été le théâtre de combats intenses depuis le début du conflit. Les forces locales ont opposé une résistance déterminée, mais face à l'encerclement et aux bombardements incessants, la situation s'est finalement révélée insoutenable.*

*Marioupol, autrefois une ville dynamique, a été presque entièrement détruite. Ses habitants et défenseurs ont enduré des conditions extrêmement difficiles, marquées par des pénuries alimentaires, un accès limité aux soins et une évacuation impossible.*

*La chute de Marioupol marque une étape significative dans ce conflit, avec des conséquences humanitaires graves pour la population restante. La ville reste un symbole de la résistance, mais son sort met en lumière les coûts humains de ce conflit.*

\*

À plus de deux mille kilomètres de là, une guerre souterraine a commencé. Elle trouvera sa fin avant la guerre en Ukraine.



6

*La liberté, c'est la capacité de  
faire ce que vous voulez, sans  
être limité par les attentes de la  
société.*

*Margaret Atwood*

*27 mai 2022*

Dans la rue du Petit Montmartre, une femme, ravissante, remonte la légère pente. Ses cheveux roux flottent au vent. Ses yeux d'un brun-noisette éclatent d'expressivité. Elle avance d'un pas décidé vers le numéro 19. Ce n'est pas la première fois qu'elle vient ici, on le sent à son allure, elle est sûre d'elle.

Elle s'arrête devant la porte qu'elle connaît bien. Elle regarde sa montre et prend une légère inspiration avant de sonner à l'interphone, à une sonnette avec juste un prénom « Éric ». Il s'ensuit un court moment de silence qui lui est délicieux. Finalement, un déclic signale que la porte est ouverte. La femme entre avec un sourire qui mélange nervosité et excitation. Elle monte à pied jusqu'au quatrième étage, bien qu'il y ait un ascenseur. Une porte est déjà ouverte, elle entre sans la moindre hésitation. Ses yeux se posent sur les objets familiers qu'elle reconnaît et elle lâche un petit soupir de soulagement. C'est comme si chaque visite la rapprochait un peu plus d'une chose qu'elle ne peut encore entièrement définir. Elle sait que c'est important ; mais elle sait aussi qu'il n'y aura que ces visites furtives, c'est d'ailleurs ce qu'elle cherche. Pour le moment.

L'homme a servi à l'avance un verre de jus d'orange, sa boisson préférée. Mais, le temps presse. Il pense déjà, « L'homme ne peut pas choisir ses prisons ; l'homme libre s'en échappe. » Est-il vraiment libre de sa prison, le 19 ? Lui vient une nouvelle pensée, « L'homme choisit souvent ses prisons. »

\*

## La cinquième chambre

Environ une heure plus tard, la femme sort du 19. Elle a un sourire aux lèvres, probablement est-elle heureuse. Elle sait qu'elle reviendra dans la rue du Petit Montmartre, dans ce petit appartement. C'est sa prison mentale.

Mais, que sait-on d'elle ? Elle s'appelle Daphné et a trente-deux ans. Elle vient de Bordeaux, où elle y a fait ses études en droit, spécialité "droit des affaires". Daphné est avocate-conseil dans un cabinet de taille modeste, où elle se sent bien. Elle aime les dossiers et les défis tortueux, avec des montages financiers complexes. L'avocate va bientôt passer associée, tant son travail excelle. Son seul regret est qu'elle ne plaide pas au tribunal, elle navigue dans des bureaux luxueux et des salles de réunion au design très sûr.

Daphné n'est pas mariée, n'a pas le temps, n'a pas envie. Elle ne veut pas d'enfants et faire une carrière en solo. Alors, elle papillonne de réseaux en bars ou boîtes de nuit. Avec ses cheveux flamboyants, elle a un succès fou. Elle n'a aucun mal à assouvir ses besoins charnels, qui sont assez importants. L'avocate ne garde jamais le même homme dans sa vie. Elle s'éloigne dès que l'autre fait un pas de trop, le pas du « et si on vivait ensemble. » Elle sait qu'elle peut être cruelle.

C'est tout l'inverse avec l'homme du 19, qui s'appelle Éric, mais elle sait que ce n'est pas son véritable prénom. Elle le connaît aussi sous le pseudonyme de ericparis, sur un site de rencontres éphémères. Le contrat est simple avec lui, une rencontre par semaine, le vendredi, au 19, rue du Petit Montmartre. Elle ne sait rien de lui et réciproquement, entre eux, uniquement du sexe, mais de très haute volée. Elle n'a jamais eu d'amant aussi performant. Et même si ce n'est que le temps d'un instant, il sait être tendre et attentif. Comme ce verre de jus de fruits qu'Éric prépare toutes les semaines. Daphné aime ces petits détails, qui font la différence.

Elle aime aussi le frisson du secret, et elle l'entretient pour que le plaisir de faire l'amour tantôt à un pilote de chasse, tantôt à un agent secret, reste toujours un moteur à sa jouissance.

Daphné est une femme libre et compte bien le rester. En a-t-elle les moyens ?

7

*Être frère, c'est être solidaire  
d'une mémoire commune.  
Antoine de Saint-Exupéry*

*28 mai 2022*

Ce soir, toute la famille de Mirella, c'est-à-dire sa mère et son frère, Hugo, se réunit pour célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire de ce dernier. La soirée aura lieu chez Mirella et Marco. Celle-ci a préparé à manger pour huit, à la mesure de son enthousiasme. Elle a commandé un plateau chez le traiteur pour l'apéritif au champagne, un Bollinger millésimé 2014. Elle sait que c'est de la folie, mais elle aime tellement son frère que Marco lui pardonnera. Pour le repas, une entrée avec des verrines de foie gras, crumble de pain d'épices et chutney de mangue ; en plat principal, un filet mignon de porc à la moutarde et au miel ; pas de fromage ; pour le dessert, elle a commandé à La Pâtisserie Parisienne, même si elle trouve que c'est un peu cher. Les vins ont été choisis par Marco. Il ne s'y connaît pas vraiment et fait confiance à son caviste, dans une petite rue près de l'agence.

Mirella a passé la journée à tout préparer et à agencer une table digne d'être publiée dans Art et décoration. Une nappe de coton beige avec un chemin de table rouge sang, un petit bouquet de fleurs par convive, le grand jeu d'assiettes et de couverts qu'elle a chinés il y a quelques années pour les soirées de fête. Elle a arrangé les lumières pour qu'elles soient tout à la fois discrètes et intimistes, sans être sombres.

Ce soir, elle va frapper fort avec un cadeau qui devrait marquer les esprits. Elle ignore si la reine-mère va apprécier. Si cette femme est fantaisiste, bien qu'elle ne semble pas aimer cela chez les autres, et en particulier chez ses enfants. « *Alea jacta est* », mais ce grain de sable allait déclencher une avalanche.

\*

Il est 19 h 00 et Marco rentre d'une course de dernière minute, juste quelques bougies

pour le gâteau. Hugo doit passer prendre sa mère vers 18 h 30 dans le cœur de Paris, il devrait donc arriver dans une demi-heure. Marco attrape Mirella par la taille, alors qu'elle finit sa recette.

« Attention, tu vas te tacher, et puis laisse-moi un peu respirer. » Mirella paraît nerveuse, ce n'est pas tous les jours qu'elle se met à faire de la cuisine. Elle est même plutôt nulle dans ce domaine, et au quotidien, ce sont surtout des plats congelés tout prêts qui sont au menu. Alors, elle ne veut pas être distraite dans sa quête de la perfection ; au moins un soir par an. Elle sait que sa mère est très critique sur ce point, et qu'elle ne se gênera pour la tancer devant tous les convives.

« Mais, on a peut-être cinq minutes avant qu'ils arrivent ? » dit-il Marco avec une voix d'enfant. Mirella ne sait pas s'il est sérieux ou s'il plaisante, elle opte pour la seconde réponse. Elle le repousse avec tendresse.

« Ce soir, si on n'est pas trop fatigués » lui répond-elle. Mais, au fond, elle sait que la partie est déjà perdue.

« Alors, mettons-les vite dehors, pour nous retrouver tous les deux. » Marco apprécie sa belle-famille ; néanmoins, il aime encore plus sa Mirella, et surtout lui faire l'amour.

« Tais-toi et ne dis pas n'importe quoi, c'est l'anniversaire d'Hugo et cette année est particulière. » Elle clôt la discussion en lui disant « Mets le vin rouge en carafe » c'est un Romanée-Conti 2018, son vin préféré. Comme un bon soldat, il fait le salut militaire « Oui mon général. »

Il reste quelques minutes à Mirella pour se faire belle. Elle a acheté pour cette occasion une robe rouge qui s'accorde avec le chemin de table et les serviettes. Elle sort les quelques bijoux que sa mère lui a donnés, et remet en ordre sa nouvelle coiffure. Une retouche du maquillage et voilà la Mirella des grands jours qui apparaît dans le miroir. Elle est heureuse, car elle sait que cette soirée sera mémorable.

En descendant le modeste escalier, elle entend Marco qui se met à siffler, et s'exclame, « La reine-mère va être éclipsée par sa fille, ça sent le coup d'État de palais. » Mirella est flattée même si elle sait qu'il y a un peu de vrai dans ses propos. Elle a toujours envié sa

mère qui semble régner sur un duché, avec une ribambelle de serviteurs. Peut-être que ce soir, ce sera elle la reine, au moins pour un moment. Mais, le pire n'est pas là.

\*

À 19 h 38, la sonnette retentit. Mirella se précipite vers la porte et ouvre sur Madame Mère, encore plus grande dame que jamais. Derrière elle, Hugo semble lui tenir une traîne fictive. Il ne lui manque qu'une couronne pour rivaliser avec toutes les têtes couronnées d'Europe.

L'intérieur de l'appartement du jeune couple au goût moderne chic mais encore en évolution est un mélange éclectique d'éléments tendance et de choix parfois audacieux. Le salon est dominé par un canapé aux lignes contemporaines dans une couleur vive et audacieuse, d'un bleu électrique, associé à une table basse en verre et métal. Les murs sont décorés de manière disparate, avec des affiches de films et des photographies, mêlées à quelques œuvres d'art abstrait bon marché. Un tapis à motifs géométriques couvre le sol, ajoutant une touche graphique à l'espace. Une étagère est consacrée à des livres de poche ; une autres à quelques CD. Mirella n'a pas le goût de sa mère.

« *Buonasera amori miei* » tonne Maria, qui ne veut pas cacher son italianité. Elle a toujours parlé à Mirella et Hugo en italien, et même si elle pratique très bien le français, elle a toujours gardé un petit accent chantant, à la grammaire plutôt bonne. Marco adore son phrasé, il y sent la culture des grandes familles italiennes. Une princesse Visconti égarée en France. Le prénom Maria était aussi un bijou fièrement affiché par la reine-mère ; il lui avait été donné en mémoire de La Callas. Elle-même avait reproduit cet hommage, en appelant sa fille en pensant à la chanteuse Mirella Freni<sup>1</sup>, et son fils pour Victor Hugo. Mirella n'avait jamais aimé son nom, qu'elle trouvait daté ; Hugo était très fier du sien, il avait dévoré les grands romans de son illustre homonyme. Il avait particulièrement aimé « L'homme qui rit », pour sa satire sociale, sur la cruauté humaine et l'injustice de la

---

<sup>1</sup> Chanteuse italienne, ayant eu une carrière internationale (1935-2020)

naissance.

Les origines italiennes communes de Mirella et Marco, comme leur statut d'orphelin d'un parent, a certainement joué un rôle dans leur séduction mutuelle. Marco n'a jamais parlé italien avec Giulio, en tout cas depuis qu'ils sont arrivés en France. Son père n'a pas voulu non plus qu'il l'apprenne à l'école. De toute façon, il n'était pas doué pour les langues.

« *Tou* m'excuseras Caria, *mio cuore*, jé n'ai pas *pou* t'apporter *autré* chose que ton frère » clame-t-elle avec son accent chantant, très contente de son humour.

« Maman, tu es toujours la plus belle, je ne serai jamais que la lune face au soleil » lui répond Mirella, visiblement admirative de sa mère en pleine splendeur. Maria est comblée, elle adore les compliments, même les faux qu'elle accepte comme les plus sincères. Mais, elle sait que sa fille dit ce qu'elle pense, ce qui ne fait que la réjouir doublement.

Marco a passé l'après-midi à tenter de remettre un peu d'ordre dans l'appartement, éternel champ de bataille où les magazines de Mirella livrent une guerre silencieuse aux polars entassés de Marco. Il faut dire qu'il en dévore toujours deux ou trois à la fois, une habitude qui exaspère Mirella, elle qui peine à se concentrer sur un seul livre à la fois. Pourtant, malgré ce désordre littéraire, l'appartement reste impeccablement entretenu ; un sanctuaire de propreté où l'aspirateur et le plumeau sont maniés avec une rigueur quasi obsessionnelle par le couple, tous deux acharnés à traquer la moindre poussière.

Les manteaux sont enlevés, la reine-mère est dans une robe fourreau qui met en valeur ses formes encore superbes pour une femme de son âge. Hugo est un fils bien sage, qui est écrasé par sa mère. En sa présence, il redevient un petit garçon à sa maman. Mirella a su prendre ses distances, mais au prix d'efforts colossaux. Marco a bien été accepté, même si cet Italien ne parle pas la langue de ses ancêtres.

« C'est bien silencieux ici. » Maria aime écouter de la musique à toute occasion, « Marco, mets-nous les Variations Goldberg, je sais que *tou* les as, c'est moi qui vous ai offert ce CD.

- Par Glenn Gould, bien *soûr*, la version de 1981, la *plous* lente, la *plous* personnelle » se moque Marco. Après quelques instants, le piano envahit la pièce et Maria est radieuse.

Elle fredonne en même temps que le pianiste. Elle a dû écouter cette version plus de mille fois, elle connaît la moindre note, le moindre changement de tempo, et les mimiques de l'interprète.

La soirée ne faisait que commencer, et ce ne sont pas les sublimes contrepoints de Bach qui allaient se déchaîner.

\*

Le dîner a été parfait, et Maria n'a pas tari d'éloge pour sa géniale fille. Mirella est soulagée, le moindre faux pas aurait été l'occasion de quelques piques. Ils sont repassés au salon, et entament leur seconde bouteille de champagne, pas un Bollinger, mais une très bonne maison. À ce stade de la soirée, personne ne fait plus la différence. Leurs papilles ont été trop sollicitées et leur alcoolémie commence à friser l'indécence.

« Et les cadeaux ? » dit Mirella en sautant sur ses pieds comme un diable sortant de sa boîte.

« *Tou m'as volé mon effet, mio cuore* » s'insurge Maria, qui feint la colère. Quelle actrice ! Elle se lève et va récupérer une enveloppe dans son sac à main.

« Tiens, voilà mon cadeau, petit frère » lui dit Mirella en tendant un paquet tout léger enrobé soigneusement.

« Et *lé mien* » dit Maria, une enveloppe bien maigre à la main. Elle est excitée comme une écolière qui attend son premier baiser.

Pour ne pas être en reste, Marco sort lui aussi une enveloppe de la poche arrière de son pantalon.

« Merci à tous, et... je veux dire à toutes et toi Marco » bredouille Hugo, toujours mal à l'aise devant sa mère. Marco s'est toujours demandé si son beau-frère n'est pas un autiste Asperger, un cerveau de génie dans un enfant perdu.

« Commence par *lé mien* » tonne Maria, toujours un peu autoritaire avec son fils. Hugo s'exécute et trouve deux billets pour *Don Carlo* à la Scala de Milan pour le début de l'année prochaine. « *Tou té* rappelles que *je* t'avais demandé *dé* réserver *oune* semaine pour m'aider à déménager, alors on déménage à Milan pendant *oune* semaine, *je* paye tout. »

## La cinquième chambre

Hugo est ému, il adore l'opéra et n'aurait jamais pu se payer des billets de première catégorie à la Scala. La reine-mère a encore frappé un grand coup.

« *Mamma* ! Tu es folle, je t'adore » et il lui saute au cou, ce qui perturbe Maria qui n'aime pas les effusions familiales si elle n'en est pas la source.

« C'est autant pour toi *qué* pour moi, j'adore Verdi. Et *surtout* n'oublie pas *qué* l'âme provient de l'émotion produite par l'art. » C'était sa phrase signature. Elle vivait pour l'art sous toutes ses formes. Il faut dire qu'elle est éditrice de livres d'art.

Mirella, sous la férule de sa mère, avait écouté presque tout le répertoire des opéras italiens du XIXe et du début du XXe siècles. Mais, ses goûts en musique classique s'étaient émoussés pour de la musique plus de son temps.

« À mon tour » dit Marco un peu pressé, il a manifestement envie que la soirée se termine bientôt.

Hugo ouvre l'enveloppe de son beau-frère, dans les faits plus que dans les actes, car Marco et Mirella ne sont pas mariés. Il y trouve un pass d'un an pour le musée Beaubourg. Décidément, c'est une soirée culturelle, il faut dire qu'il aime beaucoup les expositions d'art contemporain, bien que ce ne soit pas sa spécialité. Hugo. Il ne sait pas s'il doit l'embrasser ou lui serrer la main, c'est finalement Marco qui lui donne l'accolade. Un malaise passe entre les deux hommes, les autistes ayant toujours des difficultés avec les contacts physiques.

Mirella se lève et donne à Hugo son cadeau. Enfin, autre chose qu'une enveloppe. Mais, que peut bien contenir un tel paquet qui pèse presque aussi peu que les précédents cadeaux. Mirella se croise les doigts, elle est nerveuse. Hugo déchire le paquet et y trouve une boîte avec des inscriptions en anglais. Il finit par repérer DNA.

« C'est un test ADN ? » s'étonne-t-il.

« Oui, avec ça, tu sauras d'où viennent tes ancêtres. »

Maria, qui ne connaît rien à l'ADN, a bien compris le dernier mot « ancêtres ».

« Pourquoi connaître vos ancêtres, c'est moi vos ancêtres ! » crie Maria, sur un ton qu'on ne lui connaissait pas.

## La cinquième chambre

« Et bien justement, de cette façon, on en saura un peu plus, tu n'as rien voulu nous dire à ce sujet » lui rétorque Mirella, presque sur le même niveau sonore. Mais, elle essaie de se contrôler, elle a tant répété cette séquence, qu'elle ne peut pas perdre cette fois encore.

« *Jé* vous ai dit tout ce que vous *déviez* savoir, *lé* reste, on s'en fout.

- Moi, je ne m'en fous pas, *Mamma* » tente Hugo d'une petite voix.

« C'est *oune* complot, vous ne me faites pas confiance.

- Mais, bien sûr que si, mais on pourrait en savoir plus » lui répond Mirella, qui avait anticipé une réaction un peu forte de sa mère. Elle est prête à sortir les griffes pour gagner cette partie.

« *Jé* vous ai appris ma langue, la *cousine* et l'art italien, *jé* vous ai fait voyager en Italie tous les ans, et maintenant *tou* me dis que *jé* ne t'ai rien donné ! » Maria est de plus en plus contrariée, elle n'a que peu d'arguments, elle sait qu'une chose comme celle-là devait arriver un jour. Elle n'imaginait pas que ce serait par une petite boîte écrite en anglais.

« C'est la plus grande base d'ADN au monde, on peut trouver de quels pays viennent nos gènes, rien de plus » essaie Mirella pour l'amadouer. En vérité, on peut retrouver des parents jusqu'à plusieurs degrés de cousinage. Cela, elle l'expliquera à Hugo quand leur mère sera absente. Celle-ci serait capable de faire une vraie crise, et les colères de Maria sont des volcans pompéens.

« Bon, *jé* suis fatiguée, on rentre » dit Maria en se levant d'un élan gracieux et légèrement titubant. Elle supporte bien l'alcool ; mais cette dernière nouvelle l'a achevée.

Hugo se lève aussi, puis leurs hôtes. Les affaires sont vite récupérées, et les au revoir expédiés. Maria est contrariée, et elle n'aime pas ça. Elle a toujours été la reine-mère, elle sait comment ses enfants l'appellent dans son dos. Les deux formes s'éloignent dans la pénombre sous le faible éclairage de la rue. Ce soir, la défaite de la reine-mère est totale. Elle n' imagine pas à quel point.

\*

Quand Maria et Hugo sont partis, Mirella a un petit sourire en coin. Elle a envoyé à son

frère un texto « Tiens bon, on va savoir. », car elle sait que sa mère ne va pas lâcher la partie sans avoir joué toutes ses cartes.

Puis, Mirella est troublée. Un souvenir lui revient. Le jour où elle a commandé le test pour Hugo, elle en a commandé un pour elle-même. Elle a d'ailleurs déjà envoyé les prélèvements buccaux. Mais, elle a été prise d'une fulgurance « Et si Marco était ton frère, nous sommes tous les deux Italiens, presque du même âge, lui n'a pas de mère et je n'ai pas de père. » Cela expliquerait leur attirance mutuelle, comme deux parties d'une pièce unique qui se recollent naturellement. Elle se rappelle leur première rencontre, sur un célèbre site Internet de rencontres. Elle avait d'abord craqué sur son physique, son homme idéal ; puis, après quelques échanges, elle lui avait demandé pourquoi il avait un prénom italien. C'est à ce moment-là que la bascule s'est faite, ils étaient tous les deux nés en Italie. Pas de doute, parmi des milliers, elle venait de trouver sa moitié, son âme sœur, au sens de Platon. L'homme et la femme qui, réunis, ne forment plus qu'un seul être.

Cependant, elle a maintenant des doutes ; sont-ils frère et sœur, voire jumeaux séparés à la naissance ? Elle n'a rien dit à Marco, mais elle a fouillé dans son portefeuille une nuit, pour voir quand et où il était né, 1992 à Milan. Mirella est née en 1994 à Turin, donc dates et lieux proches, toutefois pas identiques. La jeune femme avait été soulagée en partie, au moins ils ne sont pas des jumeaux séparés à la naissance. Elle avait lu une telle histoire, il y a quelques mois, sur Internet. Elle en avait profité pour aussi vérifier pour Hugo, 1997 à Paris XVIIe. Elle s'est toujours demandé qui était le père d'Hugo. Mirella était encore jeune quand il est né et sa mère n'avait pas d'homme officiel dans sa vie. Est-ce un marin de passage, parmi tant d'autres ? Elle voulait savoir et Maria ne voulait pas.

L'étape suivante serait de faire passer le même test à Marco, mais comment faire ? Lui sortir les mêmes arguments qu'à sa mère « Connais tes racines, tes ancêtres. » Elle sait qu'il n'a plus d'attaches avec l'Italie, qui lui est aussi étrangère que la Russie ou la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Alors, lui prendre un échantillon la nuit ? Mais, il a un sommeil assez léger. Et elle, qui n'est pas croyante, s'est mise à prier avec ses mots d'athée.

Elle ne sait pas si elle doit encore faire l'amour avec lui, cependant s'est si bon et si tendre. Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'aura pas d'enfant tant que planera une incertitude.

## La cinquième chambre

Mais, ce soir, comme tous les soirs, Marco la sollicite pour leurs ébats amoureux quotidiens. Elle sait qu'il est presque incapable de passer une journée sans que leurs corps se soient unis. C'est son pouvoir sur lui, va-t-elle l'utiliser pour lui faire passer le test ? Une grève du sexe ? Non, c'est très tôt, trop brutal.

Curieusement, ce soir, il ne lui demande rien, il a certainement trop bu. Au fond d'elle-même, elle soupire de satisfaction. « Il faut qu'il fasse le test », est sa dernière pensée avant de s'endormir.



8

*Le sport consiste à déléguer au  
corps quelques-unes des vertus  
les plus fortes de l'âme.*

*Jean Giraudoux*

*02 juin 2022*

En ce matin de début juin, il fait plus chaud que d'habitude. Marco est parti faire son footing quotidien. Il aime les petites manies qui lui sont des béquilles. Les surprises le déstabilisent toujours un peu, même si ce sont de bonnes surprises. Il a appris à anticiper toutes les dates « fatidiques » : son anniversaire, la date de rencontre avec Mirella, la Saint-Sylvestre, Noël bien sûr, et même le 25 avril date, de la Saint-Marc. Cette année, c'était un lundi. Il était donc seul au travail, donc pas de petites viennoiseries, et Mirella avait oublié, comme tous les ans. Son anniversaire, le 22 février, était déjà passé, D'ailleurs, avec Mirella, ils s'étaient mis d'accord pour le fêter en même temps que la Saint-Sylvestre. En revanche, à l'agence, il avait eu droit aux viennoiseries en technicolor, il avait trente ans tout juste. Jean l'avait invité à déjeuner, ce qu'il faisait rarement avec ses employés.

Marco était sensible aux marques d'attention que lui portait Jean. C'était presque plus que ce que son père lui avait donné. Giulio avait dû repartir de zéro en arrivant en France, mais qui avait-il avant ? Marco ne le saura peut-être jamais. Il avait bâti une société prospère de nettoyage industriel, à force de travail et de volonté : Sa Société, son véritable bébé. L'éducation d'un jeune garçon n'était pas une priorité. Marco avait donc connu les pensionnats dès le plus jeune âge, et l'affection d'une mère et d'un père lui manquait beaucoup.

Puis, une idée surgit, il en parlerait ce soir à Mirella.

\*

À 12 h 30 précises, l'agence ferme ses portes pour la pause déjeuner, et un calme

## La cinquième chambre

inhabituel s'installe. Comme chaque jour, Marco se lève de son bureau, saisit son sac de sport posé près de sa chaise, et se dirige vers la sortie. Son départ est devenu un rituel que tout le monde attend avec amusement. Les « Julie », comme on les appelle affectueusement ne manquent jamais de l'assaillir de leurs plaisanteries habituelles, un sourire espiègle aux lèvres, « Bravo le sportif, fais attention à ne pas te faire un claquage, on te veut en un seul morceau ! » Marco leur répond avec un clin d'œil complice avant de s'éclipser.

À 13 h 55, fidèle à sa ponctualité, il est de retour. Légèrement hâlé par sa séance de gym, ses cheveux encore humides, il dégage un parfum frais de gel douche et de shampoing qui envahit l'air autour de lui. Les Julie, bien que mariées et heureuses en ménage, ne peuvent s'empêcher de lui jeter des regards admiratifs, charmes discrets et sourires en coin trahissant leur fascination pour ce bel Italien au charisme naturel. Même Véronique, la lesbienne, qui se vante de son professionnalisme inébranlable, ne peut nier qu'il dégage un charme indéniable qui égaye l'atmosphère de l'agence. Marco, lui, semble ne rien remarquer, ou peut-être joue-t-il simplement le jeu, toujours souriant, toujours aimable, sans jamais se départir de cette allure décontractée qui fait son charme. Une grande partie de son charisme provient de ses yeux verts, qui a fait craquer beaucoup de femmes dans la jeunesse de Marco.

\*

Le soir même, Marco arrive le premier au pavillon. Mirella a encore une réunion avec l'équipe US. Depuis qu'ils ont eu la certification, elle ne rentre jamais avant 20 h 00. Il prépare le dîner, car il aime la bonne cuisine et ne compte pas sur les talents en ce domaine sur Mirella.

Comme il a fait chaud toute la journée, Marco prépare une salade César. Il va prendre tout son temps et faire lui-même la sauce, c'est sa petite touche personnelle. Dès que sa salade est prête, il la réserve au frais. Mirella a laissé un message pour dire qu'elle arriverait vers 20 h 15. Marco a donc encore un peu de temps libre. Il décide de se renseigner sur l'idée qu'il a eue dans la journée. Il attrape son portable et dans le navigateur tape juste « test ADN. » Il n'est pas déçu, ce sont des milliers de pages qui sont disponibles. Mais, les

contenus sponsorisés sont sur le premier écran. Il ne parle pas bien anglais et trouve un site en français qui a une page d'information. Il est alors stupéfié, Mirella a-t-elle menti ou a-t-elle mal compris les capacités de ce test ? Celui-ci est effectivement capable de déterminer les origines ethniques et géographiques, mais il permet aussi de retrouver des membres de sa famille. Il connaît bien Mirella, c'est manifestement cela qu'elle cherche : trouver son père et ses cousins. Si la reine-mère apprend la supercherie, Marco est sûr qu'elle va faire sa chevauchée des Walkyrie, même si ce n'est pas un opéra italien. Marco a un petit sourire en imaginant la situation.

Mirella vient d'arriver, elle l'a tout juste embrassé avant de filer sous la douche et passer une robe légère. Comme Marco veut en savoir plus, il a choisi la méthode romantique. Il a sorti un rosé bien frais, qui attend son sort dans un bac à glace. Mirella apparaît, toujours aussi superbe, et vient donner un baiser à Marco.

« Tu as fait de la grande cuisine ce soir, on dirait » dit-elle toute joyeuse de n'avoir rien à faire.

« Juste un salade maison, avec la sauce spéciale que tu aimes tant, et j'ai aussi sorti un rosé : Château d'Esclans Whispering Angel » lit-il sur l'étiquette.

« Je croyais que le rosé n'est pas du vin » dit-elle sur un ton narquois. Marco ne répond pas et hausse les épaules.

Il n'est pas expert en vin, mais fait confiance à son caviste qui a eu tant de succès lors de l'anniversaire d'Hugo. Il sert les verres à vin, puis les amoureux trinquent. Marco boit une gorgée, imité par Mirella.

« Toi, tu as quelque chose à me demander » dit-elle sans détour, avec un regard coquin, qui lui trace des ridules aux coins des yeux.

« Tu lis toujours en moi comme dans un livre ouvert. Oui, j'ai une question : pourquoi as-tu offert un test ADN à Hugo ? » Il a choisi d'être direct, l'atmosphère est détendue et sent que c'est le bon moment.

Mirella est surprise, comment Marco a-t-il pu tomber sur la question qui la taraudait depuis quelques jours ? « Comme je l'ai dit l'autre soir, c'est un centre américain qui a la

plus grande base de données en ADN, et qui est capable de retrouver tes origines géographiques » ânonne-t-elle, elle craint qu'il y ait un piège.

« Mais, j'ai lu sur internet que la technique permet de retrouver de la famille, est-ce le cas de ce service ?

- Oui, je crois que c'est possible » hésite-t-elle, avec toujours la peur de marcher sur une mine anti-personnel.

« Est-ce ce que tu veux avec Hugo ?

- Je dois bien l'avouer, oui » répond-elle, tournant son regard vers le jardin.

« Alors, je suppose que tu as fait le test toi aussi, tu cherches ton père et tes cousins ?

- C'est plus complexe que ça. » Elle se sent comme un lapin dans les phares d'une voiture.

« Et Maria n'est pas au courant, j'imagine.

- Non, j'ai un peu arrangé la vérité, ça te gêne ? » elle est sur la défensive.

« Non, au contraire, je trouve ça très bien. » Puis, Marco hésite, « Tu penses que je devrais faire la même chose pour retrouver ma famille ? » Mirella n'en revient pas, c'est Marco lui-même qui lui donne la solution à son dilemme.

« Ah, je n'y avais pas pensé » elle peut mentir très bien, « Tu veux que je m'en occupe ? » Et en plus, elle tient le rôle du sauveur.

Marco est encore un peu hésitant, veut-il savoir ? Son père a-t-il caché un terrible secret ? Sa mère est-elle toujours en vie ? A-t-il des frères et sœurs ? Et mille autres questions se bousculent dans son esprit. Il vide un verre de rosé pour se donner un peu de courage, pour sortir un seul mot « Oui. » C'est fait, il n'y aura pas de retour en arrière. Dans le pire des cas, il ne lira pas les résultats. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'en parlera pas à son père, celui-ci semble avoir fait une croix sur sa vie italienne. Mais, que fera-t-il s'il découvre de la famille ? Un mystère révélé peut être la cause de beaucoup de malheurs. Il se souvient de ce mot « *Familles, je vous hais !* », de qui est-ce déjà ? Mais, ne pas avoir de famille ne règle pas le problème, car Marco n'a personne à haïr, hormis ce père froid et distant. Lui

revient aussi cette autre phrase « *L'enfer, c'est les autres* », probablement Sartre. Mais, le sentiment d'être un bourgeois sans branche est aussi un enfer. Les philosophes n'ont pas toujours raison. Il compte bien creuser un peu la question, Internet est un puits sans fond, on y trouve même de bonnes choses.

« Ça y est, je t'ai commandé ton test » fanfaronne Mirella qui sort Marco de ses songeries. Elle a préféré aller vite avant qu'il ne change d'avis.

« Avec toi, c'est toujours tout ou rien, là c'est tout, tout de suite » sort Marco sur un ton taquin. Il monte l'escalier en lui lançant un regard coquin, « Tu montes chérie ? » et lui fait un clin d'œil.

Mirella est enfin soulagée, elle va savoir qui est Marco pour elle, si leur relation n'est pas contre-nature. Mais, est-elle heureuse ? Elle a trop peur de le perdre, ne serait-ce que s'ils étaient cousins, leur amour serait impossible. La reine-mère semble avoir semé des enfants dans toute l'Europe, avec ce feu qui l'entraîne d'homme en homme. Aurait-elle pu abandonner un frère aîné ? Était-ce possible dans l'Italie des années 90 ? Avec cette femme, tout est possible.

Cependant, ce soir, comme presque tous les soirs, elle se donne à lui dans l'harmonie parfaite de leurs désirs. Est-ce la dernière fois ?



9

*La maladie est le seul maître  
qui puisse nous apprendre à  
vivre.*

*Michel de Montaigne*

*09 juin 2022*

Chaque jour, il se tient là, à la croisée des chemins entre la vie et la mort. Les souvenirs de ses proches scintillent dans son esprit. Il se rappelle les mains rugueuses de son père et le parfum familial de sa femme ; l'odeur de sa peau mêlée à Chanel N° 5. Ses doigts effleurent une vieille photo dans sa poche.

Il se demande ce que la mort lui réserve. Est-ce un néant silencieux, ou bien y a-t-il une lumière au bout du tunnel ? Il n'a jamais été homme de foi, mais maintenant, il espère. Oui, il espère que du nouveau arrive, que la vie ne se résume pas à ce couloir blanc et froid.

Alors, il continue de marcher, pas après pas, vers l'inconnu. Les infirmières le regardent avec compassion, sachant qu'il est l'un des leurs, un compagnon de voyage dans ce dédale de souffrance et d'espoir. Et, il avance, portant en lui les visages aimés, les souvenirs précieux, et la certitude qu'une chose de plus grand l'attend, là-bas, au bout du couloir.

Mais, ce plus grand-là n'est peut-être que la fin d'une vie. Une vie, certes emplie de bons moments, qui n'a pas été si longue que cela. Ont-ils assez profité des temps heureux ? Était-ce le bonheur ? Comment le quantifier quand tout est remis en cause, ici et maintenant. Oui, il étudie le bouddhisme, et son livre des morts. Sa foi catholique est bousculée par les événements qui l'assaillent, sans qu'il ait abandonnée. Mais, que vaut la vie éternelle, si la vie ici n'est que souffrance ? Quelle est cette phrase déjà « Dieu ne t'infligera pas de souffrances que tu ne puisses supporter » ? Donc, si tu as des souffrances au-delà de tes moyens, c'est bien la preuve que Dieu n'existe pas, non ? Il se rappelle ses lectures « tout est souffrance », qui est qui est dans les Quatre Nobles Vérités, du

## La cinquième chambre

Bouddhisme. Il est troublé. « Si je veux être libre, je dois tuer le dieu en moi » se dit-il. Il n'est plus sûr de rien. La seule certitude est au bout de ce couloir, chambre 122. Il aura l'occasion de revenir sur sa véritable foi.

La chambre d'une souffrance sans nom. Donner de l'espoir est une bien grande responsabilité, a-t-il ce pouvoir ? Ne reste-t-il plus que ça ?

## 10

*On ne naît pas femme, on le  
devient.*

*Simone de Beauvoir*

*10 juin 2022*

Daphné est en avance au 19, rue du Petit Montmartre. Elle a pour consigne de n'arriver qu'après Éric, alors elle se dirige vers le café au coin de la rue, au 22. De là, elle peut le voir arriver. Il est généralement ponctuel. Mais là, il a quelques minutes de retard. Elle finit juste son café quand elle le voit arriver dans la rue. Elle sait qu'il faut lui laisser cinq minutes avant qu'elle ne se présente à l'appartement.

Comme d'habitude, son jus de fruits est servi et Éric s'excuse de son retard. La rencontre sera un peu plus brève, mais toujours aussi torride. Elle repartira juste à temps pour arriver à son travail. Ces moments sont vraiment ce qu'elle a connu de plus intense au niveau sensuel, et surtout, elle sait qu'elle n'aura jamais un bouquet de fleurs et un homme avec un genou à terre devant elle, prêt à faire la demande fatale. Éric est un expert dans l'art du plaisir féminin, et cette aura de mystère autour de lui augmente son excitation. Elle n'a jamais cherché à savoir qui il était, leurs conversations se limitent au minimum. Quand ils se sont rencontrés sur Internet, il y a huit mois ; il avait dit qu'il était chercheur pour l'armée, sans pouvoir en dire plus.

Elle-même a d'autres aventures, plus ou moins régulières. Elle a réussi à avoir un réseau d'hommes, tous très différents, disponibles chacun à son rythme. Elle se demande si elle est une polyamoureuse,. Elle n'a que des « *sex friends* » ; en fait, elle est amoureuse d'aucun. Juste plus ou moins de sentiments de bien-être, qui atteint son paroxysme avec Éric. Elle a cependant une petite aventure qui commence à prendre corps. Un trouble passe, va-t-elle sacrifier sa liberté pour une bague ?

Ce mois-ci, elle a voté pour les législatives. Elle n'est pas très portée sur la politique,

mais la peur du RN l'a poussée vers les urnes. Sans conviction, elle a choisi un candidat de gauche, mais peuvent-ils encore gouverner ? Elle a essayé d'en parler avec Éric ; mais, il lui a dit, un peu sèchement, qu'il ne faisait pas de politique. La semaine suivante, il avait apporté une rose pour se faire pardonner. Un message ? Un clin d'œil, car elle lui avait dit avoir voté PS ? Elle sent qu'il est tendre et qu'il a beaucoup d'humour. Certainement, si elle devait choisir parmi son harem d'amants, elle choisirait Éric pour fonder une famille. À toutes les petites attentions qu'il lui prodigue, elle devine qu'il est seul, sans jamais dépasser sa limite invisible.

Demain, elle a un dîner avec François, un homme de plus de cinquante ans, qui a toujours besoin d'un bon dîner avant de passer au lit. C'est un homme d'une culture exceptionnelle, il semble avoir tout vu, tout lu. Il lui conseille des sorties et des livres, qu'il lui offre presque toutes les semaines. Il est veuf, et cherche la compagnie de femmes plus jeunes. Daphné pense qu'elle est sa seule maîtresse pour le moment. Avec lui, c'est un peu plus borderline, elle craint chaque semaine de voir surgir une bague de fiançailles à la place d'un livre de poche à dix euros. Elle lui a pourtant bien expliqué qu'elle ne cherchait pas le mariage ni même la vie commune. Elle l'encourage aussi à voir d'autres femmes, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté.

Simone de Beauvoir avait raison, elle se sent femme depuis qu'elle a choisi son indépendance. Elle est autonome financièrement et affectivement. Elle a aussi choisi de ne pas avoir d'enfant pour vivre à fond cette liberté qu'elle a construite. Même si ce cher Éric la demandait en mariage, elle fuirait en une seconde.

Ce soir, elle ira seule au cinéma, voir « Elvis ». Les critiques sont très bonnes et elle ne connaît rien du King. Elle n'en connaît pas plus sur Éric.

11

*Internet est devenu la place du  
village pour le village global de  
demain.*

*Bill Gates*

*15 juin 2022*

Carole est une femme célibataire, on peut même dire veuve, d'un mari mort deux ans plus tôt. La solitude lui a tout de suite pesé, même si ses deux filles ont été très présentes. Il y a des choses que l'entourage ne peut remplacer. Elle a besoin d'un homme. Elle sait qu'elle n'est plus très belle, d'ailleurs l'a-t-elle jamais été ? Les années ont alourdi son corps et ses seins n'ont plus la tenue de leurs vingt ans. Mais, elle se dit « La beauté ne se mesure pas, alors qu'il y a des degrés à l'amitié et même à l'amour. » C'est sa manière de se consoler, « J'ai une beauté intérieure ».

Elle a essayé les petites annonces, à l'ancienne, dans les journaux, en particulier Libération. Carole a échangé par lettres, puis par e-mails, puis par téléphone avec deux hommes. L'un des hommes rencontrés avait dix ans de plus qu'annoncé, et surtout un tour de taille qui l'a répugnée. Elle a décliné l'offre d'aller chez lui, et n'a plus répondu à ses messages.

Ce n'est qu'en pianotant sur Internet, qu'elle est tombée sur un site de rencontres sans lendemain : poursoir.com. L'idée ne l'emballe pas trop, mais elle l'a quand même essayé. Elle a créé son profil avec un pseudonyme « racole75 », en jouant sur l'anagramme de son prénom. Elle n'a menti ni sur son âge – cinquante-quatre ans –, ni sur sa corpulence – un mètre soixante-cinq pour soixante-quinze kilos. Carole veut plaire telle qu'elle est. Elle a eu un frisson en validant son inscription gratuite pour les femmes. Elle a alors eu accès à des filtres pour sélectionner des hommes : tranche d'âge – 35-60 ans –, une origine ethnique – « toutes » –, des pratiques sexuelles – « sexe sans risque » et « tendresse » –, des

fréquences de rencontres – « plus qu'un soir » ; et quelques autres critères secondaires à ses yeux comme le physique. Carole sait qu'elle ne peut pas être trop difficile ; et décide de ne pas se mettre en chasse, et attend qu'on la contacte ; mode passif.

Après une semaine, elle a eu plusieurs messages, mais tous en dehors de ses critères, « Ils ne savent pas lire ces idiots » pensait-elle. Alors, elle change de stratégie et passe en mode actif. Avec le filtre, elle sélectionne quelques profils pour lesquels le sien *matche* aussi. Elle trouve alors plus de cent correspondances. Elle choisit de les trier par âge, donc de trente-cinq à soixante ans. Carole lit les premiers élus, ils ont tous moins de quarante ans ; est-ce bien raisonnable ? Elle passe ensuite à la tranche 40-45 ans. Il y a déjà beaucoup plus d'offres. Elle envoie un message aux deux qui ont mis un descriptif qui lui parle le plus. Ils ne sont pas connectés, Carole aura une réponse plus tard.

Ce soir, elle se connecte à nouveau sur pourcesoir.com. Elle a reçu deux messages, l'un provenant de sa précédente sélection, l'autre d'un certain ericparis. Le premier message est vite expédié, car c'est un plaidoyer pornographique. En revanche, ericparis dit qu'il a vu qu'elle est allée sur son profil, probablement l'un de ceux qu'elle avait ignorés. Il dit avoir trente-cinq ans, et cherche une rencontre tendre avec des femmes attentionnées, mais sans espoir d'un lendemain. Il y a joint une photo de lui, torse nu, visage flouté. Quel corps ! Il ne lui demande pas de photo, mais veut connaître un peu mieux ses attentes, dans cette rencontre. Elle est sous le charme, un homme si jeune et avec un langage châtié. Va-t-elle répondre ? Que risque-t-elle ? Elle décide de lui envoyer un message sur un ton similaire. Et, comme il a utilisé le tutoiement, elle en fait de même.

Elle a à peine envoyé son message, qu'il lui répond sur le chat. Elle n'avait pas vu cette fonctionnalité, qui lui permet de voir les personnes connectées, et d'échanger directement. Une conversation par ordinateurs interposés s'engage. Il s'appelle Éric, il a trente-cinq ans, il est chercheur, mais il ne peut pas lui en dire plus. Il habite à Paris, et cherche une rencontre hebdomadaire, de préférence le lundi. Carole est un peu hésitante, ça va trop vite pour elle, et ne sait pas si c'est ce qu'elle cherche. Il lui propose de parler au téléphone. Après encore quelques messages sur le site, elle finit par accepter.

Éric a une voix chaleureuse. Il dit être célibataire et qu'il veut le rester. Cependant, il

## La cinquième chambre

peut consacrer une heure par semaine à une femme tendre et sensuelle. Carole n'est pas sûre de remplir ces deux critères. Tendre certainement, mais sensuelle que veut-il dire ? Il est direct, c'est pour faire l'amour en toute simplicité, sans prise de tête. Elle lui propose un premier rendez-vous pour faire connaissance. Pourtant, elle a peur de son propre physique. Comment pourrait-elle plaire à un si bel homme. Carole va devoir faire un régime express et revoir sa coiffure. Et une nouvelle robe, et puis des chaussures plus dans le vent. Rendez-vous est pris, lundi 27 juin, au 19, rue du Petit Montmartre, interphone « Éric ».

Carole se sent revivre. Elle est à nouveau femme. Elle veut être une nouvelle femme.



12

*Donner la vie, c'est toucher à  
l'éternité.*

*Simone de Beauvoir*

*1<sup>er</sup> juillet 2022*

Véronique, la première commerciale arrivée dans l'agence de Jean, est anxieuse. Elle a pris une RTT pour se retrouver dans la salle d'attente de la clinique de maternité. Anne, sa compagne, est là avec elle, mais cela ne suffit pas à la calmer. Étant un couple stable depuis plus de dix ans, elles sont bénéficiaires d'une procréation médicalement assistée (PMA). Dans le couple, c'est Véronique qui a été choisie comme « mère porteuse » elle est plus jeune de huit ans, et surtout, elle peut facilement prendre un congé maternité. Elle n'en a pas encore parlé à Jean, mais elle sent que ses collègues féminines ont déjà compris. Elle attend la première échographie pour l'annoncer officiellement.

Véronique jette un coup d'œil à Anne, cherchant un peu de réassurance. Celle-ci lui sourit doucement, toutefois elle aussi paraît préoccupée. Le silence dans la salle d'attente est interrompu seulement par le bourdonnement des conversations dans les couloirs et le bruit des pas des autres patientes. Véronique essaie de se concentrer sur le positif, se répétant que cet instant marquera le début d'une nouvelle aventure. Enfin, une infirmière ouvre la porte et appelle son nom. Elle se lève, prenant une profonde inspiration, et se dirige vers la salle d'examen, le cœur battant à tout rompre.

« Bonjour docteur » lance Véronique au Dr Armand, une femme d'une quarantaine d'années. C'était important pour le couple, que le médecin de suivi soit une femme. Elles ne sont pas misandres, cependant Véronique n'imagine pas confier son corps à un homme. D'ailleurs, pour la fécondation, elles ont choisi la PMA à la clinique, plutôt que par les voies naturelles, avec un homme qui aurait été choisi pour une nuit.

« Bonjour madame Gallien, comment allez-vous aujourd'hui ? » lui répond le Dr

Armand. Celle-ci respire la bonté et l'empathie. Elle a immédiatement séduit Véronique, qui a senti qu'elle pourrait aller au bout de neuf mois de grossesse sous sa surveillance.

Le Dr Armand fait les contrôles de routine pour l'échographie du troisième mois. La date de grossesse est bien connue, ce jour où Véronique a été « ensemencée » sous les lumières crues. Vraiment rien de romantique, aurait-elle dû choisir une voie naturelle ? Non, impossible, elle ne supporte pas l'odeur des hommes quand ils font l'amour. Mais, aurait-ce été de l'amour ? Juste un coup d'un soir, pour la bonne cause.

En regardant l'écran et en voyant l'image de ce petit être qui grandit en elle, elle se rappelle pourquoi elle a accepté cette grossesse. Les aspirations profondes, les motivations parfois irrationnelles, tout cela se fond dans la réalité palpable sur les images, un mélange complexe d'émotions et de décisions, entre le rêve et la réalité. D'ailleurs, Anne semble encore plus excitée que Véronique. C'est elle la véritable mère, elle fait des photos et des vidéos de l'écran, où apparaissent des formes informes. Le Dr Armand est formel, tout va bien. Elle ne peut pas encore donner le sexe du futur bébé, cela sera possible dans trois mois. Véronique est déçue, elle voulait savoir, elle voulait qu'on lui dise qu'elle porte une petite fille. Elle a même déjà choisi le nom, Marie, pour rappeler qu'elle est croyante, même si elle sait que sa foi est en conflit avec sa sexualité.

« C'est vraiment notre bébé » murmure Véronique, émue.

« Oui, c'est vrai » répond Anne, sa voix tremblante, mais remplie de bonheur.

- Voulez-vous entendre le cœur d fœtus ? » demande le Dr Armand.

« C'est possible si tôt ? s'étonne Anne, en regardant Véronique avec des yeux ardents.

- Oui, tout à fait.

- Alors, bien sûr » répond Véronique, un peu dubitative.

Le Dr Armand met en place l'échodoppler, puis un son rapide, comme un galop de cheval retentit dans la salle. Les deux mères poussent en même temps un cri de joie.

« C'est son cœur » s'exclame Anne. « Mais quel taille a-t-il ?

- Il pèse environ 30 grammes, mais il a déjà un petit cœur qui bat la chamade. On

l'entendra encore mieux à six mois. » Les deux mères sont admiratives de la nature et de la technologie qui l'ausculte.

Après quelques minutes, le médecin leur donne quelques instructions et les congédie. En sortant de la clinique, Véronique et Anne se sentent légères, comme si un poids avait été enlevé de leurs épaules. Elles se rendent dans un café à proximité pour fêter cette première étape. Elle commande deux cafés, pas d'alcool, et trinquent avec leurs tasses fumantes.

« Maintenant, nous pouvons commencer à planifier » dit Anne en buvant une gorgée de café. « Je veux tout préparer, de la chambre du bébé aux petites affaires nécessaires. »

Véronique ne partage pas ses doutes ou plutôt son malaise. Elle ne veut pas gâcher la joie de sa compagne. Qui a dit « Tu doutes, fonce ; tu es sûr de toi, prends ton temps. » ? Elle ne veut pas foncer, même si son corps la pousse.

Leur conversation se poursuit avec enthousiasme, planifiant les prochaines étapes et partageant leurs rêves pour l'avenir. Véronique sait que le chemin sera long et parfois difficile, mais à cet instant précis, elle est simplement reconnaissante. Les premiers battements de cœur qu'elle a vus aujourd'hui sont le début d'un nouveau chapitre dans leur vie. Elle sait qu'avec l'aide d'Anne, elle sera prête à relever les défis qui leurs attendent, forte de l'amour et du soutien de son âme sœur.

Elles savent aussi que l'époque est ouverte aux couples de femmes qui ont des enfants. Elles savent aussi que ce n'est pas aussi simple pour les couples d'hommes qui doivent passer par des gestations pour autrui (GPA), interdites en France. Ils doivent alors acheter, au sens propre du terme, des bébés à l'étranger. Elles avaient d'ailleurs envisagé d'avoir deux enfants avec leurs amis Marc et Julien, qui cherchent aussi à avoir des enfants, un avec chaque femme du quatuor. Mais, Véronique et Anne n'ont pas pu se résoudre à partager le fruit de leurs entrailles. Leurs amis se sont donc décidés à faire appel à la GPA, avec une mère en Colombie. Ce choix n'a pas été facile pour eux non plus, car il implique des déplacements, des frais importants, et une complexité émotionnelle et administrative considérable. Marc et Julien se sont retrouvés confrontés à des questions éthiques et légales, ainsi qu'à des interrogations sur la manière de gérer les relations avec la mère

## La cinquième chambre

porteuse et sur les implications pour l'enfant. Malgré ces défis, ils sont déterminés à créer une famille et à offrir à leur futur enfant tout l'amour et la stabilité possibles.

Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont tous des enfants pour les bonnes raisons, l'amour de donner une nouvelle vie et de la guider dans son développement. Ils se demandent souvent pourquoi certains couples hétérosexuels ont des enfants, si c'est pour les battre et les négliger, quand ce n'est pas pire.

Aujourd'hui, Véronique est heureuse d'être une femme.

13

*La taquinerie est souvent le  
reflet de l'affection sincère.*

*Emil Cioran*

*07 juillet 2022*

Le jeudi matin, après avoir fait son footing et s'être préparé pour sa journée, Marco arrive à l'agence le premier comme d'habitude. Véronique, Nadine et Alice arrivent plus tard, à 10 h 00, à l'ouverture officielle. Elles sont enjouées, comme presque tous les jours. La journée commence dans une douceur printanière, et aucune grande chaleur n'est prévue pour l'après-midi.

Cependant, ce matin, Véronique a apporté des viennoiseries, assez pour dix personnes. Ses collègues féminines ont déjà une petite idée de l'annonce qui va être faite. Tous attendent Jean pour commencer la petite fête. Celui-ci arrive vers 10 h 30, et Véronique se lance.

« J'aimerais fêter un événement » puis elle marque une pause devant les regards qui n'attendent que le point final de ce que la plupart sachent déjà. « Je vais être maman. »

Des cris de fausse surprise accueillent ces quelques mots, mais elle a réussi son effet. Seuls Jean et Marco semblent véritablement étonnés. Ils n'ont rien vu, ce ne sont que des hommes qui ne comprennent pas ce genre de choses, surtout qu'aucun des deux n'a eu d'enfant.

« Tu en es à combien » questionne Nadine, qui est mère de trois garçons.

« Trois mois, j'ai fait l'écho hier, tout va bien. » Véronique ne semble pas aussi radieuse que le voudrait la situation.

« Et Anne, comment vit-elle cela ? » s'enquiert Alice qui ne veut pas rester en reste. Elle n'a qu'un garçon, mais connaît bien le sujet.

« Je crois que c'est elle la plus heureuse » répond Véronique, avec un petit sourire en coin, et une ride sur le front.

Elle ne veut pas partager ses questionnements. Elle est surtout satisfaite de voir que ses collègues sont chaleureuses. Il faut dire que toute l'équipe a toujours su qu'elle vit avec une femme, mais personne n'avait imaginé qu'elles auraient un enfant. Il y a des étapes à franchir pour chacun, même pour les plus tolérants.

Les hommes semblent exclus de la conversation, ils ne savent pas quoi dire. Alors, Jean lâche « Toutes mes félicitations. Sais-tu si c'est un garçon ou une fille ? » Sans le savoir, il pose la question qu'elle ne souhaitait pas entendre, et bredouille « Non pas encore, on verra à la deuxième échographie. » Véronique se détourne, tous perçoivent un malaise.

Une légère tension flotte dans l'air. Véronique, un peu troublée, se reprend et tente de détourner l'attention. « Cependant, nous sommes vraiment heureuses » dit-elle avec un sourire forcé. « Il y a tant de choses à préparer avant l'arrivée du bébé » dit-elle, avec un sourire forcé.

Alice, cherchant à alléger l'atmosphère, ajoute avec un éclat de rire, « Oui, et autant vous dire que les choix de couleurs pour la chambre sont une véritable bataille. Avec mon mari, on a attendu la veille de mon accouchement pour se mettre d'accord sur le papier peint. Pour le prénom, ça a été plus facile, on a fait chacun une liste de dix propositions, et par bonheur, Guillaume était sur les deux. » L'atmosphère se détend un peu. Véronique a même esquissé un sourire. Oui, le fameux moment où il faut choisir un prénom, avec les grands-parents qui interfèrent. Elle imagine déjà la scène.

Nadine renchérit, « Et nous, c'est arrivé trois fois, que des garçons, mais on arrête là. Plus de place dans la voiture, et on a épuisé tous les prénoms qui nous plaisaient. » C'est une mère-poule, même si elle veut jouer à la rigueur dans la famille, c'est toujours elle qui craque pour dire oui avant son mari. Il faut dire que Paul est policier à la mairie de Conflans-Sainte-Honorine. Il aime l'autorité que lui donne son statut de *paterfamilias*, même s'il ne parle pas latin. Sans être un macho pur et dur, il a un côté raide qui a plu à Nadine, elle qui est plutôt fofolle. À quarante-deux ans, elle ne veut plus d'enfants, et surtout pas d'un quatrième petit mâle.

Les viennoiseries sont délicieuses, Véronique a choisi la meilleure boulangerie du quartier. Jean semble un peu soucieux, il sait qu'il va la perdre pour quelques semaines, voire des mois. Il ne peut pas s'empêcher de lui demander « Mais, tu t'arrêtes quand ? » Véronique ne sait pas, elle n'a pas posé la question au Dr Armand, et retorque « On verra dans trois mois, lors de la seconde écho. » Jean est perplexe à cette réponse, mais il n'en montre rien.

Après une belle collation, Jean lance à l'assistance « Les Julie au travail, ou alors, je vous compte des RTT. » Tout le monde sait qu'il plaisante. Et puis cette habitude de toutes les appeler Julie, aurait-il des problèmes de mémoire ? Elles ont toutes résisté au début, mais peine perdue, elles sont des Julie. Elles savent qu'il est taquin et acceptent ses fantaisies. Alors, va pour Julie.

À 11 h 00, c'est le coup de feu. Les téléphones sonnent de toutes parts et les e-mails tombent en avalanche. Marco et les Julie sont sur le pont comme de bons petits marins. L'après-midi est généralement consacré aux visites des appartements avec les acheteurs ou avec de nouveaux vendeurs. L'agence tourne bien, même si la conjoncture de l'immobilier fait de perpétuels yoyos. Jean avait une agence indépendante, héritée de son père. Mais, face à la concurrence, il a pris une franchise chez un des plus grands groupes français. Il avait été approché par presque tous les leaders du marché, mais avait fait son choix sur celui qui lui laisserait le plus de liberté dans sa gestion. Et le pari avait été payant, grâce à Marco et à sa créativité, il avait bâti une agence incontournable dans le quartier.

Jean n'avait qu'un seul regret, il n'avait pas eu d'enfant à qui transmettre son bien et son savoir-faire. Dès son arrivée, il avait pris Marco sous son aile, comme le fils prodigue qui rentrait à la maison après une longue odyssée. Non seulement c'était un bon vendeur, mais il avait apporté des nouveautés qui avaient ravi la clientèle. Par exemple, ce système de photo 3D qui permettait de réaliser des promenades virtuelles dans les appartements sans avoir à se déplacer. L'investissement avait été cher, mais il accrochait les clients après leur première visite ; ils pouvaient se replonger dans les lieux depuis leur fauteuil. La technologie n'impressionne pas Jean ; en revanche, il a le sens des affaires et flairer les bons filons.

## La cinquième chambre

Jean a cinquante-sept ans, il ne pense pas à la retraite, pourtant, il pense déjà à associer Marco au capital de l'agence, pour ensuite lui transmettre l'intégralité. Il a entamé les démarches légales, pour ce transfert. Il se demande comment faire cette annonce qui risque de déstabiliser les équilibres de l'équipe, qui tourne avec des rouages bien huilés. Il a encore quelques années, toutefois il ne voudrait pas perdre Marco qui pourrait être attiré par un concurrent qui lui ferait une offre mirifique.

C'est décidé, il va lui parler cette semaine autour d'un bon dîner.

14

*Les enfants sont les ancres de la  
vie d'une mère.*

*Sophocle*

*09 juillet 2022*

Le second samedi de juillet, après une journée assez chaude, Véronique et Anne organisent une petite soirée entre filles pour fêter l'annonce de la grossesse. L'annonce avait été faite quelques jours plus tôt, et toutes leurs amies étaient disponibles dès ce jour, peu après l'échographie.

L'intérieur de ces deux femmes reflète une sobriété élégante et un confort chaleureux. Le salon est un espace épuré, où des murs aux teintes de blanc cassé, servent de toile de fond à des meubles choisis avec soin. Un canapé en lin beige, moelleux et accueillant, est agrémenté de quelques coussins en laine douce dans des tons naturels. Une table basse en bois brut trône au centre, accompagnée de quelques livres et d'une bougie parfumée. Des plantes vertes, discrètes mais bien présentes, apportent une touche de vie. Aux murs, de simples cadres avec des photographies en noir et blanc ajoutent une touche personnelle sans surcharger l'espace. Une lumière tamisée, émanant de lampes au design sobre, enveloppe la pièce d'une atmosphère cosy et apaisante, faisant de cet intérieur un havre de paix à l'élégance discrète. Un superbe tableau, représentant le visage de deux femmes, trône au-dessus du canapé.

Il y a cependant un homme parmi cet aréopage de femmes, c'est Jacques, le coiffeur et ami intime du couple. Elles savent qu'il ne va pas leur faire beaucoup de mal. Il est gay assumé, et à vingt-huit ans, il vit encore seul, trop heureux de profiter de la capitale et des possibilités presque illimitées qu'elle offre. Il a un humour très mordant qui plait à cette bande féminine, pas toutes lesbiennes d'ailleurs.

« Profile de ta grossesse et de ta maternité, tu vas avoir des obus à la plus de tes deux

œufs au plat » Jacques attaque fort.

« Laisse mes seins où ils sont, il n'y a qu'Anne qui a le droit d'en parler » rétorque l'intéressée.

« Alors, connais-tu celle-là "Être enceinte, c'est le seul moment où tu peux être à la fois à la mode et être toujours en retard sans que personne s'en plaigne !" ?

- Et maintenant ma garde-robe, tu as préparé un festival sorti d'Internet ou quoi ? » Véronique fait la fausse offusquée, elle adore quand Jacques la taquine, c'est un jeu entre eux. « En parlant de fringues, je crois que tu devras faire un procès à ton styliste personnel ; t'es habillé avec les fringues de ton père ? » lui décoche-t-elle, sachant que Jacques est très à cheval sur son look.

« C'est toi qui es en retard de quelques trains, je suis super tendance, en tout cas pour les vrais connaisseurs, mais je vois qu'il n'y en a pas ce soir. » Toutes les filles s'insurgent et entrent dans le jeu. Une bataille de piques se déclenche. Personne n'est à l'abri.

La conversation continue sur le même ton badin, autour d'un buffet dinatoire que tout le monde apprécie. Mais, à 22 h 00, Véronique se retire dans sa chambre, prétendant la fatigue. Toutes lui font la bise avant qu'elle ne quitte la pièce, et chacune se prépare à rentrer.

Une fois les invitées parties, Anne fait un peu de rangement, puis rejoint Véronique. Cette dernière est toute habillée assise sur le bord du lit. Elle a les yeux rougis.

« J'sais pas si je vais y arriver » sort-elle sans préambule. Elle est sur le point d'éclater en sanglots.

« Qu'est-ce qu'il y a baby ? La soirée était sympa » essaie de la rassurer Anne.

« Peut-être aurait-il été préférable que tu sois la mère porteuse, je sens mon corps m'échapper » dit-elle dans un hoquet.

Elle sait que la vérité est ailleurs, mais ne veut pas l'avouer à Anne qui la soutient autant qu'il est possible. Elle a longtemps voulu croire que c'était un projet à deux, mais il faut se rendre à l'évidence ; elle a l'impression d'être la génitrice d'une GPA. A-t-elle la fibre maternelle, et puis il y a cette question du sexe, est-elle prête à accueillir un homme dans

sa vie ? Car même si ce n'est qu'un bébé, il deviendra adulte, et quelles valeurs pourra-t-elle lui donner sans référence masculine ? Il aura deux mamans et pas un seul père. Elle commence même à se poser des questions sur l'éthique de leur démarche. Mais, encore une fois, elle gardera tout ça pour elle. À force de volonté, elle se ressaisit et arrive à faire croire à Anne que ce n'est qu'un coup de fatigue, d'une grossesse qui commence à modifier l'équilibre de ses hormones.

Vers minuit, elles se couchent, blotties l'une contre l'autre. Véronique a décidé de travailler sur elle, pour passer ce cap, et affronter l'avenir avec plus de sérénité. Le chemin sera long.



15

*Un père est un trésor, un frère  
est un réconfort, un ami est les  
deux.*

*Euripide*

*14 et 16 juillet 2022*

Giulio, le père de Marco, a appelé son fils. Il veut le voir sur le champ. Comme toujours autoritaire, comme toujours rude et direct, comme toujours un père qui se croit roi. Marco s'est émancipé de ce père génétique, avec lequel il n'a aucun atome crochu. Ils n'ont vraiment commencé à discuter entre hommes qu'à la fin des études du fils, quand le lien financier a été rompu. La voix de Giulio avait quelque chose de différent cette fois-ci, presque comme une prière, cachée derrière les habitudes.

Marco a temporisé, il a promis de passer samedi, dans deux jours, le voir dans sa grande maison de nouveau riche. Combien a-t-il pu amasser au cours de presque trente ans de travail acharné ? Marco n'en sait rien, son père est tout aussi avare de parole que d'argent. Il a cependant déjà été généreux avec lui. Comme Maria a participé à l'achat du pavillon du jeune couple, Giulio s'est senti obligé d'y participer aussi. Il a alors entièrement meublé la maison, avec l'électroménager, jusqu'au fer à repasser. Giulio mesure ses dépenses, qui doivent être utilitaires. Pas de place pour le superflu, la pierre est une valeur sûre.

Giulio a eu cinquante-sept ans en janvier. Il a oublié son pays natal, il ne parle que français, presque sans accent. Son acculturation a été totale et rapide. Il est fier de sa réussite sociale, même s'il n'a pas beaucoup d'amis. En a-t-il même un ? Il n'est pas doué pour les relations humaines, si elles ne concernent pas le travail. Sa Société compte vingt-deux employés, qui sont sa vraie famille. Giulio n'a jamais été proche de ce fils qui a été plutôt un fardeau au début de sa nouvelle vie, qu'une source de plaisir. Il ne doit pas avoir

## La cinquième chambre

la fibre paternelle. Ou bien était-ce un instinct de survie, qui le poussait à se noyer de travail ? Il sait qu'il laissera un bel héritage à son fils après sa mort. Son seul regret est que Marco n'a pas voulu s'associer à lui, pour reprendre l'activité. Il l'a soutenu dans ses études, aux débuts chaotiques. Puis, il y a eu les stages d'été et les périodes en errance, où il a travaillé avec lui, mais en bas de l'échelle. Giulio ne voulait pas en faire un fils à papa qui a des passe-droits. Cela convenait très bien à Marco, qui se faisait un peu d'argent de poche, pour pouvoir assouvir ses sorties et ses désirs.

\*

Le samedi, ils ont rendez-vous au restaurant. Un petit chinois à deux cents mètres de chez Giulio. Et, comme toujours, ils prendront le café chez celui-ci. À 12 h 01, Giulio est arrivé, puis Marco entre dans le restaurant cinq minutes plus tard. Il sait que ça agasse son père qui est un homme pressé. Mais, Marco a attendu toute sa vie, son père peut bien attendre cinq minutes.

Les bonjours sont distants, ni bise, ni accolade, juste une poignée de main, qui pourrait faire penser à l'observateur à un rendez-vous professionnel, malgré les tenues décontractées.

« Comment vas-tu ? » dit Marco en introduction, sans même l'appeler papa. Giulio récolte aujourd'hui les fruits amers semés au cours du temps.

« Commandons avant si tu veux bien. » Giulio semble nerveux, ce qui n'est pas courant chez cet homme perpétuellement sec et tendu, comme une trique.

« Pour moi, comme d'habitude, des crevettes pimentées aux nouilles » répond laconique Marco. Il refuse de faire le premier pas.

« Et moi, du canard laqué avec un riz cantonais.

- Avec deux bières ? » demande Marco.

« Non, pas pour moi, de l'eau du robinet.

- Alors une Tsingtao pour moi. »

Marco n'en revient pas, son père va boire de l'eau au restaurant, même si la bière ici

n'est pas bonne, c'est une habitude qu'ils partagent depuis des années. Mais, il ne relève pas. Il sent qu'il y a anguille sous roche, mais ne veut faire aucune ouverture.

« Comment va ton travail ? » interroge Giulio, en le regardant droit dans les yeux. C'est bien la première fois qu'il lui pose la question.

« Très bien, et toi ? »

- Bien, mais il faut qu'on parle. » Nous y voici, pense Marco. Comme dit le proverbe « il n'y a pas de fumée sans feu ».

« Ok, je t'écoute. »

- Je suis malade » un silence passe « Je vais probablement bientôt mourir » laisse tomber Giulio comme posant un fardeau trop lourd pour lui.

Marco est sous le coup. Son père n'a jamais été malade, en tout cas il ne l'a jamais dit. Et puis, il est encore jeune et semble solide comme un chêne. Toutefois, la fable ne dit-elle pas que le chêne rompt sous la tempête. Mais, qu'elle est cette tempête qui mettrait son père à terre. Après un bref silence, Giulio regarde intensément son fils et semble attendre une question qui ne vient pas. Alors, il enchaîne.

« J'ai un cancer du pancréas très avancé. » Nouveau silence.

Marco n'y connaît rien en médecine, alors qu'est-ce que le pancréas ? Il n'ose pas sortir son smartphone pour faire une recherche sur Internet. Alors, il pose quand même une question.

« Tu es sûr que c'est si grave, il doit y avoir un traitement ? » En disant cela, il se rend compte que son père est encore plus sec qu'à l'habitude, et puis il a un teint légèrement jauni, sous cet éclairage peu flatteur. Pourquoi tous les restaurants chinois ont la même lumière criarde et neutre.

« Oui, c'est très grave. Il y a déjà des métastases. Je vais commencer une chimiothérapie. » Giulio hésite à aller plus loin. Puis, sort « On me donne trois mois, si le traitement ne fait pas effet rapidement. »

Mario est sonné. Il n'y a jamais eu vraiment de chaleur entre ces deux hommes, mais

Giulio est son père quoi qu'il arrive, sa seule famille. Il repense au test ADN, peut-être était-ce une bonne idée de le faire avant que son père ne disparaisse pour toujours.

« Je suis désolé, papa » dit Marco, étonné lui-même de cette marque de tendresse. Il n'a pas dû utiliser ce mot plus d'une fois par an, pour les vœux de Nouvel An. « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

- Il y a une chose que tu peux faire, c'est venir travailler avec moi, pour reprendre la Société » bredouille Giulio, qui semble avoir peu d'espoir.

« Mais... » Marco s'arrête dans son élan, que va-t-il dire ? Comment temporiser quand on n'a plus le temps. Et justement, Giulio revient à la charge, sentant le trouble de son fils.

« Je n'ai plus de temps, avec la chimio, je ne pourrais peut-être plus travailler qu'en pointillés, et je veux que la Société reste dans la famille. » Et Marco pense « La famille, c'est moi. »

Que répondre à un homme qui n'a plus de temps ? Que répondre à celui qui sait qu'il va tout perdre ? Que répondre à celui qu'on aime si peu et qui dans un dernier souffle se retourne vers vous. Marco a une vie qui lui plait, elle est parfaitement réglée, son temps à lui est précis et aucune nouvelle pièce sur l'échiquier n'est possible. Il sait la valeur de cette maîtrise, il aime ses routines qui le rassurent. Et puis, il y a cette psychothérapie qu'il n'a toujours pas commencée. Il perçoit bien en lui quelques démons cachés. Alors, prendre la suite de son père ne lui paraît pas une option crédible. Il cherche une échappatoire à la guillotine.

« Mais, tu as bien Rui comme bras droit, il est le mieux placé pour reprendre la Société » toujours ce mot « société » qui est dans le dictionnaire de Marco comme un nom propre, tant de fois il l'a entendu.

« Rui est un bon bras droit, comme tu dis, mais je veux que la Société reste dans la famille » tonne Giulio qui commence à s'agacer qu'on lui tienne tête. Cet homme a toujours commandé, et on ne lui dit pas « non ».

« Je ne peux pas te répondre tout de suite, c'est trop compliqué. Même si j'ai fait quelques stages dans la Société, je ne connais pas le métier » s'esquive Marco. Il ne

s' imagine pas à la tête de la Société de son père. Que connaît-il du nettoyage industriel ? Il n' imagine pas un autre métier que le sien, un mélange d' humain et de dossiers. Il est devenu un expert dans sa branche.

« Tu temporises toujours, prends donc tes décisions. » Giulio est passé du jaune au rouge, lui l' homme froid semble bruler de l' intérieur.

« Tu es injuste avec moi, tu veux me plonger la tête sous l' eau et que je sois heureux. Tu ferais mieux de penser à ta santé. La Société vivra très bien sans moi. Et je te le répète, Rui serait très bien. En plus, qui te dit que les médecins ont raison. »

Marco et Giulio sont deux bêtes sauvages dans l' arène de la vie. Ils ne seront jamais sur la même longueur d' onde. Leurs chemins se croisent, mais leurs tempéraments féroces les maintiennent à distance, comme deux prédateurs qui se jaugent sans relâche. Giulio n' a plus les dents aussi aiguisées qu' il y a quelques années. Marco, pour sa part, ressent un peu de peine pour son père, mais que ce ne soit de la tristesse. Il ne sait pas être compatissant avec son géniteur, qui a été une ombre dans sa jeunesse.

Leur dialogue de sourds se poursuit, jusqu' à ce que Giulio se lève, et repoussant sa chaise brutalement, manque de tomber sur la table voisine. Il jette un billet de cent euros qui atterrit dans son assiette sale, et hurle « On ne peut jamais compter sur toi ! » Il attrape son par-dessus et sort comme un diable devant un crucifix. Marco reste pantois, il prend le temps de digérer l' insulte. Puis, monte en lui un mélange de colère et de frustration. Comment un père qui ne s' est jamais occupé de lui, peut aujourd' hui réclamer de l' aide, sans autre argument qu' il faut sauver la Société. Même au pied de la mort, c' est toujours LA Société qui est au centre de la discussion.

Marco sait déjà qu' il va ne pas changer de vie pour le plaisir de son père. Il se demande aussi si au fond de lui, il n' est pas un peu content de la situation. Pour la première fois de sa vie, il est en position dominante dans leur relation. Il ne veut pas à nouveau perdre la partie. Il va l' aider à mourir si tel est son destin, mais pas plus.

Il ne savait pas ce qui l' attendait.



16

*Il n'existe pas de couple parfait,  
mais la volonté de s'améliorer  
ensemble.*

*Friedrich Nietzsche*

*16 juillet 2022*

En rentrant chez lui, après son déjeuner raté avec son père, ce samedi, Marco est noyé dans des sentiments contradictoires, mais surtout négatifs. Son père va mourir. Il savait que ça arriverait un jour, bien que pas très grand, il prenait son père pour un chêne indestructible. S'il était absent, ce n'en était pas moins un colosse qu'il vénérât sans retour. La mort n'existait pas alors, comment un petit garçon peut-il imaginer que des statues de bronze et d'or puissent un jour tomber. Comme dans la chanson de Rita Mitsouko « La mort, c'est comme une chose impossible. » L'impossible est devenu réalité aujourd'hui. Est-ce la fin de l'enfance ? Va-t-il enfin être un adulte pour de vrai ? Marco perçoit bien qu'il ne l'a jamais encore été pleinement. L'ombre gigantesque de Giulio planait sur lui quoi qu'il fasse. Était-il même libre de sa vie ? Ne cherchait-il pas toujours à attirer l'attention du géniteur sans cœur. Bien sûr, il a réussi à ne pas s'associer à son père dans la Société. Mais, à quel prix ! On passe sa vie à soigner son enfance.

Mirella rentre de sa sortie avec ses amies du week-end. Elles font invariablement la même randonnée. C'est une petite routine qui lui convient bien. Le circuit, parcouru mille fois, n'offre plus beaucoup de surprises, mais au moins on n'ergote pas sur la solution de l'une ou de l'autre. Les routines ont du bon quand elles simplifient la vie sans tomber dans l'obsession.

Mirella monte à l'étage, sans voir Marco, pour aller prendre sa douche. Elle est à peine sous l'eau chaude, presque brûlante, qu'elle sent une main sur ses hanches. Mirella sursaute quand elle entend la voix de Marco qui lui susurre « *mio amore.* » La suite, elle la

connaît, ce sera un long et lent ballet sous l'eau, dont elle a diminué un peu la température. Marco est un expert de son corps, il maîtrise tous les préambules qu'elle affectionne. Elle sait que cet amour sera uniquement pour elle. Elle va se laisser faire et profiter de chaque instant. Le jet d'eau ne fait que décupler les sensations. Mirella veut faire durer le plaisir, c'est la règle du jeu, même si elle sait qu'elle peut jouir plusieurs fois. Réussir à jouir ensemble dans une seule prière est pour eux deux la suprême extase, c'est le baromètre de leurs liens. Si leurs corps sont au diapason, alors tout le reste suit cette locomotive.

Après quarante minutes d'une joute amoureuse, tendre et torride, les deux corps explosent en même temps, sous le jet d'eau qui les assiste comme un *sex toy* géant. Le plaisir se poursuit sous une douche qui nettoie les corps et les âmes, dans des baisers infinis.

Quand ils reviennent à eux, ils sont dans la cuisine autour d'un café qui sort de la machine à expresso. Marco a décidé d'en dire le minimum à Mirella. Mais, celle-ci l'interroge.

« Comment ça s'est passé avec ton père ?

- Il est malade, il pense qu'il va mourir » répond Marco laconiquement.

- « Non, mais c'est horrible ! » Mirella est sous le choc, Marco n'a pris aucune précaution pour lui annoncer cela. Elle a l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine.

Elle a toujours bien aimé Giulio, même si elle sait que les relations entre les deux hommes sont compliquées, pour ne pas dire conflictuelles. Le père de Marco a toujours eu des attentions pour elle, comme s'il était sa fille d'adoption, bien qu'ils ne soient pas mariés.

« Mais, qu'a-t-il ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Les questions se bousculent dans sa tête.

« Il a un cancer du pancréas, je crois. » Marco semble complètement détaché de ce qu'il dit. A-t-il pris conscience de la gravité de la situation ?

Mirella est plus inquiète que lui. Elle se jette sur son smartphone et cherche le pronostic de ce cancer. Pas bon, surtout à un stade avancé.

« T'a-t-il parlé de métastases ? Demande-t-elle, avec un regard noir vers Marco.

« Oui, je crois.

- Je te trouve bien indifférent » le sermonne Mirella.

Marco ignore comment sortir de cette discussion. Il est conscient que Giulio est plus proche de Mirella que de lui. Alors, de but en blanc, il essaie de reprendre le cours de l'échange. Il lance un contrefeu.

« Il faut que je fasse le test ADN, très vite maintenant, que je puisse au moins en discuter avec lui. Je veux connaître mon histoire. »

Mirella opine du chef. Elle arrive enfin à ce qu'il voulait. Elle renonce donc à une dispute qui ne mènerait nulle part. Mirella sort de la cuisine, et revient avec une boîte.

« Tiens, voilà, je te l'avais acheté.

- Tu es bien une femme, toujours un coup d'avance, mais pour une fois, c'est pour la bonne cause. » Marco ne devine pas les motivations de Mirella. Il n'a jamais pensé que celle-ci puisse être sa sœur. Il manque d'imagination, ou tout simplement vit-il au jour le jour.

« Viens, je vais t'aider à faire le prélèvement » dit Mirella dans son rôle d'experte es ADN.

Mirella cache sa joie de pouvoir enfin faire faire ce test à Marco. Elle n'a pas eu besoin de recourir à la ruse ou à la surprise. Elle a envoyé le sien il y a plus de quinze jours et guette la boîte à lettre chaque jour dans l'espoir d'avoir les résultats. Mirella sait que Hugo a envoyé le sien, il y a peu de temps. Il a hésité, de peur de froisser la reine-mère, mais Mirella a su éveiller en lui la curiosité. Il a tout autant souffert qu'elle, de ne pas avoir de père. Elle sait, sans en avoir ouvertement parlé, qu'il se demande aussi qui est son père et s'il ne serait pas le demi-frère de Mirella. Elle ne voit pas comment il pourrait en être autrement. En effet, il a été conçu quand elle avait quatre ans, et Mirella est sûre de ne pas avoir rencontré son père à cette époque, ni à aucune autre d'ailleurs.

Les échantillons doivent être envoyés le plus tôt possible par la poste, mais celle-ci est fermée jusqu'à lundi matin. Elle va devoir attendre, en espérant que Marco ne change pas d'avis.

\*

Ce soir, Mirella, comme tous les samedis, a prévu une soirée cinéma d'auteur. Au programme « Belle de jour » de Buñuel. Catherine Deneuve y est simple et mystérieuse. Le film raconte l'histoire de Séverine, une femme au foyer parisienne qui mène une double vie en travaillant dans une maison close l'après-midi. Il explore les thèmes de la dualité, du désir et des normes sociales, mêlant réalité et fantasme. Le personnage central est complexe, derrière la blondeur enfantine de l'actrice. Mirella se demande si elle pourrait être aussi libre. Mais, est-ce de la liberté chez cette femme ? N'est-ce pas une manière de vivre dans un monde parallèle, de mettre une contrainte dans sa vie qui est sans joie.

Avec Marco, elle ne manque pas de sexe ni de sensualité. Elle n'a jamais cherché à avoir un amant, bien qu'elle ait été draguée à de très nombreuses reprises. Le film la trouble cependant, il a été réalisé il y a plus de trente ans, à une époque où la liberté de la femme n'existait pas comme aujourd'hui. Avec les sites de rencontres, dont certains sont même réservés aux personnes mariées, la liberté sexuelle est débridée. Elle se demande si elle ne devrait pas essayer, mais a-t-elle le temps ? A-t-elle envie au fond d'elle-même ? Des aventures sans lendemain pour quoi faire ? Et pire, si elle tombe amoureuse, que va devenir son couple avec Marco ? Il paraît qu'il existe des personnes vivant des amours multiples, le polyamour. Mais, alors qui aime qui ? Qui est le pivot de ces groupes, elle ne trouve pas de mot, qui est le lésé ? Elle connaît à son travail un collègue d'une cinquantaine d'années, qui vit ouvertement avec sa femme et un autre homme. Elle ne sait pas qui fait quoi et avec qui. La situation lui paraît même grotesque. Est-ce l'avenir de la société, on aime qui on veut le temps qu'on veut, quitte à avoir plusieurs relations simultanément. Puis, lui revient cette phrase « En amour, il y en a toujours un qui souffre et l'autre qui s'ennuie. » De qui est-ce déjà, Sartre ? Après vérification sur Internet, c'est de Balzac, de l'existentialisme avant l'heure. Souffre-t-elle ou s'ennuie-t-elle dans son couple ? Il faudra qu'elle approfondisse la question ?

\*

Aux informations du soir, un fait divers retient l'attention de Marco, le laissant pensif bien après la fin du journal. Une femme, accusée d'avoir tué son mari d'un coup de

carabine, a été relaxée par le tribunal. Elle a bénéficié de circonstances atténuantes : il s'est avéré qu'elle était une femme battue depuis plus de vingt ans, prisonnière d'un mariage où la violence était devenue son quotidien. Marco est profondément troublé. Il essaie d'imaginer la terreur, la résignation, et enfin la révolte qui ont dû animer cette femme. Comment peut-on en arriver là ? Il lui est inconcevable qu'un homme puisse lever la main sur sa compagne, ou sur quiconque d'autre d'ailleurs.

Marco se sent en décalage avec cette réalité sombre. Lui, qui se décrit comme un pacifiste, même s'il ne milite pas activement, a toujours prôné la résolution des conflits par la discussion, le respect mutuel, et la compréhension. Il a été élevé dans l'idée que la violence n'est jamais une solution, une valeur qu'il a emportée avec lui tout au long de sa vie. En écoutant cette histoire, il se sent soudainement ébranlé, comme si le monde qu'il pensait connaître lui révélait une face cachée, effrayante et injuste.

Il se demande alors, en regardant autour de lui, ce que cela signifie vraiment d'être féministe. Il s'est toujours considéré comme tel, un homme respectueux des femmes, soutenant leur égalité, leur droit à choisir, à être libres. Mais cette histoire le pousse à une réflexion plus profonde. Être féministe ne signifie pas seulement avoir de bonnes intentions ou adopter un discours bienveillant. Cela implique peut-être aussi de comprendre et de reconnaître les violences insidieuses, les réalités invisibles qui pèsent sur tant de femmes. Marco se demande ce qu'il peut faire, à son échelle, pour que ce genre de tragédie ne se reproduise plus. Une prise de conscience naît en lui, silencieuse mais déterminée, sur la nécessité d'agir, même modestement, contre ces injustices qui trop souvent restent dans l'ombre.

« Mais suis-je vraiment féministe ? » Cette question va le suivre encore un peu.



17

*Les enfants sont les architectes  
de demain.*

*Carl Sandburg*

*23 juillet 2022*

En ce dernier samedi de juillet, Véronique et Anne ont organisé une soirée avec leurs parents respectifs. Ils sont déjà au courant de la nouvelle. Depuis le temps que leurs filles en parlaient, l'idée a fait son chemin, même pour les plus réfractaires d'entre eux. Le plus dur a été pour le père de Véronique, André ou Dédé. Il est issu d'une famille catholique pratiquante. Il a des relations difficiles avec la religion, mais suffisamment pour que les relations féminines de sa fille lui aient posé de nombreux tourments. Une famille, c'est un papa et une maman. Il était plus « manif pour tous » que « famille pour tous. » Véronique est fille unique et Dédé a bien dû l'accepter telle qu'elle est. Mais, de là à avoir un enfant, il est encore réticent.

Les trois autres parents sont ravis. Les parents d'Anne sont plutôt des laïcs de gauche, pour lesquels il faut vivre avec son temps. Ils auraient aimé que ce soit Anne la mère porteuse, mais celle-ci leur a expliqué que d'un point de vue professionnel, Véronique pourrait plus facilement s'arrêter qu'elle. Anne travaille dans un ministère et avec la réélection, il y a un an, de Macron à la présidence, qu'elle avait anticipée, elle ne peut pas se permettre un congé maternité. Elle est carriériste, et veut faire fructifier son diplôme de l'ENA, avant qu'elle devienne l'Institut national du service public. Elle s'est spécialisée dans les questions environnementales, et a été sollicitée tout au long des campagnes électorales, présidentielle et législatives. Anne n'est pas une macroniste de cœur, mais elle doit faire avec l'administration. Elle avait voté pour lui en 2017, un homme jeune, un Kennedy français, mais avait été vite déçue par des mesures de droite, et surtout le fiasco de la réforme des retraites. Le départ, quelques années plus tôt, de Nicolas Hulot avait été aussi

comme un coup de semonce. L'homme était charismatique, elle l'avait beaucoup fréquenté au ministère, et pensait avoir trouvé sa locomotive vers de plus hautes sphères. Il avait fallu tout recommencer. François de Rugy était d'une tout autre trempe. Certes, un écologiste de la première heure, malheureusement leurs personnalités s'accordaient moins bien. Actuellement, Christophe Béchu vient tout juste de prendre le poste de ministre. C'est beaucoup plus un bureaucrate qui a peu d'envergure politique.

Son ambition est la députation. Anne s'est donc rapprochée de la première ministre – ou PM dans les milieux autorisés – en titre, Élisabeth Borne, qui a aussi été la ministre de l'Écologie, durant tout juste un an. Les deux femmes s'étaient très bien entendues, et avaient gardé des contacts. Elles mangeaient même ensemble quelques fois par an. La PM lui avait même proposé de venir la rejoindre à Matignon, mais Anne avait décliné, se pensant plus à l'abri au ministère. C'est Élisabeth Borne qui lui avait dit que ses talents pourraient être utiles à l'Assemblée nationale. Il lui faudrait une circonscription et une préparation de quelques années. Les élections de 2027 étaient peut-être trop proches pour envisager une candidature, mais pour 2032, elle avait des chances de se trouver une place. Cependant, d'ici-là, serait-elle toujours macroniste ? Certes, Élisabeth Borne venait d'être nommée à Matignon. Mais, celle-ci lui avait fait la confidence des contradictions de sa feuille de route. Elle, qui venait du PS, avait accepté le poste de PM sans pouvoir imposer ni ses idées ni son équipe gouvernementale. C'est probablement la raison pour laquelle elle avait demandé à Anne de la rejoindre. Solidarité féminine.

Aujourd'hui, c'est Véronique la mère porteuse. Celle-ci voulait un enfant, pourtant elle ne semblait pas être prête à assumer ce rôle. Véronique avait tout fait pour garder un corps d'athlète, alors une grossesse, neuf mois à grossir et des mois pour perdre les kilos superflus. Elle avait surtout eu beaucoup de doutes sur la fibre maternelle, en particulier pour un bébé qu'il faut nourrir jour et nuit. Véronique était pour l'adoption d'un enfant de quelques années, pour passer le cap des nuits tourmentées. Mais, Anne voulait leur enfant, et Véronique avait fini par céder. Il avait aussi été convenu que la première donnerait des ovocytes à la seconde, un « don dirigé ». En tant que couple de femmes, elles avaient pu choisir quelques critères physiques pour le donneur de sperme : couleur des yeux, couleur des cheveux, origine ethnique. Elles avaient naturellement choisi les caractéristiques les

plus proches de Véronique : yeux noisette, cheveux bruns et type européen. Elle ne savait rien d'autre du « père. »

Dédé aurait préféré que les ovocytes soient ceux de sa fille. Il n'en avait rien dit, mais il ne verrait pas ses gènes se reproduire. Alors, le bébé serait-il vraiment sa petite-fille ou son petit-fils ? Il croit aux liens du sang, il est un peu vieille-France. Déjà, il avait eu du mal à accepter que sa fille soit lesbienne, alors cette histoire de PMA, c'était un peu trop pour cet homme d'une autre époque. En plus, Anne navigue dans les sphères du pouvoir macroniste, pour lui est le LR assumé c'est un sujet sensible.

\*

Le dîner s'est bien passé, les quatre parents se connaissent et s'entendent bien. Dédé est pourtant resté presque silencieux. Au salon, la question tourne autour du sexe du bébé et des prénoms possibles. Les futures grands-mères rivalisent d'inventivité : Jade, Louise, Emma pour les filles ; Gabriel, Léo, Raphaël pour les garçons.

« J'aime bien Gabriel, c'est un archange » lance Dédé qui semble sortir d'un puits.

Véronique est un peu gênée, son père est certes catholique, mais il n'a jamais ramené ses croyances dans les discussions. Un ange passe sur l'assemblée.

« Il faut bien que cet enfant ait quelques atouts pour lui » insiste-t-il manifestement un peu trop aviné.

« Chéri, c'est le choix des filles » essaie Claire, sa femme.

« Bon, il se fait tard, on s'en va » tonne-t-il en joignant le geste à la parole. Il a déjà les clés de voiture en main, au pas de la porte, quand Claire le retrouve.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Dédé ? Tu as trop bu. » Elle tend la main pour récupérer les clés, elle ne veut pas le laisser conduire.

Véronique n'a rien dit, elle a pris sur elle, mais semble abattue. Elle a aidé sa mère à récupérer les clés de voiture. Mais, une chose est sûre, Anne ne veut plus revoir son beau-père, en tout cas pas dans cet état.



18

*La mort sourit à tout le monde,  
tout ce qu'un homme peut faire  
c'est lui sourire en retour.*

*Marc Aurèle*

*23 juillet 2022*

La chambre d'hôpital est triste par cette fin de juillet. Le soleil tape fort sur la vitre unique, rendant irrespirable l'air de la chambre. Elle ne dispose que d'un petit ventilateur, qui ne fait que brasser de l'air chaud.

La chambre, baignée d'une lumière douce filtrée par des rideaux légers, offre un contraste apaisant avec le monde extérieur. Les murs, peints en bleu pastel, contribuent à créer une atmosphère calme et sereine. Un lit médicalisé, au linge impeccablement blanc et crispé, est centré dans la pièce, entouré de draps ajustés et d'oreillers soigneusement disposés. À côté, une table de nuit en métal, équipée d'une lampe à lumière tamisée, de quelques livres et d'un vase avec une simple fleur, ajoute une touche de confort personnel. Les équipements médicaux, tels que le moniteur cardiaque et les divers appareils de perfusion, sont discrètement intégrés mais toujours à portée de main, tandis qu'un fauteuil inclinable offre un espace pour les visiteurs ou les moments de repos du patient. Les sols en lino sont propres et faciles à entretenir, et une petite fenêtre laisse entrevoir un jardin, apportant une touche de nature à cet espace fonctionnel mais essentiel.

Marco et Rui sont présents dans la chambre. Giulio est comme un gisant déjà mort sur des draps rêches. Il a une perfusion, et le goutte-à-goutte semble compter les secondes. Il a préféré payer le prix fort pour avoir une chambre seul, il ne supporterait pas de mourir avec un voisin qui lui parlerait de ses petits-enfants.

« Je vous ai réuni, car ma fin est proche » sort Giulio d'une petite voix qu'on ne lui connaît pas. « Je vais rejoindre le néant ou Dieu, sait-on jamais. » Puis, Giulio se lance dans

une blague, comme à son habitude, elle ponctue sa vie.

« Un homme arrive au paradis et Saint-Pierre lui demande :

- As-tu fait quelque chose de courageux ?

L'homme répond :

- Oui, j'ai défendu un chien face à un groupe de motards.

Saint-Pierre, impressionné, demande :

- Quand ça ?

L'homme dit :

- Oh, il y a cinq minutes à peine ! »

« Tu vois même le bien tue » conclut-il, même si la blague n'est pas très drôle. Mais, il a une idée derrière la tête.

« Donc, je vous ai réuni, car j'ai écrit un testament et je veux en discuter avec vous avant le grand saut. » Marco et Rui sont à l'écoute, ils n'osent pas contredire le mourant.

« Voilà... » Giulio cherche ses mots, alors qu'il a préparé son discours depuis très longtemps.

« Rui, je te laisse la moitié de la Société, je t'aurais bien donné l'ensemble, mais le notaire est formel, il faut que j'en garde une part pour Marco, même s'il n'est pas intéressé pour la diriger. » Ce dernier accuse un peu le coup. Certes, il n'a pas voulu travailler pour la Société, mais il a rendu visite tous les dimanches à son père, répondant à toutes ses requêtes.

« À toi Marco, l'autre moitié. Les frais de transmission seront prélevés sur mes comptes courants, il ne devrait plus y avoir grand-chose à payer une fois la maison vendue. » Giulio a tout prévu, il veut partir avec tout en règle.

« Pour qu'il n'y ait pas de problèmes de gestion, j'ai en fait légué cinquante-et-un pourcents à Rui, qui sera le patron de la Société. Tu n'y vois pas d'inconvénient, Marco ? Et puis, tu as déjà une part du gâteau. » Est-ce une question ou une affirmation ? Non, Marco est très content de ce partage. Il n'aura plus l'épée de Damoclès au-dessus de la tête, avec

la gestion de la Société.

« Marco, je t'ai laissé une enveloppe chez le notaire, tu vas devoir me faire confiance et accepter de me rendre un service *post-mortem*. Je veux que tu jures devant témoin, c'est-à-dire Rui, que tu me rendras ce service, quoi qu'il en coûte. » Cette expression avait beaucoup plu à Giulio depuis l'arrivée de la Covid. Le mécanisme lui avait fait faire beaucoup d'économies et avait aussi sauvé sa Société.

« Marco ! Je te parle, jures-tu d'honorer ta parole ici ? » peste Giulio.

« Mais, je ne sais même pas de quoi il retourne » s'insurge Marco.

« Dis-moi "je le jure" et je t'explique tout. » Giulio s'énerve un peu.

Marco n'aime pas beaucoup ce jeu de devinette, il sent qu'il va être perdant, c'est toujours la même histoire avec son père. Qui a déjà gagné contre Giulio ? Même Rui, qui vient d'hériter d'un beau pactole, sait-il s'il n'y a pas un redressement judiciaire qui ne va pas lui tomber dessus dans un an ?

« Marco ! D'homme à homme, je te demande ta parole pour la dernière fois de ma vie. » Giulio semble cracher ses ultimes forces dans cette discussion. Marco retrouve le ton impérieux de son père avant la maladie. Il se retrouve petit enfant, quémandant l'attention de ce père absent. Il préférerait alors les réprimandes aux silences et aux absences, qui l'excluaient du cercle des vivants. Aujourd'hui, c'est un presque mort qui quémande à son tour mais avec l'autorité qui a toujours été la sienne. Marco s'entend dire :

« Oui, bien sûr, tout ce que tu voudras. » Marco est abasourdi par sa réplique. Maintenant, il a le doigt dans un engrenage dont il ne connaît pas la fin.

« Alors, dis "je le jure" ! » souffle Giulio.

« Je le jure, si tu réponds à quelques questions. » Marco lui soumet ce deal.

« Comme tu veux, Marco » dit Giulio dans un souffle.

\*

Trois semaines plus tôt, il avait reçu les résultats du test ADN. Son origine génétique l'avait déconcertée. Certes, il est majoritairement italien (43%), mais il a aussi des gènes

français (18%) et anglais (13%) ; puis quelques gènes de diverses régions d'Europe. Était-ce ceux de sa mère ? Une étrangère ? Une française ou une anglaise ?

Dans le paquet de documents reçus, il y avait aussi quelques cousinages possibles avec des probabilités assez fortes, mais que des italiens, et aucun qu'il ne connaisse. Pourrait-il reconstruire sa parentèle ? Il s'était donné pour mission de faire son enquête en toute discrétion, sans en parler à Giulio.

Lorsqu'il avait discuté de cela avec Mirella, elle avait instantanément sauté sur la pile de documents. Elle y avait passé une heure. Puis, elle lui avait rendu les feuillets avec un grand sourire. Marco n'avait pas su comprendre sa satisfaction. Mais, Mirella avait pu constater qu'elle n'était pas dans la liste des frères ou sœurs potentiels de Marco, ni même sa cousine. Ils sont donc bien deux inconnus génétiques. Elle pourrait peut-être commencer à parler d'enfant.

Marco reprend la discussion, « J'ai fait un test ADN, et j'ai des origines non italiennes, alors parle-moi de ma mère.

- Je ne comprends pas, ta mère était une pure italienne.
- Alors, pourquoi des gènes étrangers ? » s'étonne Marco.

« L'Italie a été une terre de migration au cours des siècles. » Ni Giulio, ni Marco ne s'y connaissent en ADN, ils ne savent pas que notre code génétique est un cocktail où le hasard a une grande place. Nos gènes sont le résultat d'un brassage de multiples générations, façonnés par les déplacements, les invasions et les échanges culturels qui ont marqué l'histoire. Chaque génération a laissé son empreinte, contribuant à une mosaïque complexe et unique qui ne se limite pas à une simple origine géographique ou ethnique. Ainsi, l'Italie, en tant que carrefour historique, a non seulement accueilli divers peuples, mais a aussi vu ses propres habitants mélanger leurs héritages génétiques, faisant de chaque individu un reflet vivant de cette riche histoire migratoire

« S'il te plaît Marco, ne m'harasse pas trop, je suis à bout de force, et j'ai encore à te parler. Rui, tu nous laisses tranquille. » L'homme, qui a l'habitude de la rudesse de son chef, se retire après un bref au revoir.

\*

Dans la chambre d'hôpital, Giulio et Marco sont maintenant face à face, Rui flottait sur un petit nuage. Lui l'immigré portugais allait être le patron d'une entreprise de nettoyage industriel. Il aimait son métier et ses collègues. Ils avaient été sa première famille, quand, arrivant de son pays natal sans parler la langue, ils l'avaient accueilli comme un frère. À force de travail, jusqu'à douze heures par jour, il était enfin arrivé au sommet. Il avait toute légitimité, et il sait que ses collègues ne seront pas jaloux, ils préfèrent avoir Rui comme chef que le fils de Giulio. La légitimité ne se décrète pas, elle se gagne par un investissement de plusieurs années sans tache.

Marco est comme effondré sur le fauteuil en skaï brulant. Il ne veut pas rompre le silence, il ne veut pas savoir. Puis, il reste sur son idée.

« On va jouer un peu avec mes règles. Tu auras toujours assez de force pour me parler après. Je te connais. Parle-moi plus de ma mère » sort-il comme un défi.

Giulio sort de sa léthargie. « C'est justement ce que je voulais faire » dit-il dans un souffle. Puis, commence le récit.

« Ta mère s'appelait Giovanna, elle est née à Orta San Giulio, à quelques kilomètres de Milan. On s'est connus dans un bal en 1989, elle avait juste vingt ans. On avait ri du nom de sa ville de naissance qui sonnait avec mon prénom. Trois mois plus tard, on était mariés sans passer par des fiançailles. Nos familles nous en ont beaucoup voulu, mais on était très amoureux et Giovanna était déjà enceinte. Un enfant est né quelques mois plus tard, ta sœur Angela. » Giulio marque une pause et Marco en profite.

« Mais, je n'ai pas de sœur ?

- « Si, Giulia était ta sœur, d'un an ton ainée. Giovanna ne travaillait pas, j'étais plâtrier et passais la plupart de mon temps à travailler pour essayer de nous sortir de la misère qui nous était promise. Cependant, tu dois savoir que je faisais, de temps à autre, quelques missions pour la 'Ndrangheta, la tristement célèbre mafia calabraise.

- Tu étais un mafieux ? » intervient Marco, sonné par cette annonce.

« Laisse-moi finir, et ne me coupe plus, j'essaie d'aller au bout de l'histoire. » Puis, après

quelques respirations difficiles, il reprend. « Je faisais quelques dépannages pour la 'Ndrangheta, sans être un véritable mafieux, j'étais dans la zone grise. J'avais en retour des marchés avec des membres de la mafia. Je fermais les yeux, mes amis eux m'en demandaient toujours plus. Je ne te raconterai pas tous les détails, mais tu dois savoir que je commençais à me sentir devenir un membre de leur famille. La mafia est un monstre, mais il respecte ceux qui la respectent. Mes missions étaient de plus en plus illégales, grâce à Dieu, je n'avais tué personne. Giovanna était au courant, mais faisait comme si cette partie de ma vie n'existait pas. Elle voyait bien que notre niveau de vie était au-dessus de mon maigre salaire. Et puis, les commerçants lui faisaient régulièrement de petits cadeaux, des oranges, du lait, des œufs. Tout cela lui parut normal très vite. Tu sais comme on s'habitue à être considéré par les autres. »

À ces mots, Marco sursaute, oui effectivement, il sait ce que c'est que de ne pas être considéré par un être cher. Son père en avait-il la moindre conscience ? Quoi qu'il ait fait dans sa vie, Marco n'avait reçu que de maigres encouragements. Son père ne voyait pas d'autre horizon que sa Société. Son fils devait prendre la suite, tout ce qui l'en éloignait était une nuisance.

« La vie était belle et pleine de promesses. Je me rends compte que je ne t'ai rien dit sur ta mère et ta sœur. Giovanna était très belle, tu as ses yeux verts, et elle arborait une chevelure d'un brun foncé presque noir. Comme toutes les filles de la campagne, sa peau était dorée, mais ce n'était pas une « *nera* ». Elle était très courtisée, par des garçons de tous statuts sociaux. Elle aurait pu épouser un fils de notaire, mais elle m'a choisi. Je n'ai jamais su pourquoi. Elle était une petite main à l'épicerie locale, qui était le seul commerce avant Milan. Quand nous nous sommes mariés, on s'est installés à Milan où était l'entreprise de travaux qui m'embauchait. Comme tu l'as compris, très rapidement nous eûmes deux enfants. Comme je te l'ai dit, ta sœur s'appelait Giulia, en résonance avec mon prénom. Nous étions les trois G. Tu es le seul à ne pas avoir suivi cette règle tacite. Ta mère voulait qu'on t'appelle Gaetano, mais c'était le nom de mon père et je ne voulais pas lui faire ce plaisir. Et Giovanni était trop connoté pour moi. Ainsi, tu es devenu Marco. Marco Ricci, initiales MR comme « *Maria Regina*. » Il te fallait une protectrice. Du coup, nos initiales GR sont devenues « *Gracia Regina*. » Ta mère était à la fois très croyante,

catholique pratiquante, et très superstitieuse. Elle détestait les vendredis et les mardis, et aussi le chiffre 17. Heureusement, personne dans la famille n'était né sous ce chiffre. Elle avait arrêté de travailler dès notre arrivée à Milan. Elle dut se faire à la vie en ville, qui la changeait bien par rapport au rythme lent et courtois de son village natal. » Giulio reprend son souffle après cette longue tirade, rare pour un tel taiseux. Il reprit. « Giulia a été le bonheur de ta mère, qui se sentait seule dans la grande ville. Elle s'est investie à temps plein. Giovanna voulait beaucoup d'enfants, comme sa mère avant elle qui en avait eu six. Je n'étais pas vraiment emballé par une famille nombreuse qu'il aurait fallu nourrir à la sueur de mon seul front. J'étais plutôt partant pour deux enfants, ce qui limiterait la taille de l'appartement à louer. Giulia était notre ange, nous ne pouvions pas arrêter de la regarder, comme un miracle dans nos vies. Comment un petit être pouvait changer à ce point notre vision du monde ? Giovanna y voyait un cadeau du ciel, j'étais plus prosaïque. Mon éducation communiste, m'avait éloigné de Dieu et de toute croyance non prolétarienne. »

Marco boit ces paroles, il ne veut pas intervenir, malgré les mille questions qui l'assaillent. Il a peur que le moindre souffle de sa part, tarisse celui de son père, aux portes de la mort. Après une courte pause, le vieil homme reprend son récit.

« Puis, survint une guerre entre clans, comme tant d'autres, qui ferait des morts par dizaines pour garder ou gagner un territoire, pour rester le maître d'un trafic juteux. Je n'étais pas un mafieux, même pas un auxiliaire. Je n'avais tué personne, même si j'avais participé à la dissimulation de cadavres. Les meurtres se multiplièrent entre rivaux. Les chefs et les capos étaient bien à l'abri, ce sont les fantassins qui montaient à la charge et se faisaient tuer au coin d'une ruelle. En quelques mois, il y avait au moins quinze morts dans chaque camp, et aucun vainqueur ne se dessinait. Pour ma part, j'étais un peu mis sur la touche, ce qui me convenait très bien. » Une nouvelle pause, il boit une gorgée d'eau.

« Il y eut alors un drame, notre clan avait assassiné un capo important de l'autre camp, mais la fille de celui-ci avait été blessée gravement dans l'explosion de sa voiture. Dans ce milieu, les familles sont sacrées, c'est peut-être le seul code de l'honneur de ces crapules. On savait que la riposte serait terrible. Toutes les familles se sont alors calfeutrées. Les femmes ne sortaient qu'accompagnées d'au moins un homme de main. La guerre devait

prendre alors une tournure psychologique. La *vendetta* n'était pas encore consommée, le sort devrait frapper. Et, il frappa. Un matin, je reçus la visite de la police. Giovanna et Giulia avaient été victimes des balles de la vengeance. Nous n'étions pas des mafieux, mais nous étions des cibles faciles. Les lois du milieu avaient basculé dans l'horreur. Je me retrouvais avec toi comme seule famille. La police me questionna pendant des heures, mais je n'avais rien à leur apprendre. Je n'étais qu'un tout petit poisson encore sous le choc de la mort. »

Giulio marque une grande respiration, Marco se sent submergé, il a les larmes qui lui montent aux yeux. Il essaie de les cacher à son père. Il devait avoir trois ans au moment des faits, et sa mémoire n'a rien enregistré. Marco se demande si ce n'est pas la source de ses cauchemars. « REVIENS » crie-t-il à sa sœur et à sa mère. Une part profonde en lui a gardé ses souvenirs du bonheur, mais surtout du malheur qui a frappé la famille. Giulio reprend, avec une voix de plus en plus voilée.

« Je n'étais pas un mafieux, donc le clan a considéré qu'il n'avait pas à répondre à ce carnage. Mais, que devais-je faire avec un petit garçon de trois ans ? La police ne pouvait pas me protéger, je n'étais rien pour eux aussi. Un jour, j'ai préparé deux valises et nous sommes partis pour Rome. Je voulais y retrouver de la famille. Malheureusement, celle-ci pensait que j'étais de la 'Ndrangheta. Les portes se fermèrent très vite. Nous sommes alors partis pour Paris, où je refis ma vie du bas de l'échelle. Tu devins un petit Français, et j'en étais très fier. J'ai coupé tous les ponts avec ma vie d'avant, et je ne voulais pas revenir sur le passé. Tu as très vite oublié ta mère et ta sœur. J'étais le seul à porter le fardeau. »

Giulio fait une nouvelle pause. Il semble terriblement affecté par ses propres paroles. A-t-il jamais raconté cette histoire une fois dans sa vie ? Marco en doute. Il n'aurait jamais imaginé un tel passé. Il se demande même s'il n'aurait pas préféré s'inventer une famille, avec des arcanes plus romantiques. Marco comprenait les mystères et les silences à ses questions. Il se demande juste s'il y a une suite à l'histoire. Giulio reprend.

« Maintenant, c'est l'heure de ma *vendetta*. Malheureusement, je meurs trop tôt, c'est toi qui devras remplir ta promesse de tout à l'heure.

- Mais, que puis-je faire ? » interroge Marco.

« Tu vas tuer le salaud qui a commandité ce double meurtre, et ses enfants s'il en a eu.

En tout cas, au moins un. »

Marco est sous le choc. Son père lui demande de devenir un assassin, de tuer de sang-froid deux personnes. Il ne trouve pas ses mots, ne sait que dire. Un silence lourd s'installe. Puis, sans le voir venir, Marco se met à pleurer. Pour qui ces larmes ? Sa mère et sa sœur ? Son père mourant ? Sur lui-même dont la vie vient de basculer ? Probablement tout ça à la fois.

« Mais, je ne peux pas faire ça ! » finit par hurler Marco. « Je ne suis pas un tueur.

- Je ne te demande pas de les tuer toi-même, j'ai déjà pris des contacts avec le milieu. J'y ai mis un an, mais j'ai fini par trouver quelqu'un qui peut trouver le tueur, mais surtout retrouver les personnes à tuer. Tu n'auras qu'à suivre leur travail. J'ai payé d'avance tout le contrat. » Giulio est à bout de force. Marco se demande s'il doit pousser son père dans ses retranchements tant le vieillard semble avoir vingt ans de plus qu'il y a une heure.

« Je te laisse un bien triste héritage, mais je devais faire ce travail moi-même pour toi et moi. Maintenant, tu dois prendre le relai. Tu dois ça à ta mère et à ta sœur. Je t'ai préparé une enveloppe avec tout ce que tu dois savoir, et comment continuer mon travail. »

Mon avenir dans une enveloppe, se dit Marco. Mon avenir de tueur. Mon avenir en vengeur. Ai-je assez d'honneur pour tenir ma promesse ?

« Tu connais maintenant l'histoire de ta famille. Elle est bien triste, à toi d'écrire la dernière page.

- Je le ferai » laisse tomber Marco, qui a répondu comme un robot. Il est en mode automatique. Son cerveau est déconnecté de la réalité.

Marco sait désormais qu'il a eu une sœur, il a appris qu'il avait une mère aimante. Toutes les deux mortes dans une guerre de gangs, en victimes collatérales.

« Tu trouveras aussi des photos de ta mère et de ta sœur dans cette enveloppe. C'est tout ce qui me reste de mon passé. » Giulio est à bout de souffle.

« Où sont-elles enterrées ?

- À Orta San Giulio, le village natal de ta mère. Je n'y suis jamais retourné. C'est à

environ quatre-vingts kilomètres de Milan.

- Oui, ma belle-mère m'a parlé de Milan, elle y va avec Hugo. » Quelle réponse saugrenue se dit Marco. On me parle de mort et je parle de tourisme. *Don Carlo* de Verdi, il se souvient de la discussion entre Maria et Hugo. L'Italie est vraiment le pays des contraires. Une mère offre à son fils un opéra ; un père offre à son fils deux meurtres. Du sang de pacotille, contre du sang bien humain.

Il voit sa vie bien réglée s'effondrer autour de lui, comment va-t-il être à la fois un mari et un tueur d'inconnus. Il vient de mettre le doigt dans un engrenage, qui lui prendrait bien plus. Quoi qu'il arrive, si tu marches droit, tu finiras toujours par tomber dans la mer.

19

*Il faut être à l'hôpital pour  
connaître son meilleur ami.*

*Proverbe guadeloupéen*

03 août 2022

Il pleut quand l'homme arrive à l'hôpital. C'est une pluie chaude d'été. À la radio, un communiqué spécial a retenu son attention :

*Paris, hier à 17 h 30, une violente agression a coûté la vie à une femme enceinte dans une rue de la capitale. La victime, attaquée par un inconnu, a succombé à ses blessures malgré l'intervention rapide du SAMU. Elle est décédée en route vers les urgences, emportant avec elle son fœtus de trois mois, qui n'a pas survécu au drame.*

*La police, pour l'heure, ne dispose d'aucune piste solide. Le préfet a tenu à rassurer la population en affirmant que toutes les mesures nécessaires sont en place pour retrouver l'auteur de cet homicide. Les enquêteurs de la Police Judiciaire ont immédiatement entamé l'audition du mari de la victime, dans l'espoir de découvrir des éléments pouvant éclaircir les circonstances de ce crime.*

*Le mobile de cette agression reste un mystère pour les autorités. Selon les premiers éléments de l'enquête, la femme menait une vie tranquille, sans antécédents ou conflits apparents, et ne semblait pas avoir d'ennemis. La police continue ses investigations pour percer les zones d'ombre de cette affaire tragique qui a bouleversé le quartier.*

Comment comprendre un monde dans lequel on tue les femmes enceintes. L'homme arrive dans le couloir de l'aile des cancéreux. La chambre 122, il la connaît par cœur. Combien de fois a-t-il fait ces pas, inlassablement ? Non, il est las. Cet entre-deux, ni la mort

ni la vie, est une épreuve, mais est-ce lui le plus à plaindre ? Il est vivant et même très bon vivant. Il a toujours aimé la vie, et a su affronter la mort quand elle venait. Son père, puis sa mère, décédés à un an d'intervalle. Il avait été malheureux, mais ils étaient âgés et la nature ne faisait que son œuvre régulatrice.

Chambre 122. Tout au bout du couloir, où les femmes et hommes en blanc croisent des femmes et hommes en gris. Gris dehors et dedans. L'homme est maintenant connu de tout le personnel qui le salue à chaque passage, c'est-à-dire presque quotidiennement.

L'homme sait que la vie est fragile, que la mort rôde toujours. Mais, il continue à venir, jour après jour, à travers ce couloir interminable. Il sait que c'est là qu'il doit être, qu'il a un rôle à jouer. Peut-être n'est-il pas le plus à plaindre. Toutefois, il est là, vivant, et il apporte un peu de lumière à l'être aimé.

Aujourd'hui, il a apporté un recueil de poème et une petite boîte de chocolats. Il faut des petits riens pour retenir la vie un jour de plus. La lumière tamisée des ampoules vacillantes l'accompagne, comme une vieille amie qui ne le quitte jamais. Il sait que chaque jour est un cadeau fragile, un équilibre précaire entre la vie et la mort. L'homme avance, ses pas feutrés résonnant à peine sur le sol usé du couloir. Il lui semble que ne pas faire de bruit est important dans ce lieu de recueil et de pleurs. Ce matin-là, il a choisi des poèmes anciens. Les vers résonnent en lui, tissant des liens invisibles entre les mots et son cœur fatigué.

*Mignonne, allons voir si la rose<sup>2</sup>.*

Il se rappelle qu'ils lisaient à deux ces mots venus d'un autre temps, mais qui leur parlaient dans leurs cœurs à l'unisson.

Il croit en Dieu, et il a commencé à lire des prières aux mourants trouvées sur Internet.

*« Ô très Miséricordieux Jésus, vous qui brûlez d'un si ardent amour pour les*

---

<sup>2</sup> « Ode à Cassandre » de Pierre de Ronsard (1524-1585)

*âmes, je vous en conjure, par l'agonie de votre très Saint Cœur, et par les douleurs de votre Mère Immaculée, purifiez de votre sang tous les pécheurs de la Terre qui sont à l'agonie et qui aujourd'hui même doivent mourir. Cœur agonisant de Jésus, ayez pitié des mourants. »*

Néanmoins, comment croire en un Dieu qui tue des êtres encore jeunes ? Qu'est donc cette miséricorde, pour les mourants qui agonisent après une vie exemplaire, ou du moins sans avoir fait le mal autour d'eux. Il se souvient des jours heureux, des rires partagés, des promesses murmurées en complicité. Ils avaient construit leur vie avec soin, comme des artisans bâtissant un fragile édifice sur le sable. Et maintenant, tout s'effondrait. Le malheur s'était emparé de deux âmes qui respiraient la joie de vivre, il n'y a guère plus de deux ans. La maladie avait été longue, un chemin de croix d'hôpitaux en experts. De cure en cure. Et une chimio, qui avait été un calvaire.

Il souhaite la vie, mais une vie pleine, une existence où chaque instant serait vécu avec intensité, où les moments de joie et de tristesse se succéderaient avec une énergie dévorante. Il rêve d'une vie où chaque jour aurait un sens, où le corps et l'esprit seraient en harmonie, où il se sentirait pleinement vivant. Mais en même temps, il envisage la mort, non pas avec peur, mais presque avec une certaine résignation. Une mort rapide et sans souffrance, une fin qui viendrait mettre un terme à cette lente agonie qui l'épuise. Car ce flottement entre la vie et la mort, ce va-et-vient incessant entre espoir et désespoir, le tue à petit feu. Chaque jour, il se demande s'il tiendra jusqu'à l'issue, bonne ou mauvaise.

Il se surprend parfois à espérer, à croire que peut-être, au détour d'une autre journée, une bonne nouvelle pourrait surgir, qu'une amélioration, aussi minime soit-elle, pourrait changer le cours des choses. Après tout, n'est-on jamais vraiment à l'abri d'un miracle, d'une surprise que la vie pourrait offrir, même dans les circonstances les plus désespérées ? Mais au fond de lui, il sait que c'est trop tard. La maladie a creusé un puits profond, un gouffre qui semble s'élargir chaque jour, rongant peu à peu tout espoir de guérison. Il sent le poids de la fatigue qui s'alourdit sur ses épaules, le souffle qui se fait plus court, et l'obscurité qui grignote les dernières parcelles de lumière. Cette attente insupportable, cette incertitude, devient une torture. Il sait que, quoi qu'il advienne, il ne sortira pas indemne de cette épreuve.

Oui, il vivra. Seul. Une nouvelle vie.

20

*Le destin est comme une rivière  
qui coule sans cesse, et il faut  
s’y adapter.  
Proverbe japonais*

*03 septembre 2022*

Maria a organisé une soirée italienne, comme presque tous les mois. Au programme, l’apéritif sous forme d’antipasti, avec des *scampi fritti* et du jambon de Parme ; puis un repas de pâtes à la mode du mois, ce soir spaghetti au pesto et aux tomates cerises ; en dessert, une *torta della Nonna*. Le tout fait maison. Hugo apporte tous les mois une bouteille d’un nouveau vin, aujourd’hui un *Josue Terre Siciliane Rosso*. Mirella et Marco apporte du *Prosecco* pour l’apéritif.

L’intérieur de son appartement respire l’élégance discrète et la sophistication. Le salon, baigné de lumière naturelle, présente des meubles choisis avec soin ; un canapé en velours dans des tons neutres, une table basse en bois avec un plateau en céramique signé Roger Capron<sup>3</sup>, et des pièces d’art subtilement disposées. Les murs, peints en teintes douces, sont décorés d’œuvres d’art soigneusement sélectionnées, tandis que des plantes vertes ajoutent une touche de vie et de couleur. Maria est une femme de goût, un goût sûr, le goût d’une italienne de bonne éducation. Elle a entamé dans les années 1980, une collection de théière en craquelé, que des pièces asiatiques d’époque, c’est-à-dire d’avant le communisme.

---

<sup>3</sup> Roger Capron, céramiste français (1922-2006)

## La cinquième chambre

La soirée se termine par un opéra vu en famille sur la télé géante de Maria. C'est elle qui choisit l'œuvre, aujourd'hui ce sera La force du destin de Verdi, Gianandrea Noseda dirige l'Orchestre du Metropolitan Opera, de New-York. Comme l'œuvre est longue, ils ont l'habitude de dîner tôt, afin de pouvoir rentrer avant minuit. En général, une bonne bouteille de vin italien est ouverte, pour accompagner la diffusion.

Giulio est mourant à l'hôpital, mais Marco a tenu à garder ce rituel. Il n'est pas passionné d'opéra, mais il aime bien la bonne humeur de Maria, surtout en ce moment, ça le changera un peu. Son père n'a probablement que quelques jours à vivre, et la promesse infernale tourne dans sa tête. Il n'a toujours pas ouvert l'enveloppe, même s'il sait qu'elle contient des photos de sa mère et de sa sœur, les deux disparues.

Ce soir, la reine-mère les accueille dans une robe rouge et noire. Elle a une nouvelle couleur de cheveux, qui tire sur le blond vénitien avec de beaux reflets roux. Le maquillage la rajeunit de dix ans. Comment résister à une telle femme. La cougar connaît toutes les ficelles du charme féminin. Elle en éclipse sa fille, qui a des goûts plus simples. Elle porte un jean avec un chemisier blanc, un maquillage léger. Mirella n'a pas le côté flamboyant de sa mère, ce qui leur convient à toutes deux.

« *I miei amori*, entrez donc » dit-elle à Mirella et Marco quand ils arrivent.

Hugo est déjà là, il a probablement aidé à la préparation du repas sous les ordres de sa mère. Mirella ne sait toujours pas s'il est son frère ou son demi-frère. Il a tardé à envoyer le prélèvement, et Mirella n'a reçu aucune notification comme quoi il y avait un lien de parenté avec lui. Elle finit par se demander s'ils sont vraiment frère et sœur. Et si Hugo avait été adopté. Cette idée la torture depuis quelques semaines.

Maria, Mirella et Marco, ce sont les trois M. Curieusement, aucun des intéressés ne semble l'avoir remarqué. Il n'y a qu'Hugo, qui y a senti un signe de son exclusion virtuelle et imaginaire. Il n'est pas paranoïaque, mais, malgré son intelligence et sa précocité, il ne se sent jamais à sa place dans sa famille. Hugo est plus à l'aise au milieu des livres, au fond des bibliothèques.

À peine arrivée, Mirella est prise à part par Hugo, qui lui sort. « J'ai reçu aujourd'hui les résultats du test ADN, et devine quoi ? »

Il attend une réaction de Mirella, mais celle-ci reste suspendue à ses lèvres. Aucun mot ne sort de sa bouche, mais son visage est comme un point d'interrogation.

« Tu es ma sœur » dit Hugo tout excité.

« Mais, ça, on le sait déjà » rétorque Mirella, impatiente.

« Oui ! Mais de vrais frère et sœur, nous avons le même père. Je suis sûr que c'était ta question quand tu m'as offert ce coffret. » lui dit-il avec un regard goguenard.

Mirella se sent démasquée, cependant, la joie l'emporte sur le tout. Ils ont le même père, « On a le même père » pense-t-elle presque à haute voix.

« Tu te souviens de notre père, Mirella ?

- Non pas du tout, je pense que je m'en souviendrais si c'était le cas. Comment peut-on avoir le même père sans qu'on ne l'ait jamais vu ? Maman était en France à ta naissance et en Italie à la mienne. Le tout à cinq ans d'écart » susurre Mirella qui ne veut pas que Maria entende leur conversation secrète.

« Faut-il lui en parler ce soir ? » demande Hugo.

« Je ne crois pas qu'elle parlera devant Marco, ni probablement jamais.

- Tu as raison, elle va se fermer comme une huitre, et après, on n'en tirera plus rien » approuve Hugo.

« Tu as dû voir que dans la liste de parents potentiels, il y a un cousin du côté paternel qui a fait aussi le test ADN. Il semble qu'il ait trente-cinq ans. Il s'appelle Giovanni, mais on n'a aucun moyen de le contacter.

- À quoi ça va nous servir ? » s'emporte Hugo.

« On verra » conclut Mirella.

« Que faites-vous les enfants ? On vous attend au salon avec Marco » tempête Maria qui arrive en trombe dans la cuisine. « On dirait des comploteurs. » Elle n' imagine pas qu'elle a mis dans le mille, c'est un petit complot familial.

Le conciliabule ne peut plus durer, il va falloir faire société, même si l'envie de poser des questions leur brule les lèvres.

\*

Comme toujours, le dîner a été brillant et Maria une hôtesse de haute volée. Elle a de la répartie sur tous les sujets. Elle sait que Marco va bientôt perdre son père, ce rustre qu'elle n'a jamais apprécié. Un Italien qui n'a jamais dit un mot dans sa langue natale, et qui fait celui qui ne comprend pas quand elle lui parle dans cette langue.

Arrive l'heure de regarder l'opéra. Hugo a beaucoup bu ce soir, est-ce la conversation secrète avec sa sœur qui l'a échauffé ? Et, comme une flèche, il sort.

« On pourrait peut-être regarder Don Giovanni, ça nous rappellera la famille. »

Un silence s'installe, Mirella comprend bien sûr l'allusion, et Marco pense qu'il s'agit d'un choix artistique, d'un amateur d'opéra comme Hugo. Mais, la reine-mère semble très bien voir le danger.

« *Jé* ne sais pas *dé* quelle famille *tou* parles, ma famille est ici avec vous tous » sort Maria, manifestement sous le coup.

« Je parle de notre cousin » insiste Hugo.

« *Tou* n'a pas *dé* cousin, je suis fille unique » tente Maria, comme prise dans les phares d'une voiture qui lui foncerait dessus.

« Mais, papa lui, il a des frères et sœurs. » Hugo ne veut pas lâcher la discussion. Mirella ne sait plus que faire, pourquoi son frère est-il parti sur ce sujet ? Ils avaient été clairs là-dessus.

« À ma connaissance, ton père était, lui aussi, fils unique » ment-elle sans panache. La Maria, reine-mère et dominante, n'est plus qu'une vieille femme cherchant une sortie de secours dans un immeuble en flammes.

« Hugo, maman a raison, changeons de sujet de discussion et regardons La force du destin » intervient Mirella, à nouveau maître d'elle-même.

« Oui, je m'occupe du DVD » dit Marco qui veut, lui aussi, arrêter cette discussion qui ressemble à de la dynamite au-dessus d'un brasier.

Il se lève, puis attrape Hugo par le coude et l'emmène dans la cuisine. Celui-là paraît

dégrisé en quelques secondes. Il a une tête de chien battu. Marco lui tend un grand verre d'eau fraîche. Hugo le boit d'un coup. De retour au salon, il constate que Maria et Mirella sont placées chacune à un bout du canapé, une place entre elles. Les regards détournés l'un de l'autre. La fin de soirée s'annonce mal. Marco se précipite sur la télé et l'ampli hifi, pour avoir la meilleure restitution sonore possible. Il lance le DVD et choisit les sous-titres en français. Il est le seul à ne pas parler italien. Il ne connaît pas cet opéra, pourtant le petit groupe a déjà exploré plusieurs œuvres de Verdi, Bellini, Donizetti et tant d'autres. Marco se rappelle bien sûr du Don Giovanni qu'ils avaient vu ensemble. Une histoire qui l'avait troublé. Quel rapport avec la famille de Mirella ?

\*

Ils sont enfin partis. Maria ne leur a même dit son célèbre « *Vi bacio amori miei.* » Ils ont été stupéfiés de voir la porte claquer dans leur dos, sans les mots magiques, qu'ils entendaient depuis l'enfance. Elle avait même ajouté « *e anche tu Marco* » pour son gendre. Elle n'était plus elle-même.

Maria s'effondre sur le canapé, laissant les larmes couler librement. La journée a été un tourbillon d'émotions, et elle se sent épuisée. Elle repense à chaque interaction, à chaque mot prononcé, et se demande comment tout a pu dérapé aussi rapidement. La belle femme confiante du matin semble si lointaine maintenant. Elle se demande si elle pourra un jour retrouver cette force intérieure qui la caractérisait autrefois. Dans le silence de la pièce, elle laisse échapper un soupir, se demandant ce que demain lui réserve. Peut-être, juste peut-être, trouvera-t-elle la paix dans le sommeil. Face au miroir, elle se sent laide, laide intérieurement. Comment a-t-elle pu mentir aussi longtemps à ses enfants. Ce jour devait arriver où ils poseraient des questions et où ils ne croiraient plus ses réponses.

Elle se demande si elle doit appeler Niccolo.

\*

« *Oui, ma vengeance aura lieu !* »

Ces quelques mots résonnent encore dans la tête de Marco, lorsqu'il est en voiture, avec Mirella. Cet opéra l'avait touché comme aucun auparavant. Peut-on échapper à son

destin ? Ne sommes-nous que des marionnettes du destin ? Tout n'est-il que destin ? Le sien est-il maintenant de tuer ? Les fils invisibles du destin tissent leur toile autour de lui, l'entraînant inexorablement vers un choix impossible. Marco serre le volant encore plus fort, les phares de la voiture éclairant la route sombre. Il est incapable de couper le silence qui règne dans l'habitacle.

Mirella aussi est plongée dans ses pensées. Comment Hugo avait-il pu dérapé à ce point. Il était ivre, bien sûr. Il commence aussi à trop boire, serait-il alcoolique ? Mais, le plus important ce soir, c'est qu'elle sait maintenant qu'il est son frère à cent pourcents. Loin de résoudre le mystère, ça le renforce. Elle avait déjà vérifié les actes de naissance, celui de son frère et le sien. « Père inconnu. » Ce qui est désormais sûr, c'est qu'il n'y a qu'un seul père. Comment le retrouver ? Maria ne dira probablement rien et dorénavant, elle est sur la défensive. Mirella ne sait pas par où commencer ses recherches. Elle se dit qu'elle devrait prendre un détective privé pour mener à bien cette quête.

Ni Mirella ni Marco ne brisent le silence, durant les quarante-cinq minutes de route pour retrouver leur domicile.

*« Pourquoi m'as-tu forcé à une telle situation ? »*

Toujours ces mots qui résonnent en Marco. La vengeance, la vendetta, « œil pour œil. » Doit-il être l'artisan de ce cycle sans fin, je te tue, tu me tues ? La force du destin va-t-elle encore et encore faire des victimes ? Décidément, les opéras sont porteurs de messages qui nous parlent à travers les siècles. Marco se demanda si c'était une bénédiction ou une malédiction. Ils éveillaient en lui des émotions complexes, des tourments qui le hantaient jusque dans ses rêves. Pas nécessairement positives, non. Les mots de l'opéra résonnaient comme des cris d'âmes en peine, et il se sentait pris au piège dans leurs messages. Il fixa Mirella, silencieuse à ses côtés, et se demanda si elle aussi entendait ces murmures funestes. Peut-être était-elle la clé de sa rédemption, ou peut-être était-elle simplement une autre marionnette du destin. Une chose était certaine : la tragédie continuait de se jouer, et Marco devait choisir son rôle. La scène finale approchait, et il se préparait à jouer sa partition, quel qu'en soit le prix. Mirella et Marco se couchent en n'ayant échangé que quelques mots sans conséquence. Il est souvent préférable d'avoir une compréhension

## La cinquième chambre

sensible plus que raisonnable des pensées. Chacun porteur de ses pensées secrètes. Tous les deux avaient en tête la même pensée « On ne peut pas bien vivre, sans l'amour de la vie. »

Ce soir, ils ne firent pas l'amour. Sans s'en étonner.



21

*L'âge mûr, par définition, c'est  
la période de la vie qui précède  
l'âge pourri.*

*Pierre Desproges*

04 septembre 2022

*(traduit de l'italien)*

*Je suis une femme d'âge mûr, le plus dur. Les jeunes nous prennent pour des vieux, et les vieux pour des jeunes. Je suis entre deux temps de ma vie. J'essaie d'en profiter, malgré tout, ma splendeur d'antan commence à s'éteindre.*

*Je me retrouve ainsi naviguant dans cet espace flou où les repères changent, où les certitudes s'érodent. C'est une période faite de contradictions, où l'on ressent à la fois la liberté d'avoir accumulé une certaine sagesse et l'angoisse de voir ses plus belles années s'éloigner. Pourtant, j'essaie d'en profiter, de savourer chaque instant, malgré les signes indéniables que ma splendeur d'antan commence à s'éteindre. Les premières rides sont apparues, et avec elles, cette conscience aiguë que la jeunesse, avec son éclat et sa fougue, n'est plus qu'un souvenir de plus en plus lointain.*

*Comme dit la chanson « J'ai mis de l'ordre à mes cheveux / Un peu plus de noir sur mes yeux. » Oui, il me faut plus d'artifices pour plaire. Et je plais encore à quelques minets en quête d'une Mamma. Ce que je fais le mieux. Je suis une cougar, comme on dit de nos jours. J'ai encore des désirs, et je mettrai tout en œuvre pour les assouvir. Je sais que mes années comptent double. J'ai déjà vu un chirurgien esthétique, pour ralentir l'horloge. Il me dit que c'est un peu trop tôt, peut-être dans cinq ans. Je guette chaque matin les traces du temps sur mon visage, sur mon corps. Je scrute mes pensées pour savoir si je suis décalée par rapport à la vie actuelle. J'essaie de rester dans le coup, j'attrape quelques formules des*

*jeunes, je ne les connais qu'en français « J'ai le seum », « Ça passe crème ».*

*Ce soir, je suis une femme un peu lasse. De mentir sur moi, à mes amants, mais ils ne comptent pas ; mais surtout, à ceux que j'aime. Mes enfants m'échappent, je ne suis plus la Mamma, le cœur de la famille, je suis la Mamie, qui est un peu dépassée par les événements. Et c'est vrai, tout va trop vite pour moi. Le Covid a été un premier choc. J'ai eu peur pendant un an ; même maintenant après les vaccinations, j'ai encore peur. Et puis, l'informatique. Je sais me servir d'Internet pour mes rencontres, mais je n'y connais rien en réseaux sociaux. J'ai une page Facebook, créée par Hugo, mais je ne l'utilise guère ; j'ai un compte WhatsApp que j'utilise dans les cas spéciaux. En revanche, je ne connais pas Instagram et TikTok, qui font fureur chez les jeunes. Pour ma part, j'aime beaucoup le téléphone avec la chaleur de la voix.*

*Et puis, désormais voilà l'ADN. Mes enfants font une crise existentielle. Ils veulent savoir qui ils sont, d'où ils viennent. Ils viennent de moi, voilà tout. Je suis leur seul Alpha. Ils n'ont pas besoin de père ou de cousins. Je les ai façonnés à mon image, mon prolongement. Ils ont tous les deux fait de bonnes études, que j'ai payées jusqu'au dernier cent. Quand on est un lotus, on ne regarde pas la merde à ses pieds. Je les veux propres, débarrassés des taches, que j'avais sur mes robes en arrivant à Paris. Si j'ai fui mon passé, ce n'est pas pour que mes propres enfants m'y replongent la tête la première.*

*Pour eux, je suis la source unique, l'ancre qui les a maintenus sur cette terre. Ils n'ont pas besoin d'un père fantomatique ou de cousins éparpillés dans le monde pour se définir. J'ai été tout pour eux, une mère et un père à la fois, leur monde entier. Je les ai modelés, éduqués, en faisant en sorte qu'ils ne manquent de rien. J'ai tout sacrifié pour eux, pour qu'ils puissent briller, pour qu'ils ne connaissent jamais la peur et l'humiliation que j'ai dû endurer.*

*Aujourd'hui, ma carrière est brillante, j'ai réussi à devenir directrice d'édition, pour les livres d'art de mon employeur, une maison d'édition réputée. J'ai des amants pas trop vieux, même si la Mamma commence à être fatiguée de se battre contre son corps. Je fais du sport en salle pour l'entretenir ; je lis aussi beaucoup pour le cerveau. Surtout des revues et des articles sur l'art et l'histoire de l'art, mais aussi de nombreux projets de livres, à différents*

*stades d'avancement. Il y a beaucoup de déchets.*

*Je deviens une vieille femme et je me bats.*



22

*Le jour du Seigneur viendra  
comme un voleur ; en ce jour,  
les cieux passeront avec fracas,  
les éléments embrasés se  
dissoudront, et la terre avec les  
œuvres qu'elle renferme sera  
consumée.*

*Pierre 3:10*

*10 septembre 2022*

Il est 10 h 00 en cette journée du mois de septembre. Un cortège défile dans le cimetière de Montparnasse. Marco est en tête. Giulio avait demandé un enterrement simple, mais il avait souhaité un prêtre pour une courte prière.

Les invités sont surtout des collègues de travail, dont Rui le nouveau patron de la Société. Quelques voisins sont venus aussi, et puis un inconnu s'est placé en queue de cortège. Il y a aussi Jean qui a tenu à être présent, son père de cœur enterre son père biologique. Marco est touché.

Le cercueil est placé sur des tréteaux recouverts d'un tissu noir. Les multiples fleurs et couronnes sont disposées tout autour. Le prêtre qui aurait dû tenir le rôle d'officiant a été relégué au second rôle. Marco veut être le maître de cérémonie. Il commence par son discours. Il est bref et maladroit, ce n'est pas un bon orateur. Vient ensuite Martine, qui chante, quand on a que l'amour, c'était une demande expresse de Giulio, qui était un fan de Jacques Brel. Le prêtre intervient en dernier, pour lire le texte que lui a demandé le mourant, le Psaume 23.

*Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer. Il me mène vers les eaux tranquilles et restaure*

## La cinquième chambre

*mon âme. Il me conduit par le juste chemin pour l'honneur de son nom. Si je traverse les ravins de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi.*

Puis, le Psaume 94:1-23.

*Dieu des vengeances, Éternel, Dieu des vengeances, révèle-toi ! Lève-toi, juge de la terre, paie aux orgueilleux le salaire qu'ils méritent ! Jusqu'à quand les méchants, Éternel, jusqu'à quand les méchants vont-ils triompher ?*

Marco est frappé de stupeur. Un psaume sur la vengeance. Est-ce un message depuis sont au-delà ? Tous les regards se tournent vers lui. Il reste figé, les yeux sur la pointe de ses pieds. Il décide de reprendre la parole, il ne veut pas laisser ce goût amer dans la bouche des personnes présentes. Marco improvise.

« Mon père n'était pas seulement un parent aimant, il était aussi un guide, un pilier, une source inépuisable de sagesse et de bonté. Ses conseils ont façonné ma vie, et ses leçons continueront de m'accompagner, même dans son absence physique. » Marco fait une pause, il cherche l'inspiration, tous les yeux sont tendus vers lui.

« Mon père avait cette rare capacité de faire sourire ceux qui l'entouraient, même dans les moments les plus sombres. Son humour, toujours teinté de bienveillance, était une lumière dans notre quotidien. Il savait nous rappeler que la vie, malgré ses épreuves, valait toujours la peine d'être vécue avec passion et intégrité. » Nouvelle pause, va-t-il continuer.

« Aujourd'hui, la douleur de sa perte est immense, et pourtant, je me sens emplis de gratitude pour tout ce qu'il m'a donné. Je porte en moi son héritage, ce précieux trésor fait de souvenirs, de valeurs, et d'amour inconditionnel. Il n'est plus là physiquement, mais son esprit, sa voix, continueront de résonner en moi à chaque étape de ma vie. » Puis, dans le silence de l'auditoire. Quelle ironie, « Amour inconditionnel » à un père qui lui demande de faire tuer des inconnus. Marco continue.

« En ce jour de deuil, je vous invite tous à vous souvenir de l'homme qu'il était, généreux, aimant, et profondément humain. Souvenons-nous de ses rires, de ses conseils, de la manière dont il nous a touchés, chacun à sa façon. Son passage sur cette terre a laissé

une empreinte indélébile dans nos cœurs, et pour cela, je lui serai éternellement reconnaissant. Repose en paix. »

Puis son inspiration se tarit, il n'a jamais parlé autant en public. Il ne comprend pas d'où lui est venue cette tirade, un peu trop flatteuse. Bien sûr, personne dans l'assistance n'est dupe. Giulio n'a jamais été un père aimant. Et dans son travail, c'était un homme certes juste, mais rude et dure en affaires.

Le cercueil est descendu sous terre, puis chacun vient jeter une rose blanche dans le trou béant. Marco reçoit les hommages de tous, mais il reste un trouble. Ils sont nombreux à penser que Marco est la cible de la vengeance annoncée, mais pourquoi ? Ce serait plutôt à celui-ci d'en vouloir à son père. Giulio voulait-il dire que sa mort avait vengé le fils ?

Marco lui a très bien compris le message. Il a signé le pacte que le lie au défunt, un pacte de morts annoncées. Il pense qu'il n'a toujours pas ouvert l'enveloppe et son père le savait. Ainsi, depuis la tombe, Giulio lui rappelle ses obligations. Il ouvrira l'enveloppe à son retour chez lui. Mirella semble ne rien avoir compris de la citation du prêtre. Elle est comme absente, elle n'aimait pas son beau-père et c'était réciproque. Elle avait perçu la distance entre les deux hommes, et avait pris le parti de Marco. Celui-ci ne lui avait rien dit sur l'origine de ce mal-être, mais dès qu'ils étaient ensemble, Mirella percevait l'électricité qui émanait d'eux, sans aucun mot plus haut que l'autre. Marco est tout aussi taiseux que son père, les repas à trois était presque un marathon de silence, lourd de sens. Mirella sentait que le silence est une arme plus puissante que les cris. Elle aurait préféré une grosse engueulade, pour libérer les tensions. Entre eux deux, c'était une corde élastique qui s'étirait sans fin. Un élastique qui ne craque pas et qui ne rapproche pas non plus les deux pôles. Mirella, qui n'avait pas de père, ne l'avait pourtant pas adopté comme un substitutif. Elle est venue à l'enterrement de son beau-père plus pour soutenir son compagnon, que pour la mémoire de son beau-père.

Quand la cérémonie est finie, l'inconnu s'approche de Marco, il lui tend sa carte de visite : Antoine de Chailly, détective privé.

« Bonjour monsieur Ricci, Nous devons nous parler très bientôt. Seriez-vous libre demain à 16 h 00 ? » Marco lit la carte de visite.

« Mais, qui êtes-vous ? » Il est stupéfié par l'audace de l'intrus.

« Votre père a dû vous laisser une enveloppe, et je suis votre contact. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Le plus tôt sera le mieux » répond stoïquement l'homme. Son visage est un masque Nô<sup>4</sup>, à l'expression figée.

« J'ai effectivement beaucoup de questions à vous poser » lance Marco, énervé. Mais, pourquoi a-t-il passé ce pacte ? Pourquoi une promesse à un homme qui ne l'aimait pas, en tout cas pas comme il aurait voulu ?

« Alors, demain 16 h 00, à l'adresse sur la carte » celle-ci est manuscrite.

« Très bien, je serai au rendez-vous » finit-il par dire, après un court silence, uniquement perturbé par un couple de pies qui jacasse dans les ifs.

« Je vous conseille de lire les documents de l'enveloppe avant notre premier entretien. Peut-être y a-t-il déjà quelques réponses à vos questions. J'ai mis le code d'entrée de l'immeuble sur la carte, ensuite vous verrez un interphone avec la lette « A », comme Antoine.

- Je le ferai » dit Marco de plus en plus nerveux. Ils sont maintenant seuls dans le cimetière. Après son discours un peu hagiographique, il se sent vidé. Il ressent un malaise devant cet homme sûr de lui, à la voix basse qui en impose. Marco veut sortir de ce charme, qui sent le soufre.

« Une dernière chose, venez seul et n'enregistrez rien » insiste le détective, toujours aussi froid et direct.

Marco n'en revient pas de la tournure de cet échange. Est-il dans un roman d'espionnage ? Il aime beaucoup ce genre littéraire. Il vient de finir « La Compagnie » de Robert Littell, un pavé de plus de mille pages sur la CIA. Et puis, bien sûr, le maître, John Le Carré « L'espion qui venait du froid », « La taupe ». Il aime bien aussi quelques auteurs

---

<sup>4</sup> L'une des formes de théâtre japonais

français comme Franck Thilliez et Bernard Minier.

Mais, la réalité de sa situation le fit revenir sur terre et sa triste vérité. Sûrement, il allait tuer ou faire tuer au moins deux personnes. Seul le fou détient la vérité ; le sage est empli de doute. Marco est plein de doutes, est-il sage pour autant ?



23

*Dire le secret d'autrui est une  
trahison, dire le sien est une  
sottise.  
Voltaire*

*10 septembre 2022*

De retour chez lui, Marco va directement dans sa chambre et sort de sa sacoche l'enveloppe tant redoutée. Il redescend les marches quatre à quatre. Il croise Mirella en coup de vent.

« Je sors quelques minutes » lui dit-il, d'un air détaché.

« Tu rentres pour le dîner ? » s'inquiète Mirella. Elle a préparé un parmentier de canard, congelé, c'est mieux ainsi.

« Oui, bien sûr » lui crie-t-il déjà un pied dans la voiture. Il a le visage fermé en mettant le contact.

Marco roule sans vraiment avoir de but, puis lui vient une idée. Il se dirige vers la forêt d'Émerainville. Il trouve une route calme avec un parking, s'y arrête et prend l'enveloppe sur ses genoux. S'il l'ouvre, sa vie changera à jamais ; il n'y aura plus de retours en arrière. Il regrette de ne pas avoir pris une bouteille de whisky pour lui donner du courage. Il branche son smartphone à la clé USB de la voiture. Marco choisit un album « *The Black Album* » de Metallica. Il met en premier « *Nothing Else Matters* ». Le titre lui paraît plus adapté que du Verdi, même si la dernière séance l'avait bouleversé.

*Forever trusting who we are*

Encore une bouffée d'air, puis Marco ouvre l'enveloppe avec nervosité. Elle n'est pas très épaisse, il en sort trois chemises en carton souple. De la première, quelques photographies tombent sur le sol. Il les ramasse une-à-une comme des reliques. Ce sont de vieilles photos. Sur la première, le portait d'une femme seule, au sourire charmeur et aux

yeux pétillants. C'est sa mère, il en est sûr dès la première seconde. C'est certainement un travail de studio. La pause n'est pas naturelle, la tête dans un léger trois-quarts, laisse apercevoir deux yeux, verts comme les siens. Il sent des frissons sur tout son corps. Des larmes lui coulent des paupières, sans le moindre sanglot. Il n'arrive pas à décoller son regard de ce visage sorti du passé. A-t-il des souvenirs ? Non, juste un sentiment de vide. Il n'a jamais connu cette femme, ou alors trop petit et sa mémoire a choisi de l'occulter. Au dos, quelques mots écrits à la main « Giovanna, 1990 ». C'est bien sa mère, avant la naissance de Marco.

La photographie suivante est une réunion de famille. Il reconnaît sa mère qui a un bébé dans les mains, elle se tient à côté de Giulio, son père. Devant eux, sur des chaises, une femme et un homme plus âgés. Sont-ils ses grands-parents ? Paternels ou maternels ? Au dos, une inscription en italien « *papà e mamma, 1989* », soit trois ans avant sa naissance, le bébé doit être sa sœur, Angela. La photo est de mauvaise qualité, il n'arrive pas à deviner si les « papa et maman » sont ceux de son père ou de sa mère. Mais, il a l'impression de retrouver sa mémoire. La photo, malgré sa qualité médiocre, évoque des émotions profondes. Il décide d'explorer maintenant les autres photos, et peut-être y trouver des réponses. Et ainsi, il pourra reconstituer le puzzle de son histoire, une pièce après l'autre.

La troisième photo est à nouveau sa mère, avec un bébé dans les bras. Au dos, « Giovanna e Marco, 1992. » C'est lui dans les bras maternels. Il ne s'est jamais vu aussi jeune. Les larmes recommencent à lui couler sur les joues, mélange d'émotions et de souvenirs perdus. Il se demande ce que ce petit Marco aurait à lui dire aujourd'hui, s'il pouvait remonter le temps et lui parler. Peut-être que cette photo, malgré sa simplicité, détient la clé pour comprendre qui il est vraiment. Marco essuie ses larmes et sourit. La photographie est un lien entre deux époques, entre deux versions de lui-même. Il se promet de continuer à chercher des indices dans ces images du passé, à la recherche de la vérité cachée derrière les visages figés dans le temps. Ainsi, peut-être, juste un espoir, il trouvera la réponse à la question qui le hante : qui est-il vraiment ?

Marco contemple les trois photographies, chacune un fragment de son histoire. Il les tient entre ses doigts, les bords usés et les coins légèrement pliés. Il sait qu'il ne pourra jamais remonter le temps, mais ces images sont des portails vers un passé qu'il n'a jamais

véritablement connu. Marco glisse les photos dans sa poche, près de son cœur. Elles sont ses talismans, des petits cœurs qui battent au rythme de ses souvenirs perdus. Il sait qu'il ne peut pas changer le passé. Cependant, il peut en tirer des leçons, trouver du réconfort dans ces images figées dans le temps. Ensuite peut-être, juste peut-être, elles lui montreront la voie vers sa véritable identité.

Il ouvre maintenant la seconde chemise, elle ne contient qu'une feuille manuscrite. C'est une lettre de son père, écrit avec une orthographe approximative.

*Cher fils, mon très cher fils,*

*Si tu lit cette lettre c'est que je suis mort et que tu as accepté la mission que je t'ai confié. Je voulais d'abord te dire que tu est bien mon « Très cher fils », même si je n'ait pas été un bon père, parfois trop dur, parfois trop loin. Mais, tu peux savoir que je t'ait toujours aimé, tu a été ma seule famille. Si je t'en demande autant aujourd'hui c'est parce que tu est mon fils bien aimé, et que quelqu'un doit écrire la fin de l'histoire. Je n'en ai pas eu le temps, mon destin était ailleurs.*

*Si tu ne l'a pas encore fait, je t'encourage à regarder tout de suite les trois photos qui sont les seuls vestiges du passé. Tu aura deviné que la belle femme aux yeux verts est ta mère. La photo de famille est ta mère, ta sœur et moi, avec mes parents, très grands-parents paternel. Je ne voulait pas te montrer ces photos avant, car peut-être par bêtise, j'ait pensé qu'il était préférable que tu vives dans un monde serein, où la violence n'est pas si proche. Si tu m'en veux aujourd'hui, c'est que j'ait raté mon pari.*

*La dernière enveloppe contient les informations sur le contact qui va t'accompagner dans ta mission. Tu ne seras que la tête pensante, tu n'auras pas à agir toi-même, le contact se chargera de toute la mise en œuvre.*

*Il y a un proverbe italien qui dit « La vengeance est douce pour qui ne la goûte pas. « Je n'y goûterai plus, mais je te demande aujourd'hui de manger ce fruit amer. Regarde bien les photos, et demande-toi si elles ne méritent pas une vengeance. Elles étaient trop belles pour mourir dans une guerre*

*qui ne les concernait pas.*

*Tu sais que je n'ai pas vécu dans la religion, je n'étais pas vraiment athée, mais la religion m'avait laissé tomber. Pour moi, Dieu et diable sont les deux faces de l'humanité. Et aujourd'hui, je demande le « œil pour œil. » Mais, n'oublie pas qu'un homme libre n'a pas de colère. Ce n'est pas la colère qui me guide, mais la justice qui n'a jamais été rendue. Fais de même, reste la tête froide, et garde sur ton cœur les images de deux anges.*

*Je te laisse libre de tout arrêter, c'est à toi de choisir, mais regarde encore une fois ta mère et ta sœur. Surtout n'oublie pas que choisir une morale c'est renoncer à sa liberté. Construis-toi avec un sens à ta vie.*

*Mon très cher fils, je t'embrasse d'où je suis.*

*Giulio, ton père*

Marco est un peu sonné par cette lecture pleine de fautes, de son père qui n'a jamais vraiment maîtrisé le français, en tout cas pour l'écrire. « Mon très cher fils. » Il n'avait jamais entendu de tels mots de la part de son père. Il ouvre la troisième chemise, et trouve une carte de visite qui est identique à celle que l'inconnu, Antoine de Chailly. Voilà un mystère de moins. Lui revient à l'esprit cette phrase « Parfois on préférerait que survienne un malheur que de vivre une vie ordinaire. » Le malheur vient de frapper, sa vie sera-t-elle extraordinaire ? Peut-être que ne pas perdre sa vie c'est lui donner un sens. La vengeance est-elle un sens de la vie ?

Il regarde à nouveau les trois photos, et sa décision est prise. Il va obéir à son père. Il va accomplir la vengeance.

24

*La mort est un horizon, et tout  
horizon a sa beauté.*

*Jacques Brel*

*12 septembre 2022*

Ce soir, le couloir est gris malgré des néons criards. Ou alors, ce sont ses yeux qui sont lassés de ce chemin, répété encore et encore. Au fond, chambre 122, son amour se meurt par petits bouts arrachés chaque jour. Chaque soir, il se tient devant la porte de la chambre 122, hésitant. D'un côté, il y a la douleur de voir l'amour s'échapper lentement, comme des gouttes d'eau dans le tamis du temps. De l'autre, il y a la peur de l'inconnu, de ce qui se trouve au-delà de cette porte. De ce que sera la vie sans l'être aimé. Mais, qu'en reste-t-il ? Est-elle celle qu'il a aimée pendant plus de vingt ans ?

Le dilemme de la vie persiste, car chaque jour qui passe est un pas de plus vers la fin inéluctable. Dans ce couloir gris, il est là, tiraillé entre la nécessité de préserver ce qui reste et la tentation de tout abandonner. Peut-être que la réponse réside dans le courage de laisser partir, de permettre à l'amour de se transformer en souvenirs plutôt qu'en regrets. Mais, comment peut-on être sûr ? Comment peut-on savoir si c'est la bonne décision ? Lui ne veut pas donner la mort. Il veut profiter encore du peu qui lui reste. La chambre 122 attend, silencieuse, comme un oracle muet. Il reste là, face à son propre dilemme, cherchant désespérément une réponse dans les ombres du couloir.

La vie appartient à celui qui la vit, mais n'y a-t-il pas un moment où le vivant est déjà un mort-vivant. Faudra-t-il qu'il prenne la décision d'arrêter l'acharnement ? Où est cette limite, à quel moment sera-t-il trop tard ? Est-il pour le suicide assisté ? Est-il pour l'euthanasie ? Il n'ose pas en parler à l'équipe médicale, ces sujets sont tabous en France. Il devra faire seul avec sa conscience.

Cette vie est à l'image de la chambre d'hôpital ; un décor blanc sale, qui ne tient que

## La cinquième chambre

par l'habitude, des lumières artificielles, des machines high-techs du siècle dernier. Une vie comme une perfusion, qui va de goutte en goutte vers une poche vide, une fin dans un volume compté. « J'aime le passé, car l'avenir c'est la mort. » Voilà la pensée qui l'assaille.

\*

Karina est d'origine russe. Elle a cinquante-six ans, elle est née juste un mois après son mari. Elle a quitté seule son pays à onze ans, et a vécu chez sa tante, qui a émigré dans les années 1950. Grâce à elle, Karina a pu apprendre le russe et sa culture. Elle était douée pour les langues, et a pu mener une carrière d'interprète à l'UNESCO : russe, français, anglais, espagnol et mandarin. Elle avait fait aussi quelques traductions de romans français en russe. Mais ce n'était pas son milieu, elle ne se sentait pas une fibre littéraire, avec le silence de son bureau ne lui convenait pas. Karina avait dû apprendre en plusieurs langues des thésaurus entiers pour les traductions simultanées dans des domaines aussi variés que la pêche traditionnelle africaine, les énergies renouvelables à bas coût ou l'éducation par l'art. Elle était capable de mémoriser en quelques jours des centaines de nouveaux mots en bilingues, généralement le français et le russe, ses deux langues maternelles.

Elle avait atteint une grande notoriété et était appréciée de ses confrères. Tandis que la guerre s'engageait entre la Russie et l'Ukraine, en février dernier, elle ne travaillait déjà plus. Cependant, cela la mettait dans une situation difficile, vis-à-vis de son entourage. Elle ne pouvait pas condamner ouvertement son pays de naissance, bien qu'elle ait été naturalisée française. Elle ne voulait pas en dire du mal, car elle devait travailler avec des Russes au quotidien. *A contrario*, elle ne pouvait pas approuver cette guerre, parce qu'au fond d'elle, elle ne l'approuve pas. Ses pensées se bouscuaient, tiraillées entre loyauté et raison, entre diplomatie et conviction personnelle. Elle se retrouvait au cœur d'un conflit qui dépassait les frontières géographiques, un conflit qui se jouait autant sur les champs de bataille que dans les couloirs feutrés des institutions internationales. C'était le seul avantage de sa maladie qui la tenait éloignée des querelles intestines et stériles.

Ses pensées continuaient de vagabonder. Karina se souvenait de son enfance en Russie, des souvenirs doux-amers de sa grand-mère lui racontant des histoires de la Grande Guerre patriotique. Elle se souvenait aussi de son arrivée en France, de l'accueil chaleureux qu'elle

avait reçu, de sa nouvelle vie. Elle avait appris à aimer ce pays, à s'y sentir chez elle. Karina est française à cent pour cent, mais se sent aussi russe, mais à quel pourcentage ? Il y a peu encore, elle déambulait dans les rues de Paris, les yeux rivés sur les façades des bâtiments, les pavés sous ses pieds. La Seine coulait paisiblement, reflétant les lumières de la ville. En vérité, elle se demandait si l'identité pouvait se mesurer en pourcentage. Si elle devait attribuer des chiffres à sa loyauté envers la France et à son attachement à la Russie. Toutefois, peut-être que c'était plus complexe que cela. Peut-être que l'âme ne se divisait pas en parts égales, mais se mélangeait, se transformait au fil du temps. Elle ne pouvait pas être russe un jour, puis abandonner ses origines.

Elle se rappelait les mots de sa grand-mère : « Tu es née en Russie, cependant ton cœur est vaste comme la steppe. » Elle souriait en pensant à ces paroles. Son cœur était un patchwork d'histoires, de souvenirs, de langues entremêlées. Elle était à la fois matriochka et tour Eiffel, samovar et baguette, Debussy et Tchaïkovski, vodka et Bourgogne.

Aujourd'hui, elle est la patiente du 122. Son corps a fondu, elle a perdu ses cheveux. Sa beauté n'est plus qu'un souvenir, qu'elle ne veut plus évoquer. C'était la troisième attaque de son cancer du sein de stade IV, celui des métastases. Ses poumons étaient atteints. Quand le foie sera touché, la fin se comptera en semaines. Elle avait essayé une thérapie hormonale, sans succès significatif. Une chirurgie avait réduit la taille du cancer des poumons, elle n'avait déjà plus de seins, tous les deux ablatés il y a plusieurs mois. Elle était actuellement sous chimiothérapie avec hospitalisation, vu son état de faiblesse. Elle ne voulait pas mourir chez elle, l'idée de laisser une trace de mort dans son appartement lui était insupportable.

Aux portes de la mort, elle se demandait si elle avait vécu. « Quel regret que de mourir sans avoir vécu. Il faut alors faire de notre mort une fête. » Telles sont ses pensées aujourd'hui. Dans la lumière tamisée de la chambre d'hôpital, elle sent le souffle de la mort s'approcher. Les ombres dansent sur les murs, et Karina se demande si sa vie avait été à la hauteur de ses rêves. Elle avait aimé, ri, pleuré, mais était-ce suffisant ? Ses doigts effleurent la bague à son annulaire, un cercle d'or qui symbolise leur union. Leur amour avait été intense, passionné, mais il n'avait pas engendré de descendance. Pas d'enfants pour perpétuer leur histoire, pour porter leur héritage. Seulement un mari veuf, trop jeune pour

renoncer à la vie ; malgré tout, peut-être trop vieux pour repartir à zéro. Elle sourit faiblement, imaginant son mari, les cheveux grisonnants, assis au bord de leur lit vide, contemplant les souvenirs qui flottaient dans l'air. Elle voulait lui laisser quelque chose, une empreinte indélébile.

Karina sait qu'elle s'accroche à la vie, comme son mari s'accroche à elle. Peut-elle continuer cet effort surhumain qui la maintient de jour en jour ? Karina sent qu'elle se dilue un peu plus à chacune de ses visites. Elle n'ose pas lui demander d'en finir, de l'emmener en Belgique où elle pourrait finir sa vie en paix, et arrêter ses souffrances et celles de son mari. Alors, elle se contente de sourire, de lui murmurer des mots doux, de caresser sa main ridée. Elle lui raconte des souvenirs, des moments de bonheur, comme si chaque récit était un fil qui les maintenait ensemble. Les souvenirs qu'elle partage avec lui deviennent leur havre de paix, un lien fragile mais essentiel qui les unit. Et, dans ces instants fragiles, elle trouve la force de continuer. Pour lui, pour eux. La chanson de Balavoine lui revient en mémoire « J'veux mourir malheureux / Pour ne rien regretter. » Oui, ne rien regretter, même l'enfant qu'elle n'a pas eu. La mort est la seule promesse qu'elle puisse tenir avec certitude. Le sens de sa vie sera donc sa mort.

Élisabeth II était décédée quelques jours plus tôt, à 96 ans. Elle a eu quatre enfants et a régné sur quinze pays, sans véritable pouvoir, mais avec un rôle incontestable. Elle avait dîné avec toutes les célébrités dans tous les domaines de la planète entière. Cette reine indestructible avait certainement une vision claire du sens de sa vie. Karina en avait été bouleversée.

\*

*Jean-Luc Godard, le réalisateur franco-suisse emblématique de la Nouvelle Vague, est décédé le 13 septembre 2022 à l'âge de 91 ans. Il s'est éteint paisiblement chez lui en Suisse, entouré de ses proches. Aucune cérémonie officielle n'a été organisée, et il a été incinéré. Jean-Luc Godard a choisi l'assistance au suicide légale en Suisse en raison de plusieurs pathologies invalidantes.*

\*

## La cinquième chambre

Karina voudrait être seule pour mourir rapidement. Elle voudrait que la porte ne s'ouvre plus sur l'être aimé. Elle voudrait que le sommeil infini tombe sur elle sans adieux. Karina voudrait suivre la voie du vieux Godard. Elle voudrait aller en Suisse pour ses derniers pas.

On ne peut pas bien vivre sans amour de soi-même, mais que restait-il d'elle ?



25

*La vengeance est un feu qui ne  
s'éteint qu'avec les cendres de  
l'âme.*

*Gustave Flaubert*

*16 septembre 2022*

Le bureau d'Antoine de Chailly est situé dans un quartier chic de Paris, près des Champs-Élysées. Sur l'interphone, juste une lettre sur la sonnette, « A ». Marco entre dans l'appartement. Il n'est pas à l'aise. Il n'y a pas de salle d'attente, l'homme qui l'accueille le fait directement entrer dans son bureau. Mais, est-ce un bureau, ou un salon du plus pur style suédois, minimaliste ? Pas un dossier, pas un livre. Après quelques formalités de politesse, Antoine de Chailly entre dans le vif du sujet.

« Votre père m'a missionné pour une mission dont vous devez connaître la nature, nous n'en parlerons pas ici. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

- Oui, mon père m'a parlé avant sa mort et m'a laissé une enveloppe avec une lettre, des photos et votre carte de visite. » Le regard de Marco fait le tour de la pièce, est-ce ainsi le bureau d'un détective ? Pas le moindre dossier, pas la moindre fiche, même pas un ordinateur.

« Donc, nous sommes bien d'accord que vous acceptez de finir ce que votre père a commencé.

- Oui, j'ai décidé d'aller jusqu'au bout. » Marco a la voix plus ferme que ses sentiments.

« Parfait, dans ce cas, je dois vous expliquer comment on fonctionne. Je suis mandaté pour retrouver une personne et ses enfants, s'il en a. Dès que j'aurai réalisé cette part, je devrai engager des nettoyeurs, vous n'aurez rien à en savoir. »

Marco comprend que par nettoyeur, il veut dire tueur. Ça fait propre et hygiénique. Mais, n'est-ce pas ce que l'on veut : faire le ménage, rétablir la propreté dans ce monde sale.

« Mais, faut-il « nettoyer » plus d'une personne ? » tente Marco, connaissant déjà la réponse.

« Ma mission est claire, je n'en dévierai pas. Soit c'est toute la mission, soit vous arrêtez tout maintenant. À vous de choisir. Toutefois, pour votre père, c'était le chef-d'œuvre de sa vie, le sens qu'il lui a donné. Il voulait rétablir la justice. Nous avons déjà travaillé presque dix-huit mois avec votre père. Nous avons fait beaucoup de progrès. Aurez-vous le courage d'aller jusqu'au bout de la mission ?

- Oui, mais la morale ? » Marco est toujours tiraillé par sa conscience, il a des valeurs.

« La morale, c'est pour les toutous. J'ai ma propre éthique, et j'espère que vous avez la vôtre. Sinon, je vous conseille de vous en créer une. L'éthique de votre père était très forte et très claire. La mission qu'il m'a confiée, est aujourd'hui un cadeau qu'il vous fait, à travers la mort » explique le détective avec conviction. Marco regarde par la fenêtre du bureau qui ne donne pas sur la rue, mais sur un couloir.

« Mais, il s'agit de vies, ici » s'insurge Marco. Il ne sait pas s'il cherche à se convaincre d'arrêter, ou à être convaincu de continuer.

« Il s'agit de la vie de votre mère et de votre sœur, il s'agit de votre vie » lui répond Antoine avec un ton ferme et enchanteur à la fois.

Marco s'interroge. En scrutant les recoins de son âme, il est difficile de ne pas remarquer la lâcheté qui s'y cache. Elle se glisse dans les interstices, se nourrit des peurs et des doutes. Mais, curieusement, parmi cette lâcheté, la médiocrité émerge comme une échappatoire timide. Elle n'est pas grandiose, ni audacieuse. Cependant, elle est là, comme un premier pas vers la bravoure. Car, en comparaison, la médiocrité est déjà un progrès. Elle signifie que l'on a quitté le territoire de la peur et que l'on avance, même lentement, vers une forme de courage.

Il a donné sa parole, il a vu les photos. À ce stade, reculer serait de la lâcheté. Voyant

qu'il semble hésiter, Antoine de Chailly intervient. « Vous aurez les mains propres, tout a été payé par votre père, et si vous le voulez, on ne se reverra plus.

- Cependant, celui qui dit "La fin justifie les moyens" n'est-il pas un terroriste ou un dictateur en puissance ?

- La justice justifie les moyens. » Antoine ne lâche rien. Marco est tiraillé, puis il dit comme un automate.

« Alors, allons-y. » Marco sent qu'il vient de se diviser en deux personnalités, Le Marco que tous connaissent, humaniste et bon mari ; et le Marco des coins sombres, qu'il ne montrera à personne. Sa part d'ombre vient de prendre plus de place.

« Vous honorez la mémoire des morts. Je peux vous faire le point de l'avancement de mes recherches. » Le détective fait une brève pause, pour rassembler ses esprits. « Nous sommes à la recherche de l'homme qui a commandité ce que vous savez. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'il s'agit d'un capo d'un gang qui sévissait à l'époque et qui a depuis été incorporé à la 'Ndrangheta. S'il s'agit bien de cet homme, il a passé douze ans en prison, de 1999 à 2011. Pour le moment, nous n'avons pas réussi à le localiser, mais nous pensons qu'il est à Naples où il est né. Dans le milieu, on l'appelle le « *butterato* », le grêlé, à cause de ses balafres sur le visage, résultat de combats de rue au couteau. Nous pensons pouvoir le retrouver grâce à cet indice, l'homme est très « visible. » Pour sa descendance, c'est plus compliqué. Il a eu de nombreuses maîtresses, mais ne s'est jamais marié. Notre indic dans le milieu pense qu'il a eu au moins un enfant avec l'une d'entre elles. Notre homme avait coupé le lien entre sa vie « professionnelle », si l'on peut dire ainsi, et sa vie privée. Il savait qu'il était en danger et ses maîtresse aussi, tant la guerre entre gangs avait été forte et sans limites. Nous avons réussi à localiser quelques-unes de ses maîtresses, mais soit elles n'ont pas eu d'enfant, soit ceux-ci ne correspondent pas à la période supposée de leurs liaisons. Pour certains enfants, il était en prison. » Antoine de Chailly marque une nouvelle pause, pour observer les réactions de Marco.

Ce dernier a le regard pensif. La vérité d'une chasse à l'homme lui saute aux yeux. Il se sent grisé malgré une certaine répulsion. Oui, il veut qu'on trouve cet homme ; oui, il veut qu'on le tue. Le « balafre » n'est qu'un animal malfaisant. Oui, le désespoir peut être un

moteur très puissant. Parce qu'il est au désespoir maintenant, il ne reverra jamais sa famille. Il est seul, avec un lourd fardeau qu'il doit décharger dans l'action. Dans la mort. L'espérance est souvent mauvaise conseillère, il vaut mieux un désespoir éclairé. Il a perdu la première. L'espérance, bien qu'elle puisse apporter du réconfort, peut aussi aveugler et pousser à des choix stériles. En revanche, un désespoir éclairé, c'est-à-dire une lucidité face à la réalité difficile, permet de prendre des décisions plus affutées.

« Avez-vous des questions ? » lui demande le détective qui le sort de ses pensées.

« Non, pour le moment c'est tout... Si, pouvez-vous me dire comment vous travaillez ? Qui sont vos contacts ?

- Impossible, vous ne connaîtrez que moi, mais sachez qu'il y a une équipe aux compétences très variées. Votre père était un homme riche, et il avait mis le prix pour un résultats sûr à cent pour cent. C'est la mort qui ne lui a pas donné le temps de voir la conclusion de nos recherches et actions. Si vous n'avez pas d'autres questions, je vais vous expliquer comment nous allons entrer en contact, en toute discrétion. »

Marco a la réponse à sa question, il vient de donner un sens à sa vie. La mort juste.

26

*Le plus difficile dans la  
maternité, c'est cette  
inquiétude intérieure que l'on  
ne doit pas montrer.*  
Lady Diana

*30 septembre 2022*

Le ventre de Véronique commence à prendre beaucoup de place. Il y a un être vivant à l'intérieur, se dit celle-ci. Elle est avec Anne pour la deuxième échographie. Elle pourrait connaître le sexe du futur enfant, mais le veut-elle ? Et puis, voir le fœtus dans son ventre lui semble de plus en plus difficile.

Véronique caresse doucement son ventre arrondi. Les doutes l'assaillent, comme des vagues déferlantes. Malgré cela, elle craint de perdre ce petit être qui grandit en elle, et de ne pas être à la hauteur. Son corps, autrefois familier, lui échappe, se transformant jour après jour. Elle se demande si elle saura être une bonne mère, si elle saura apaiser les pleurs, guider les premiers pas, enseigner la vie. Mais, au-delà de ces incertitudes, il y a une force nouvelle qui grandit en elle, aussi puissante que la marée montante. Elle sait que l'amour maternel n'est pas inné, mais elle est prête à apprendre, à se laisser guider par cette intuition profonde.

Véronique a un souhait secret, un espoir qui grandit en elle : elle veut une fille. Une petite fille aux yeux curieux, aux cheveux doux comme la soie. Elle se voit déjà lui raconter des histoires, lui apprendre à danser, à rêver. Elle a choisi des prénoms féminins, les murmurant à la lueur de la lune. Mais, elle sait aussi que la vie est une source inépuisable de surprises ; que l'enfant qui grandit en elle a sa propre destinée. Alors, elle ferme les yeux et envoie une prière expiatoire : « Peu importe le sexe, je t'aimerai de tout mon cœur. »

Pendant l'échographie, le Dr Armand leur demande :

## La cinquième chambre

« Je peux vous donner le sexe du bébé, si vous voulez.

- Oui, bien sûr » répond immédiatement Anne, sans consulter Véronique, qui lui répond sur un ton énervé.

« On pourrait en parler, non ? » s'insurge Véronique.

« Oui, tu as raison » et après un silence. « Tu ne veux pas savoir ?

- Peut-être que tu pourrais le savoir, sans que je le sache » essaie Véronique.

« Non, je préfère que ce soit toutes les deux ou sinon aucune » rétorque Anne, à son tour énervée.

« Alors, je ne veux pas savoir » sort Véronique avec un air de défi.

« Tu me mets devant le fait accompli... alors moi, je veux savoir, tant pis pour toi » lui retourne Anne.

« Dans ce cas, Dr Armand, vous le direz à Anne quand je serai sortie.

- Comme vous voulez, mais Anne pourra toujours vous le dire plus tard » conclut le Dr Armand. Puis elle reprend, « Si vous avez des problèmes avec votre grossesse, on pourrait aussi en parler en tête à tête.

- Je vais y réfléchir » lui répond Véronique un peu boudeuse.

L'échographie se passe presque sans un bruit, en dehors des commentaires du Dr Armand, qui confirme que le fœtus se porte bien, et qu'il a bien tous ses membres, et qu'aucune malformation est visible.

« Je vais vous faire écouter son cœur » annonce le Dr Armand, sans laisser le temps aux mères de réfléchir.

Des bip-bip affolés emplissent la salle. « Mais à quelle vitesse bat le cœur ? » demande Anne. « À plus de 100 battements par minute, c'est tout à fait normal. À la naissance, la fréquence cardiaque sera encore entre 120 et 160 battements par minute. » Les deux mères sont étonnées et ravies d'entendre un signe de vie, provenant d'une si petite chose d'environ 600 grammes.

À la fin de la consultation, Véronique est sortie seule de la pièce. Elle se tient devant la

fenêtre, les mains posées sur le rebord, regardant les oiseaux voltiger entre les arbres en contrebas. Son ventre arrondi est un mystère pour elle. Elle a toujours rêvé d'une fille, d'une petite complice avec des nattes et des robes à volants. Mais, maintenant, à l'aube de la révélation, elle hésite. Aurait-elle dû demander au médecin de lui dire le sexe de l'enfant à naître ou laisser le mystère perdurer jusqu'à la naissance ? Elle craignait que la réponse ne brise son cœur ou, au contraire, ne lui apporte une joie trop attendue. Dans l'incertitude, elle se demande si elle est prête à accepter ce que le destin lui réservait. Pourquoi n'est-il pas possible de choisir le sexe de l'enfant lors d'une PMA ? On peut bien choisir la couleur des yeux du père.

L'incertitude pèse sur Véronique comme une enclume. Doit-elle se préparer à accueillir un fils, avec son lot de tristesse pour elle ? Ou bien une fille, avec ses espoirs d'un partage pour les années à venir. L'attente était un tourbillon d'émotions, plus douloureux que n'importe quelle nouvelle immédiate. Parce que, dans l'incertitude, chaque possibilité est un chemin différent, un avenir qui se dessine en pointillés. Et, Véronique se demande si elle est prête à accepter ce que le destin lui réserve, même si cela signifie briser ses rêves ou les réaliser au-delà de toute espérance.

Dans la brume de son esprit, elle décide qu'elle doit se préparer au pire, la naissance d'un fils. Elle doit se faire aider, car elle sent bien que la situation est trop dure pour ses seules épaules. Véronique consulte sur son mobile le carnet d'adresses, cherchant une amie, une confidente, qui pourrait partager le poids de cette incertitude. Elle décide d'appeler Sophie qui est infirmière. Elle pourra peut-être lui indiquer la bonne personne, pour l'assister, pour accepter de connaître le sexe de l'enfant et surtout d'anticiper la venue au monde d'un petit garçon. Véronique lui envoie un SMS « Coucou ma belle, peut-on parler ce soir ? ».

\*

Le soir même, Sophie l'appelle. Véronique s'isole dans le bureau. Elle a préparé un petit speech, qu'il lui sort d'un seul trait. Sophie est un peu abasourdie. Elle, qui a eu une fille et deux garçons, ne comprend pas comment on peut préférer l'un à l'autre sexe. Un enfant, né de l'amour, doit être aimé tel qu'il est.

## La cinquième chambre

Sophie prend une grande respiration, puis répond d'une voix douce : « Véronique, l'amour que tu porteras à cet enfant sera plus grand que tout. Peu importe le sexe, il sera unique, précieux, et il te changera à jamais. » Ce n'est pas la réponse attendue par Véronique. Elle lui répond qu'elle veut l'aide d'un spécialiste. Sophie lui dit qu'elle va trouver le nom d'une psychologue spécialisée dans les problématiques des femmes enceintes. La conversation se termine là-dessus. Sophie a fini la pause de son service de nuit, et doit reprendre le travail. Il y a de moins en moins d'infirmières, le travail est trop dur. Plusieurs de ses collègues se sont reconverties.

Véronique se sent un poids en moins, il y a donc des spécialistes pour des femmes dans son cas, elle n'est pas seule. « On ne naît pas mère, on le devient » se dit-elle en pensant à Simone de Beauvoir.

27

*La beauté d'une femme est  
dans son regard, car c'est la  
porte de son cœur, l'endroit où  
l'amour réside.  
Audrey Hepburn*

*03 octobre 2022*

Carole se prépare à sa visite hebdomadaire chez Éric. Malgré leur différence d'âge, Éric paraît aimer lui faire l'amour. Elle sait que cette relation n'aura d'autre lendemain qu'une rencontre par semaine. Les règles sont simples. Elle n'est pas en position de force pour en imposer d'autres. Elle se demande si le verbe aimer se conjugue au futur. D'ailleurs est-ce de l'amour, quand il n'y a que des pointillés autour d'un lit.

Elle a commencé un régime, elle a une quinzaine de kilos de trop. Elle reçoit des plats tout prêts, qu'elle n'a plus qu'à réchauffer. Elle a déjà perdu cinq kilos en un mois, elle se sent de plus en plus belle. Éric ne lui a fait aucune remarque sur son poids, il a pourtant certainement remarqué la différence dans sa silhouette. Carole a aussi refait sa garde-robe. Elle a abandonné les jupes informes et les chemises en jean. Des robes légères et plus mode l'habillent désormais.

Carole a essayé de négocier pour voir Éric plus souvent ; celui-ci a sèchement dit que c'était impossible. Elle est donc retournée sur le site [pourcesoir.com](https://www.pourcesoir.com). Elle a constaté que [ericparis](https://www.ericparis.com) avait disparu des connectés. Elle a trouvé d'autres contacts et a rencontré quelques hommes. Aucun n'a la plastique d'Éric, et au lit ce ne sont que des amants de seconde catégorie. Elle persiste quand même, espérant toujours que ses efforts sur son physique vont finir par payer, pour peut-être attraper un homme qui lui fera du bien.

Carole se demande si elle doit continuer ses rencontres furtives ou bien chercher quelque chose de plus stable. Elle s'est inscrite sur un site de rencontres plus « sérieux. »

Ce sont plus des annonces matrimoniales pour célibataires de plus de cinquante ans. Elle a déposé son profil. Pour le moment, elle n'a échangé à distance qu'avec deux hommes, le premier de soixante-douze ans, c'est en tout cas ce qu'il dit, mais elle n'en croit rien ; le second de cinquante-sept ans, et c'est encore moins probable. Carole ne supporte pas ces profils aux données mensongères, elle-même est sincère sur sa fiche descriptive. Elle ne s'est pas rajeunie, elle a mis son véritable poids. Elle est fière de pouvoir le changer toutes les semaines, car il continue de diminuer.

Carole va garder Éric qui lui apporte plus que tous ces mythomanes qui lui font perdre son temps.

\*

*Une seconde femme enceinte a été agressée ce matin, en plein Paris. C'est la seconde attaque de ce genre en quelques semaines. La police privilégie un auteur unique pour ces deux attaques. Le préfet de police a déclaré : « Nous mettons tous les moyens en œuvre pour identifier et arrêter l'agresseur. La sécurité des Parisiens est notre priorité. Toute personne disposant d'informations est priée de contacter immédiatement la police. Votre aide est précieuse pour mettre fin à ces actes criminels. Nous recommandons aux femmes enceintes de prendre des précautions supplémentaires, notamment en évitant les zones isolées et en se déplaçant accompagnées si possible. »*

\*

Carole coupe la radio. Il est peu probable qu'on la prenne pour une femme enceinte, même si elle a les restes d'un petit ventre. Elle est prête pour sa rencontre avec Éric, et part de chez elle juste à temps pour être à l'heure au 19. Elle a mis sa nouvelle robe aux motifs floraux. Elle l'a achetée pour cette occasion, bien qu'elle sache qu'Éric ne lui fera aucun commentaire. En revanche, son verre de Coca Light sera prêt dès son arrivée.

Le 19 est devenu sa seconde demeure, un lieu où elle prend beaucoup de plaisir sexuel, mais aussi sensuel. Éric est un amant très attentif à sa partenaire. Il semble avoir autant de plaisir à jouir qu'à faire jouir. Elle découvre avec lui le véritable plaisir féminin. Ses

précédents amants et même son ex-mari n'étaient pas des experts dans ce domaine.

Mais, que connaît-elle d'Éric ? A-t-elle besoin d'en savoir plus ? Besoin, non ; mais envie, oui. L'amour qui ne renaît pas de jour en jour meurt. Alors, un amour qui ne renaît qu'une fois par semaine ?

\*

Éric est comme toujours au rendez-vous, la boisson servie. Il est encore plus tendre et plus entreprenant qu'à l'habitude. Il ne lui dit rien sur ses kilos perdus, mais les mains d'Éric s'attardent sur ses hanches. Elle croit voir un sourire sur le visage de son amant. Elle se sent aimé comme elle est, quand bien même ce n'est qu'une heure par semaine, c'est plus que ce qu'elle recevait de son mari, peu porté au sentimentalisme.

Carole se laisse aller dans les bras d'Éric, savourant chaque instant de cette évasion hebdomadaire. Les minutes s'écoulent trop vite, mais chaque seconde est gravée dans sa mémoire. Éric, avec sa douceur et son attention, lui offre une parenthèse enchantée, loin des tracasseries du quotidien. Elle sait que cette heure volée ne changera rien à sa vie, cependant elle lui donne la force de continuer, de sourire malgré tout. Elle se surprend parfois à rêver d'une vie différente, où elle pourrait être libre de ses choix et de ses sentiments. Néanmoins, pour l'instant, elle se contente de ces moments volés, précieusement gardés dans un coin de son cœur.

Elle ne demande rien, car elle sent que cet homme n'est pas comme les autres. Elle espère cependant que l'histoire ira plus loin, mais y a-t-il une histoire ? Qu'est-elle pour lui ? Il la traite comme une reine au lit, et en dehors il ne dit presque rien. Elle n'est pas sûre qu'il soit chercheur, elle n'est pas sûre d'être la seule femme de sa vie. Les doutes la rongent, mais elle préfère se perdre dans l'instant présent plutôt que de chercher des réponses qui pourraient la blesser. Chaque rencontre avec Éric est un mélange d'excitation et de crainte. Elle se demande souvent ce qu'il pense vraiment d'elle, mais n'ose jamais poser la question. Peut-être avait-elle peur de briser la magie fragile qui les unissait.

Poussée par une pointe de jalousie, elle va tenter quelque chose.



*Le sport est dépassement de  
soi. Le sport est école de vie.*

*Aimé Jacquet*

*04 octobre 2022*

Comme chaque jour de travail, Marco est arrivé le premier à l'agence. Sa première tâche est de mettre en fonctionnement le percolateur. En dehors du lundi, où il est seul, il aime ces quelques minutes de solitude avant l'agitation de la journée.

Les Julie, c'est-à-dire Véronique, Nadine et Alice, arrivent à l'heure officielle d'ouverture, 10 h 00. C'est un peu une volière qui se remplit, mais il adore ses collègues. Jean arrive toujours un peu plus tard. Il se repose de plus en plus sur Marco pour diriger l'agence. On sent la fatigue des ans qui lui tombe sur les épaules. Il reste cependant toujours aussi courtois et plein d'humour.

Ce matin-là, l'ambiance est particulièrement joyeuse. Alice raconte une anecdote hilarante de son week-end, faisant rire tout le monde aux éclats. Nadine, toujours attentive, prépare le café pour toute l'équipe, tandis que Véronique reste silencieuse, et affiche juste un sourire de temps à autre.

Jean, en entrant, remarque immédiatement la bonne humeur ambiante. Il salue tout le monde avec son sourire habituel et se dirige vers son bureau. Marco, déjà plongé dans ses dossiers, lève la tête et échange un regard complice avec Jean. Ils savent que la journée sera chargée, mais l'énergie positive de l'équipe les motive.

Vers midi, Véronique, qui était restée discrète toute la matinée, propose d'organiser un déjeuner collectif pour célébrer les petites victoires de la semaine. Les Julie acceptent avec enthousiasme. Ils se retrouvent autour de la grande table de la salle de réunion, partageant des plats faits maison et des histoires amusantes. Jean a un déjeuner d'affaires qu'il ne peut pas décommander. Marco, pour sa part, a sa séance quotidienne à la salle de sport.

Véronique insiste, mais il dit qu'il doit y rencontrer des amis avec lesquels il s'entraîne. Peut-être un autre jour. Véronique propose alors d'organiser un déjeuner dans leur brasserie préférée. Jean adhère immédiatement à ce projet. Marco dit qu'il va faire le nécessaire. Il n'aime pas changer ses routines, qui le rassurent. Surtout en ce moment, il a besoin de faire retomber la pression.

\*

Marco est un grand sportif, il a besoin de solliciter son corps jusqu'aux limites. Une fois par an, il participe au marathon de Paris. Le 3 avril, il a participé à l'édition 2022. Cette année, il a réussi à passer sous la barre des quatre heures : trois heures cinquante-trois minutes. Mirella était venue pour l'encourager, et l'avoir accueilli avec une grande gourde d'eau. Il avait des douleurs partout, et il savait que ce n'était que le début. Marco, malgré la fatigue et la souffrance, ressentait une immense fierté. Chaque pas qu'il avait fait ce jour-là était un témoignage de sa détermination et de son entraînement rigoureux. Mirella, voyant son sourire malgré la douleur, savait qu'il avait accompli quelque chose de grand. Malgré un corps endolori, ils avaient passé une soirée très sensuelle et sexuelle.

Le lendemain matin, alors que les premiers rayons du soleil perçaient à travers les rideaux, Marco se réveilla avec une sensation de renouveau, même s'il sentait encore ses muscles endoloris. Mirella, déjà debout, préparait un petit-déjeuner copieux pour célébrer leur réussite. Ils échangeaient des regards complices, sachant que ce dimanche marque le début d'une nouvelle aventure.

Ensemble, ils ont décidé de planifier leur prochaine grande étape. Marco, inspiré par son récent accomplissement, se sentait prêt à relever de nouveaux défis. Mirella, toujours à ses côtés, était déterminée à le soutenir dans chaque étape de son parcours. Leur complicité et leur amour étaient plus forts que jamais, et ils savaient que, peu importe les obstacles, ils les surmonteraient ensemble. Ce sera donc le marathon de New-York. Le prochain se tiendra en novembre de cette année. Trop tôt pour tout préparer, il attendra jusqu'en novembre 2023. Mirella lui avait proposé de faire un marathon du monde par an. Elle regarda sur Internet : Boston, Berlin, Londres, Tokyo, Chicago. Elle était excitée par son idée. Pour convaincre Marco, elle promit de tout organiser pendant que lui s'entraînerait.

Enthousiasmée par son idée, Mirella se mit immédiatement au travail. Dans les semaines suivantes, elle commença par créer un calendrier détaillé des marathons internationaux, notant les dates, les lieux et les particularités de chaque course. Elle contacta également des amis et des membres de la famille pour obtenir des conseils et des recommandations sur les meilleurs endroits où séjourner, et les attractions à voir absolument dans chaque ville.

Pendant ce temps, Marco intensifiait son entraînement. Chaque matin, il se levait à l'aube pour courir, augmentant progressivement la distance et la difficulté de ses parcours. Mirella l'accompagnait souvent à vélo, l'encourageant et veillant à ce qu'il reste hydraté et motivé.

Ils n'ont pas d'enfant, un accord tacite, ils n'en parlent jamais. Ce projet de marathon les avait rapprochés. C'est leur bébé, qui devait grandir dans les années futures.

\*

Aujourd'hui, comme d'habitude, à 12 h 25, Marco prépare son sac de sport et sort tranquillement.

Les Julie vont se faire une sortie entre filles à la brasserie d'à côté, qui propose de très bonnes salades, dont la fameuse Confucius au chou chinois, et la Bouddha aux légumes frais.

À 14 h 00, tout le monde est de retour, sauf Jean toujours retenu par son déjeuner. Personne dans l'agence ne sait avec qui il mange. Est-il en train de revendre son entreprise, qu'il a mis une vie à construire. Marco et les Julie apprécient beaucoup Jean et ne voudraient pas un autre patron. Pour Marco, c'est encore plus complexe. Il commence à se voir reprendre les rênes de l'agence. Maintenant, il se sent prêt.

Une heure plus tard, la porte de l'agence s'ouvre enfin et Jean entre, l'air pensif mais serein. Marco et les Julie échangent des regards inquiets. Jean s'approche de son bureau, pose sa mallette et se tourne vers ses employés. Il perçoit les regards inquisiteurs posés sur lui.

- « Je sais que vous vous posez des questions » commence-t-il. « Je veux être

transparent avec vous. J'ai effectivement eu une réunion importante aujourd'hui. Mais, rassurez-vous, il ne s'agit pas de vendre l'entreprise. Vous en saurez plus dans quelques semaines. Vous allez être très surpris. »

Un silence plane dans l'agence. Tout le monde est perplexe. Personne n'ose reprendre la parole. Seule peut-être, Véronique, qui vit un véritable combat avec elle-même, avec son corps. Elle est assise à son bureau, sentant les regards furtifs de ses collègues. Elle sait qu'ils se demandent ce qui la tourmente, mais elle n'est pas prête à partager ses luttes personnelles. Depuis des mois, elle se bat contre une maladie invisible, une fatigue psychologique qui la rongait de l'intérieur. Chaque jour est une nouvelle bataille pour trouver l'énergie de se lever, de travailler, de sourire. Ses collègues, et surtout les femmes, ont remarqué son changement de caractère. Elle semble ne pas vouloir parler de sa grossesse, elle ne connaît même pas le sexe du futur bébé. Nadine et Alice ont essayé d'en savoir plus, mais à chaque fois, Véronique s'est isolée dans sa tour intérieure.

La vie est un sport de combat. Violent, aux règles inconnues à l'avance.

29

*L'amour, c'est l'infini mis à la  
portée des caniches.  
Louis-Ferdinand Céline*

*07 octobre 2022*

« Si tu vis dans le paraître, qui es-tu ? » C'est la question que se pose Daphné en se dirigeant vers le 19. C'est son refuge secret où elle rencontre Éric, pour des étreintes furtives. Chaque semaine, elle attend ce moment avec impatience. En franchissant le seuil de la chambre, elle laisse derrière elle les attentes et les jugements du monde extérieur. Ici, elle peut être elle-même, sans masque ni artifice. Mais, est-ce bien ce qu'elle veut. Ne préférerait-elle pas que sa liaison soit connue de tous, et surtout de ses amies, pour leur montrer sa conquête si charmante. Elle se demande « N'avons-nous pas tous besoin d'un masque pour être nous-mêmes ? »

Qu'est-ce donc que son être ? Daphné se perd dans ses pensées, se demandant si cette double vie est vraiment ce qu'elle désire. Probablement, le véritable bonheur réside dans l'acceptation de soi et la transparence. Mais, le risque de tout perdre la terrifie. Elle se demande si Éric ressent la même chose, s'il est prêt à affronter le monde à ses côtés. La chambre du 19, autrefois un sanctuaire, devient soudainement un lieu de questionnements et de doutes. Daphné sait qu'elle devra bientôt faire un choix, soit continuer à vivre dans l'ombre, soit révéler au grand jour la vérité de son amour.

Daphné arrive juste à l'heure comme le veut Éric. Et, le rituel recommence. C'est certainement le meilleur amour qu'elle ait jamais eu, mais elle l'aimerait d'autant plus si elle l'avait pour elle toute seule et au quotidien. En fait, elle souhaite sortir de sa zone de confort de l'amour libre.

En sortant, elle passe devant le café du 22. Elle ne remarque pas une paire d'yeux qui suit tous ses mouvements.

\*

Une femme s'est assise il y a deux heures au café du 22. Elle a une vue directe sur le 19. À l'heure prévue, une femme arrive avec une chevelure flamboyante. Elle doit avoir à peine trente ans. Elle sonne à l'interphone, Carole ne voit pas de sa place s'il s'agit de l'appartement d'Éric. Elle attend encore une heure, et la femme ressort à l'heure prévue. La femme semble encore plus belle qu'à son arrivée, les vertus de l'amour.

Carole attend encore un peu. Quelques minutes plus tard, Éric sort à son tour. Carole est sous le choc. Elle se doutait qu'elle n'était pas seule dans la vie d'Éric, mais elle découvre qu'il a le même cérémonial avec au moins une autre. Il répète probablement les mêmes gestes, les mêmes attentions, avec cette femme et combien d'autres. Elle est tellement sous le coup qu'elle ne pense pas à le suivre, mais pour quoi faire ? Elle en sait déjà bien assez.

La femme bafouée reste figée, son esprit tourbillonnant de questions et de douleurs. Comment a-t-elle pu être si aveugle ? Les souvenirs de leurs moments ensemble lui reviennent en rafales, teintés maintenant d'une amertume insupportable. Elle se demande si elle n'a jamais vraiment connu Éric, ou si tout n'était qu'une illusion soigneusement entretenue. La chambre du 19, autrefois un lieu de réconfort, devient soudainement un théâtre de trahison. Carole sait qu'elle devra prendre une décision, mais pour l'instant, elle est simplement paralysée par la révélation de cette double vie.

En marchant dans les rues de la ville, elle réfléchit à ce qu'elle doit faire. Confronter Éric ? Le quitter sans un mot ? Elle sait qu'elle mérite mieux que cette vie de mensonges et de trahisons. Progressivement, la colère laisse place à une résolution froide. Carole décide qu'elle ne sera plus jamais une option parmi d'autres, pour qui que ce soit. Elle mérite d'être la priorité, d'être aimée pour ce qu'elle est vraiment. Avec cette nouvelle détermination, Carole se promet de tourner la page. Elle ne sait pas encore comment, mais elle sait qu'elle trouvera la force de le faire. Pour l'instant, elle se concentre sur chaque pas, chaque respiration, se rappelant qu'elle est forte et capable de surmonter cette épreuve.

Elle rentre chez elle à pied, marchant sans voir les passants, sans entendre les bruits de la ville. En arrivant chez elle, Carole se précipite sur son ordinateur. Elle se connecte à [pourcesoir.com](https://www.pourcesoir.com) et ferme son compte. Elle en crée un nouveau, avec un nouveau pseudo :

cajoleXX. Pour sa fiche descriptive : 33 ans, 1,72 m, 65 kg, cheveux châtain, yeux bleus, préférences « rencontres épisodiques ». Elle y joint un descriptif qu'elle pense accrocheur.

Son piège est tendu.

\*

*Une femme enceinte a été agressée cet après-midi, dans une rue calme de Paris. C'est la troisième attaque similaire en quelques semaines. La police confirme qu'elle privilégie la thèse d'un auteur unique pour ces attaques. Le pronostic vital de la femme et de son fœtus n'est plus engagé. Elle est gardée à l'hôpital pour observation, mais devrait sortir dès demain. La police n'a pas communiqué sur les pistes qui pourraient conduire à l'arrestation de l'agresseur en série.*



30

*L'amour maternel n'a rien de naturel.*

*Simone de Beauvoir*

*07 octobre 2022*

« Julie, pouvez-vous venir dans mon bureau ? » Jean s'adresse à Véronique, avec son habitude d'appeler toutes les femmes de l'agence avec cet unique prénom.

« J'arrive » Véronique qui connaît bien cette manie de Jean, elle s'y soumet avec un petit sourire.

« Asseyez-vous, on doit avoir une discussion sérieuse. » Véronique s'installe en face du bureau de Jean. Il commence sans préambule, « Vous savez qu'il y a un fou qui attaque et tue des femmes enceintes. Je ne sais plus à combien de mois vous en êtes, mais votre grossesse est très visible. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive un malheur, même si je suis sûr que vous êtes très prudente. Mais, il ne faut pas sous-estimer les fous. La folie est une force puissante et inquiétante. Alors, voilà, j'ai bien réfléchi. Je vous propose de travailler depuis chez vous. Qu'en pensez-vous ? »

Véronique est très surprise par le discours de Jean. Elle ne se sentait pas visée jusqu'à cet instant. Maintenant qu'elle y pense, elle a un ventre qui ne prête plus à confusion.

« Mais, comment je vais pouvoir travailler de chez moi ? Et les visites ? » Elle aime venir à l'agence et passer de bons moments avec ses collègues. Elle a peur de se retrouver confinée, sans Covid.

« Je vous dégage des visites, vous vous arrangerez avec Marco, je lui ai déjà parlé. Je suis sûr que tout va bien se passer.

- Euh, je ne sais que dire, j'aime bien faire les visites. » Elle est de plus en plus perplexe, Jean lui supprime la partie la plus intéressante du métier.

## La cinquième chambre

« De toute façon, vous allez devoir bientôt arrêter les visites, je ne veux pas d'un prématuré dans mon agence » dit-il dans un grand rire.

Véronique vient d'un seul coup de prendre conscience que son corps ne lui appartient plus. Elle doit le partager avec un futur bébé. Elle accepte à contrecœur, elle va devoir passer ses derniers mois de grossesse chez elle.

\*

Quelques semaines plus tôt, elle a rencontré une psychologue, Eve, spécialisée dans l'accompagnement des femmes enceintes. La première rencontre a surtout été une prise de contact. Eve lui a demandé à Véronique de se présenter et de ce qui l'amenait. Elle lui a, ensuite, expliqué sa méthode de travail. Elle combine de la relaxation avec des séances d'échange dirigées. Entre les visites hebdomadaires, Eve lui a demandé d'être à l'écoute de son corps, de noter ses rêves et lui a expliqué une technique simple basée sur la respiration en conscience.

Eve a expliqué à Véronique que la relaxation vise à réduire le stress et l'anxiété pendant la grossesse. Elle utilise des techniques telles que la respiration profonde, la visualisation et la méditation pour aider les femmes enceintes à se détendre. Quant aux séances d'échange dirigées, elles permettront à Véronique d'exprimer librement ses émotions, ses préoccupations et ses questions. Eve a écouté attentivement Véronique, lui a posé des questions ouvertes et a guidé la conversation pour aider Véronique à explorer ses sentiments et à trouver des solutions adaptées à sa situation.

Véronique s'est plongée dans les séances de relaxation que lui a proposées Eve. Chaque jour, elle s'octroie un moment pour se détendre profondément, laissant les soucis et les tensions s'évaporer. La visualisation l'aide à créer un espace intérieur apaisant. Après quelques jours, elle a accompagné sa relaxation de caresses sur son ventre. Ce geste lui est venu naturellement, sans consigne d'Eve. Elle a eu l'impression de rentrer en contact avec le fœtus. La visualisation l'a aidé à créer un espace intérieur apaisant, où elle a imaginé son bébé grandir en toute sérénité.

Les séances d'échange dirigées ont été également précieuses. Véronique s'y est livré sans retenue, partageant ses peurs, ses espoirs, et Eve l'accompagnant avec bienveillance.

Ensemble, elles ont tracé un chemin vers la sérénité, où Véronique a pu trouver des réponses et des solutions pour vivre sa grossesse en harmonie. Eve lui a conseillé de partager ces moments avec Anne, sa compagne. Elle aussi est la mère du futur bébé, elle doit trouver sa place, même si celle-ci n'a pas autant de problèmes existentiels que Véronique.

En quelques séances, Anne, la compagne de Véronique, a accueilli ces moments de partage avec bienveillance. Elle a écouté les récits de Véronique, les joies et les inquiétudes qui accompagnent cette grossesse. Bien qu'elle ne partage pas les mêmes tourments que sa compagne, elle sait que son rôle est essentiel. Ensemble, elles tissent un lien solide, où chacune trouve sa place dans cette aventure à trois. Anne soutient Véronique, l'encourage à se reposer, à prendre soin d'elle-même, et à célébrer chaque petit miracle de la vie qui grandit en elle.

\*

Véronique accepte finalement la proposition de Jean qui était d'ailleurs plutôt un ordre. Son nouveau rythme de travail est l'occasion de trouver un nouvel équilibre. Elle pratique maintenant des séances de relaxation, comme elle les a apprises avec Eve. Elle sent le fœtus bouger dans son ventre, elle perçoit les coups de pied, et partage de plus en plus avec Anne ces moments simples.

Véronique a bien sûr parlé, avec Eve, de sa peur d'avoir un petit garçon. Elle a réussi à verbaliser ses peurs, sans être jugée par sa thérapeute. Aujourd'hui, elles parlent de la question du genre, des attentes de la société, de ses attentes et de celles d'Anne. Eve lui suggère une séance d'autohypnose. Véronique est un peu réticente, mais Eve la rassure, elle va l'accompagner pour cette première expérience.

Assise dans le cabinet d'Eve, Véronique ferme les yeux et se concentre sur sa respiration. Eve la guide doucement à travers un état de relaxation profonde. Les mots d'Eve deviennent flous, presque comme un murmure lointain. Véronique se laisse emporter, se laissant bercer par les suggestions d'Eve. Dans cet état de conscience modifiée, Véronique visualise un jardin paisible. Les fleurs s'épanouissent, les oiseaux chantent. Elle imagine son futur bébé, sans sexe défini, grandissant dans ce jardin. Elle se voit en train de le bercer, de

lui chanter des berceuses, de lui raconter des histoires. La peur s'estompe peu à peu, remplacée par une douce confiance.

Eve lui demande de répéter des affirmations positives : « Mon bébé est en sécurité. Je suis prête à l'accueillir, quel que soit son sexe. Je suis une mère aimante et bienveillante. » Les mots résonnent en elle, comme des graines plantées dans un sol fertile. Eve lui susurre « Imagine que le bébé est un garçon, dans une chambre bleue. » Véronique se réveille immédiatement. Elle cligne des yeux, désorientée. La voix d'Eve résonne encore dans sa tête, mais la suggestion de la chambre bleue l'a brusquement ramenée à la réalité. Elle se redresse sur le divan, cherchant des réponses dans les yeux bienveillants de sa thérapeute.

Véronique se redresse sur le divan, cherchant des réponses dans les yeux bienveillants de sa thérapeute. La pièce semble différente, plus lumineuse. Les murs sont d'un bleu apaisant, et des étagères accueillent des peluches et des livres pour enfants. Une petite chaise en bois est placée près de la fenêtre, baignée de lumière. Est-elle dans la chambre qu'Eve lui a suggérée. Véronique prend une profonde inspiration, sentant une vague de calme l'envahir. « Je me sens... en sécurité. Comme si cette pièce me permettait de retrouver une part de mon enfance » dit Véronique. Remonte alors un souvenir oublié depuis longtemps. « Ma chambre était bleue, je n'ai appris que bien plus tard que mon père voulait un garçon. Une voyante lui avait annoncé que le bébé attendu serait un mâle. Je n'ai pas eu de frère et sœur, j'étais donc le seul espoir pour lui de réaliser son désir. J'ai été élevé comme un garçon manqué, mais je ne m'en rendais pas compte, tout cela me paraissait normal. »

Eve écoute attentivement, ses yeux emplis de compréhension. « C'est une révélation importante, Véronique. Comment te sens-tu en repensant à tout cela maintenant ? »

Véronique réfléchit un instant, ses doigts jouant avec le bord du coussin. « C'est étrange... Je me sens à la fois triste et soulagée. Triste parce que je réalise que j'ai peut-être perdu une part de moi-même en essayant de correspondre à ce que mon père voulait. Mais, soulagée parce que je comprends enfin pourquoi certaines choses ont été si difficiles pour moi. » Elle réfléchit un peu « Je crois que ça a orienté ma sexualité, est-ce une liberté que l'on m'a ôtée ? »

Eve prend un moment pour répondre, choisissant ses mots avec soin. « C'est une question complexe, Véronique. Les attentes et les influences de notre environnement peuvent certainement jouer un rôle dans la formation de notre identité, y compris notre sexualité. Cependant, il est important de se rappeler que notre sexualité est une partie intrinsèque de nous-mêmes, et même si elle peut être influencée, elle reste une expression authentique de qui nous sommes. »

Véronique réfléchit et essaie de rassembler ses esprits. Trop de pistes à suivre, trop d'information, trop de souffrance révélée, trop de larmes qui n'ont pas coulé. Elle éclate alors en sanglots, dans des spasmes nerveux. Eve se lève doucement et s'approche de Véronique, posant une main réconfortante sur son épaule. « C'est bien, Véronique. Laisse sortir ces émotions. Tu es en sécurité ici. » Les sanglots de Véronique se transforment en pleurs plus calmes, et elle sent une chaleur apaisante émaner de la présence de sa thérapeute. « Je... je ne savais pas que j'avais autant de douleur en moi » murmure-t-elle entre deux sanglots.

« Parfois, nous portons des fardeaux sans même nous en rendre compte » répond Eve avec douceur. « L'important est que tu commences à les libérer. Chaque larme est un pas vers la guérison » rassure Eve. Véronique essuie quelques larmes, puis affiche un grand sourire. Elle voit la puissance du psychisme, et le professionnalisme de sa thérapeute. Elle est maintenant complètement en confiance.

\*

Remise de ses émotions, Véronique est de retour chez elle. Elle se sert un grand verre de lait, et se met devant son ordinateur pour vérifier sa boîte e-mails professionnelle. Elle passe une heure à travailler, quand Anne rentre à son tour. Véronique se précipite sur elle, et l'enlace tendrement. Anne se laisse faire, trop heureuse de temps d'attention de la part de Véronique qui était plutôt tendue ces derniers temps.

Elle dine en regardant les informations à la télé.

*Une nouvelle femme enceinte a été agressée ce à Paris. C'est la quatrième en quelques mois. La jeune femme et son fœtus ne sont plus en danger. La police privilégie la thèse d'un auteur unique pour ces attaques. L'agresseur*

*aurait plus de quarante ans, un portrait-robot pourrait être publié prochainement.*

Anne étend brusquement la télé. « Raconte-moi ta journée, j'ai l'impression que tu as quelque chose à me dire » dit-elle à Véronique.

Véronique n'attendait que cela. Elle a maintenant besoin d'en parler avec sa compagne. Le moment est venu de s'ouvrir aux autres.

La vie est aussi un marathon. Elles vont passer une longue soirée de partage.

31

*Un des plus grands bonheurs de  
cette vie, c'est l'amitié ; et l'un  
des bonheurs de l'amitié, c'est  
d'avoir à qui confier un secret.*

*Alessandro Manzoni*

*07 octobre 2022*

Le même jour, Éric a rendez-vous avec Patrick, un homme de quarante-cinq ans. Ils se sont rencontrés au café du 22 rue du Petit Montmartre. Patrick est une institution du lieu, il doit représenter à lui seul la moitié du chiffre d'affaires de l'établissement. Il dit qu'il n'est pas alcoolique, qu'il peut s'arrêter quand il veut. Mais, il ne veut jamais. Il vit d'une belle rente laissée par ses parents décédés d'un accident de voiture, voilà quatre ans. Patrick avait alors une vie tout à fait rangée, il était divorcé, mais avait eu quelques compagnes de passage.

Éric s'installa à la table habituelle de Patrick, un coin sombre du café où la lumière tamisée semblait refléter l'état d'esprit de son ami. Patrick, déjà attablé, leva son verre en guise de salut.

« Salut, Éric. Comment ça va ? » demande Patrick, un sourire triste aux lèvres.

Éric s'assit en face de lui, observant les traits fatigués de Patrick.

« Ça va, et toi ? »

Patrick haussa les épaules. « Comme d'habitude. »

Ils échangèrent quelques banalités avant qu'Éric ne prenne une grande inspiration.

« Patrick, je suis inquiet pour toi. Tu passes trop de temps ici » dit-il, tout à coup devenu sérieux.

Patrick éclata de rire, un rire sans joie. « Tu sais bien que je peux arrêter quand je

veux. »

Éric secoua la tête. « Ce n'est pas ce que je vois. Tu te laisses aller, et ce n'est pas ce que tes parents auraient voulu pour toi. »

Le visage de Patrick se durcit. « Ne parle pas de mes parents. Est-ce que je te parle de tes pépés ?

- Que veux-tu dire ? » répond Éric, faussement surpris.

« J'ai bien vu ton manège, avec ce ballet de femmes qui défilent chez toi. Une nouvelle par jour de la semaine. Une rousse, une blonde, une aux cheveux châtain et la grande brune. Elles ne sont pas toutes très belles, tu as un goût de chiottes. » Patrick est rouge après cette tirade.

« C'est ma vie.

- Moi aussi, c'est ma vie. Mon bateau coule et je n'y peux rien. Mais, explique-moi ce que tu fais. Car si tu sais que mes parents sont morts de façon dramatique, je ne sais rien de toi, alors qu'on boit un coup ensemble au moins une fois par semaine depuis peut-être deux ans. »

Éric se dit que les amitiés boiteuses sont toxiques et pires que de franches inimitiés. A-t-il envie de raconter son histoire à un poivrot de quartier. Il sait que Patrick a été agent d'assurance avant le terrible accident qui a bouleversé sa vie. Il lui a raconté par le menu toute sa vie, et même sa déchéance, la descente pas à pas vers l'alcool et son troupeau mortifère. Il lui a raconté sa première femme et comment elle le trompait avec le voisin de palier, « Un arabe ! Tu imagines. » Patrick lui a dit que ses parents, qu'il aimait tant, étaient d'un milieu aisé ; une petite bourgeoisie immobilière, possédant au moins trois immeubles dans Paris. Il en avait hérité, et était à l'abri du besoin financier, mais au prix d'un cœur crevé par le destin.

Éric soupire en repensant à toutes les confidences de Patrick. Il se demande s'il devait vraiment continuer à fréquenter cet homme brisé. Mais, une force en lui le pousse à rester, peut-être par compassion, peut-être par curiosité. Il y a aussi ce vide qu'il sent autour de lui. Si dans cette vie, il devait avoir un ami, pourquoi pas Patrick. Il sait que même s'il est

souvent saoul, il est fiable. Ce n'est pas le genre à aller étaler les confidences des autres, c'est une vraie tombe. Probablement, les restes de son éducation bourgeoise. Jusqu'à maintenant, sa devise avait été, « Sois ton meilleur ami, le premier et le dernier ; éprouve son amitié et sa fidélité, tu y trouveras un cap et une morale. » Avait-il trouvé une morale ? Non, mais une hygiène de vie. Un équilibre fragile, qui impliquait des femmes innocentes.

Éric envisage de faire confiance à Patrick. Si la véritable amitié se mesure à sa capacité à résister à la contradiction, voire à la contrariété, alors il saurait où il en est avec Patrick. « Excuse-moi Patrick, je te veux du bien, mais je ne suis pas là pour te juger. On se connaît bien maintenant, en tout cas, je te connais bien. Je me rends compte que je ne t'ai rien donné en retour. Alors, je vais te faire une confidence. »

Sur ces mots, Éric marque une pause pour voir la réaction de son interlocuteur. Patrick s'est remis de son coup de sang, qui l'a replongé dans son passé. Il regarde Éric avec des yeux intenses, on y devine l'homme vif qu'il avait dû être. « Je t'écoute. » Patrick pose sa tête sur ses mains, les coudes bien plantés dans la table.

Éric se tord un peu sur sa chaise, cherchant une meilleure position. Les chaises du 22 ne sont vraiment pas confortables.

« Tu as raison, tu ne sais rien sur moi. Alors, écoute-moi, mais ne m'interromps pas. » Éric prend une grande respiration, puis continue. « Il y a des femmes qui viennent me voir chez moi, en face. Une par jour, du lundi au vendredi. On fait l'amour et puis elles s'en vont. Je ne leur promets rien, rien d'autre que des instants de plaisir. J'ignore si je suis malade, mais j'ai besoin d'avoir plusieurs femmes dans ma vie. Je sais que l'écrivain Simenon avait des besoins sexuels très importants, il disait voir rencontré plus de 10.000 femmes dans sa vie. Je n'en suis pas là, je cherche plus la qualité que la quantité. Je ne sais pas si c'est comme une drogue. Cependant quand je suis à Paris, j'ai besoin de ce rythme effréné. Si j'avais le temps, j'en rencontrerais certainement plus. C'est probablement une addiction, comme toi avec l'alcool. J'ignore si j'ai envie de changer. C'est mon équilibre. C'est ma vie. Elle est parfois difficile, surtout quand je ne suis pas à Paris, car je n'ai plus mon appartement. Je dois alors m'arranger avec de nombreuses contraintes. J'ai vu un andrologue, qui m'a dit que c'est une hypersexualité, que je devais certainement compenser un manque de

l'enfance, mais je ne vois pas, mon enfance était tout à fait normale. Curieusement, je ne suis pas attiré par la pornographie, qui est souvent associée à ce trouble, ni par les prostituées. J'aime savoir que les femmes que je rencontre le font par plaisir et non pour de l'argent. On a testé mon taux de testostérone, qui est dans la normale. Il m'arrive de ressentir de la honte et de la culpabilité. Je suis comme un hamster dans sa roue sans fin. Je sais que je ne tomberai jamais amoureux d'une de ces femmes, car si j'aime leur faire l'amour, si j'aime qu'elles prennent du plaisir, ce n'est que du sexe, je n'ai pas de sentiment. Je crois que je suis aussi sec et dur avec elles, en dehors de nos ébats sexuels. Quand je te demande d'arrêter de boire, c'est comme si je me demandais d'arrêter cet engrenage qui m'entraîne plus loin chaque jour. L'andrologue m'a parlé de thérapies cognitivo-comportementales et de groupes de soutien. Je ne sais pas si je dois arrêter. Ces femmes sont aussi une soupape de déchargement de mon stress. Chaque fois que je fais l'amour, je ressens un bien-être profond pour le reste de la journée. Voilà, tu connais mon secret. »

Éric se tassa sur sa chaise, il semblait revenir d'un voyage à l'autre bout du monde. Il avait réussi à raconter son histoire à un quasi inconnu. Patrick, dégrisé, lui répond. « Eh bien, mon gars, j'échangerais bien ton addiction contre la mienne. Tu peux venir me voir pour en parler quand tu veux.

- Merci, tu es un ami » dit Éric en se demandant si c'était vraiment le cas.

« J'ai juste une question, que fais-tu le samedi et le dimanche ?

- Je vais chez mes parents, où j'ai aussi mes petits arrangements.

- Sacré Éric, je t'envie un peu. » Patrick a les yeux qui brillent, il est un peu admiratif d'Éric. Il faut dire qu'il est beau-gosse, et que toutes les femmes tomberaient dans ses bras.

« Bon, faut que j'y aille. Bon week-end, je pars demain matin. »

Éric avait encore des secrets, mais trop profonds pour voir la surface.

32

*Il y a quelque chose de plus fort  
que la mort, c'est la présence  
des absents, dans la mémoire  
des vivants.*

*Jean d'Ormesson*

*09 octobre 2022*

L'homme s'avance d'un pas de plus en plus lourd. Le médecin l'a appelé ce matin, la fin est proche, il n'y a plus de solutions thérapeutiques. Karina s'est battue courageusement, bien au-delà de ce que la médecine avait prévu.

Il s'arrête un instant devant la porte de la chambre 122, hésitant à entrer. Les souvenirs affluent, les moments de bonheur, de rire, de complicité. Il prend une profonde inspiration et pousse la porte. Karina est là, allongée, son visage pâle, mais serein. Elle tourne la tête vers lui et sourit faiblement. La mort se sent déjà sur ce masque émacié. La chambre est encore plus triste qu'en temps normal, est-ce l'éclairage qui a été baissé ?

« Je suis là ma chérie » murmure-t-il en s'approchant du lit. Il prend sa main dans la sienne, sentant la faible chaleur de son corps, qui s'échappe peu à peu. « Tu as été si forte, Karina. Je suis tellement fier de toi. »

Elle serre légèrement sa main en réponse, ses yeux brillants de larmes. « Je t'aime, *ia tiébia lioubliou*<sup>5</sup> » dit-elle d'une voix presque inaudible. « Je t'aime aussi » répond-il, les larmes coulent librement sur ses joues. « Je serai toujours avec toi, même quand tu ne seras plus là. »

Ils savent tous les deux que c'est la fin, ce moment inéluctable qu'ils redoutaient depuis

---

<sup>5</sup> « je t'aime » en russe ou « я тебя люблю » en syrillique

## La cinquième chambre

si longtemps. À moins, qu'ils ne l'attendaient comme une délivrance. Le silence de la chambre est presque assourdissant, seulement brisé par le bip régulier et angoissant des machines qui veillent sur une vie qui s'échappe. Il ne reste peut-être que quelques heures, un temps suspendu où chaque seconde pèse comme une éternité. Les constantes vitales s'affolent, indices cruels d'un corps qui s'épuise. Les reins ont cessé de filtrer, les toxines s'accumulent, rendant sa peau plus pâle, presque translucide. Les veines apparaissent gonflées sous la peau sèche et tendue. La respiration de Karina devient de plus en plus faible, un souffle à peine perceptible derrière le masque d'oxygène qui semble ne plus suffire. Ses yeux, pourtant presque fermés, trahissent une lutte intérieure, celle de quelqu'un qui sait qu'il va devoir lâcher prise. Ils se tiennent la main, un lien fragile mais chargé d'amour, essayant de se dire tout ce qui reste à dire, sans mots, juste dans la chaleur des doigts entrelacés.

Ils restent ainsi, main dans la main, partageant un silence rempli d'amour et de tristesse. Le temps semble s'arrêter, chaque seconde précieuse et éternelle. Finalement, Karina ferme les yeux, un dernier souffle s'échappant de ses lèvres. L'homme sent son cœur se briser, mais il sait qu'elle est enfin en paix, libérée de la douleur.

Il reste à ses côtés, murmurant des mots d'amour et de réconfort, promettant de garder son souvenir vivant. La chambre n'est emplie que du bruit des machines. L'électrocardiogramme s'est emballé, puis un signal plat se dessine. Les infirmières arrivent immédiatement, mais ne tentent rien. Il ferme les yeux de sa compagne de tant d'années. Puis, le drap est tiré sur le visage de Karina. Elle se sera battue pour lui, il le sait bien. Pourquoi s'est-elle infligée autant de douleur ? La mort est une délivrance pour eux deux.

L'homme reste un moment, absorbé par le silence et la paix qui règnent dans la chambre. Il sait qu'il doit maintenant affronter un monde sans Karina, mais il sent aussi une étrange sérénité, comme si une partie d'elle continuait de vivre en lui. Il se lève doucement, relève le drap et dépose un baiser sur le front de Karina. « Repose en paix, mon amour » murmure-t-il. Avant de quitter la pièce, il récite une courte prière.

*« Donne-lui, Seigneur, le repos éternel, et que brille à ses yeux la lumière sans déclin. Qu'elle repose en paix. Amen. »*

## La cinquième chambre

En quittant la chambre, il se sent plus léger, comme si une partie de son fardeau avait été levée. La porte de la chambre de la mort vient de se fermer. Elle laisse un silence, qui cogne sur la tête de l'homme.

Dehors, le soleil commence à se coucher, peignant le ciel de teintes dorées et roses. L'homme marche lentement, chaque pas est comme un hommage à la force et au courage de Karina. Il sait qu'il devra apprendre à vivre sans elle, mais sa vie s'est arrêté avec le dernier souffle de son amour.

Sa vie n'a plus de sens. Il sait ce qu'il doit faire.

\*

La police judiciaire (PJ) de Paris est installée depuis quelques années dans un site flambant neuf au 36 rue du Bastion. C'est toujours LE 36, mais plus dans la même rue. Un homme y entre à petits pas. Il se dirige vers le guichet d'accueil.

« Je veux parler à un commissaire » dit-il d'un ton ferme.

« De quoi s'agit-il ? »

- Je viens dénoncer un crime, en fait plusieurs. » lui répond-il toujours aussi ferme, l'homme en impose.

Le vigile sursaute.

« Quel est votre nom ? »

- Jean Desmoulins.

- J'appelle le commissaire Lantin. »

Il compose un numéro interne, échange quelques mots avec un homme.

« Asseyez-vous ? Il arrive. »

Moins d'une minute plus tard, un homme grand avec une fine moustache apparaît et se présente.

« Commissaire Lantin, police judiciaire ; à qui ai-je l'honneur ? » Il a le regard dur, la voix sèche.

## La cinquième chambre

« Jean Desmoulins, directeur d'une agence immobilière. Je viens dénoncer les attaques de femmes enceintes » dit-il en regardant le commissaire droit dans les yeux.

« On sera mieux dans mon bureau » dit Lantin, invitant Jean à le suivre.

Jean suit le commissaire, comme on suit un corbillard. Ils s'installent dans un bureau au premier étage.

« Je vous écoute.

- Je suis l'homme que vous cherchez, c'est moi qui ai attaqué ces femmes. Je suis un criminel.

- Si je comprends, bien vous venez vous dénoncer.

- Oui » dit-il, toujours aussi ferme.

« Dans ce cas, je dois enregistrer notre entretien, qui sera, vous vous en doutez, un interrogatoire de police. Voulez-vous être assisté d'un avocat » demande Lantin, qui a un frisson et veut respecter la procédure. Il sait que les aveux libres peuvent être volatiles. Il doit aller vite mais sans précipitation.

« Oui, je sais, je suis prêt. Pour le moment, je ne veux pas d'avocat.

- Vous pourrez en demander à tout moment de la procédure. »

Le commissaire Lantin, prépare le matériel, qui est principalement une petite caméra d'ordinateur. Il appelle aussi son adjointe, la capitaine Dufour, une jeune femme black d'une trentaine d'années. C'est son meilleur élément, elle est performante tout en étant très humaine. Elle passe très bien en interrogatoire ; au cours desquels elle fait preuve d'empathie, ce qui amène les suspects à faire des aveux en douceur.

Après les formalités dues à un interrogatoire, entre autres, la lecture de ses droits, le commissaire Lantin, donne la parole à Jean pour qu'il explique les faits. Sans la moindre erreur, il cite toutes les attaques par date et par lieu. Il n'y a rien de bien nouveau, tout cela était dans tous les journaux de France. Lantin le questionne.

« Pourquoi avez-vous fait cela ?

- Ma femme est morte cet après-midi. Nous n'avons jamais eu d'enfant, elle avait une

malformation congénitale, et nous ne voulions pas adopter un orphelin. C'était notre chair ou rien. Et ce fut : rien. J'en ai tiré une phobie des femmes enceintes. J'ai d'ailleurs une collaboratrice qui est enceinte, j'ai dû la retirer de ma vue, car son ventre était pour moi une provocation. En plus, elle est lesbienne, je ne suis pas réac, mais je suis un hétéro tout comme ma femme, et nous nous n'avions pas la joie de voir son ventre prendre des formes. Ma phobie s'est transformée en haine, lorsque ma femme est tombée gravement malade. Nous savions, depuis quelques mois, qu'elle ne survivrait pas à cette dernière attaque de la maladie. Les poumons étaient touchés, ce n'était qu'une question de semaine pour que le foie le soit lui aussi. Alors, aucune chimio, aucune opération ne pourrait la sauver. » Jean fait une pause. « Je peux avoir un verre d'eau. » La capitaine sort de la pièce et revient avec une bouteille d'eau plate. Il reprend après avoir bu quelques gorgées. « Je devais alimenter ma haine, et un jour, je suis parti avec un couteau de cuisine à lame céramique, la plus tranchante. Je ne voulais pas que Karina, ma femme, parte seule. Je lui voulais un cortège d'anges.

- Vous aviez conscience que vous tueriez des innocentes et leurs fœtus ? » questionne la capitaine Dufour.

« Oui, je n'étais plus moi-même.

- Où est le couteau ?

- Je l'ai jeté dans la Seine après chaque action. Puis, j'en achetais un nouveau. Je jetais aussi mes vêtements s'ils avaient été tachés. » Jean regarde autour de lui, comme s'il venait de se réveiller d'un doux rêve.

Lantin se tourne vers sa capitaine.

« Demandez immédiatement un mandat de perquisition de son domicile et de son agence. M. Desmoulins, y a-t-il d'autres lieux que vous nous cacheriez ? Un box, un parking ?

- J'ai juste le box de mon appartement, vous avez toutes les clés.

- En attendant les mandats, je vous place en garde à vue. Vous pouvez prévenir une personne de votre choix et je vous conseille d'être assisté d'un avocat. Au cas où vous n'en

auriez pas, il vous en sera commis un d'office » l'avertit Lantin.

- Je veux être assisté de M<sup>e</sup> Pierre Laporte, rue de Marseille » dit Jean comme un robot, il semble s'être dégonflé. Il a perdu de son assurance. Lantin craint que Desmoulins se suicide, il va prévenir les surveillants de lui retirer ceinture et lacets.

Jean est mis en détention provisoire, jusqu'à l'obtention des mandats. Lantin prévient le procureur Marlin.

L'affaire ne va pas être aussi simple que prévu.

33

*Les aventures ne sont pas des  
aventures si elles ne sont pas  
dangereuses.  
Antoine de Saint-Exupéry*

*09 octobre 2022*

Aujourd'hui, Guillaume Laplace a tout juste quarante-cinq ans. Il est assis au fond d'un café, avec toujours la vue sur l'entrée. Lui reviennent des souvenirs.

Il a fait une carrière dans l'armée, puis à la DGSE. Il était issu d'une famille de grands industriels, mais n'avait jamais été intéressé par le monde des affaires. Son aïeul, de quelques générations, est le célèbre physicien Pierre-Simon de Laplace. De là vient peut-être son goût pour les sciences appliquées.

Laplace avait passé un master de criminologie, avec une spécialité en sécurité intérieure, et obtenu un doctorat sur la pègre française : « L'influence de la mafia sur la pègre française : Évolution des réseaux criminels du XXe et XXIe siècles. » La 'Ndrangheta, la Cosa Nostra et la Camorra étaient bien implantées en France. Il y avait aussi la mafia russe, surtout les Vory V Zakone. La mafia corse était en pleine expansion, notamment dans le sud de la France. Ces mafias étaient en guerre entre elles, mais savaient se regrouper face à la justice et aux forces de l'ordre. Il arrivait aussi qu'il y ait des accords de circonstance entre une mafia et la police. Souvent, pour éliminer un concurrent trop gourmand. En France, la lutte contre la criminalité organisée est principalement menée par l'Office central de lutte contre le crime organisé (OCLCO). Guillaume Laplace, en tant que doctorant et membre de la DGSE, avait eu accès à certaines archives de cet office. Il avait pu discuter avec quelques officiers supérieurs, ce qui avait largement enrichi sa connaissance de ce milieu trouble et mouvant des mafias.

À quarante-et-un ans, il avait quitté la DGSE, officiellement pour des raisons de santé. Certains ont imaginé qu'il était devenu un agent infiltré sous légende. Il avait coupé tous

les ponts avec ses anciens collègues, pour commencer une nouvelle carrière solo. Il connaissait tous les grands mafieux incarcérés en France et même en Italie, dont il parlait couramment la langue. Sa devise « pour connaître son adversaire, il faut parler sa langue. » Il n'avait pas simplement appris l'italien, il connaissait la langue du milieu et même des milieux. Il savait qui était à chaque poste, dans les grandes organisations : parrains (Padrino), sous-chefs (Sottocapo), conseillers (Consigliere), et quelques petites crapules plus turbulentes que les autres.

Guillaume avait une mémoire photographique, ce qui lui permettait de se souvenir de détails cruciaux. Lors de ses années à la DGSE, il avait infiltré plusieurs réseaux criminels, se faisant passer pour un homme d'affaires véreux ou un intermédiaire discret. Une fois, il avait passé six mois en Sicile, sous une fausse identité, pour démanteler un réseau de trafic d'armes. Ses contacts dans la mafia italienne le respectaient, non seulement pour sa maîtrise de la langue, mais aussi pour sa compréhension des codes et des traditions.

Il avait secrètement construit un projet avec « *il grosso* », nommé ainsi en raison de son tour de taille. C'était un ancien parrain, détenu en France et condamné à perpétuité. Ils s'étaient connus lors des recherches de Guillaume pour sa thèse. Les deux hommes se sont immédiatement très bien entendus. Guillaume venait le voir au moins une fois par mois. *Il grosso* lui décrivait dans le détail toutes ses activités et celles de ses complices de la Cosa Nostra. Il connaissait aussi très bien les autres organisations italiennes. Surtout La 'Ndrangheta, qui était sa bête noire. Elle avait tué plusieurs membres de sa famille mafieuse, dont plusieurs de ses meilleurs amis.

Il s'agissait d'un projet criminel, Guillaume passa donc de l'autre côté de la barrière. *Il grosso* lui proposait de prendre en charge des contrats complexes, qu'il ne pouvait pas ou ne voulait pas honorer. Antoine accepta rapidement, voyant là une opportunité unique de s'immerger encore plus profondément dans le monde qu'il avait étudié pendant des années. La Cosa Nostra se méfiait de cet homme qui avait été un de leurs pires ennemis. *Il grosso* mit tout son poids, dans tous les sens, pour donner une chance à Antoine, qui était devenu comme un fils. Guillaume Laplace devient Antoine de Chailly, détective privé. Il s'était créé une légende aussi solide que celle de la DGSE, il avait été bien formé. Sa devise « Si tu n'as pas d'ennemi, méfie-toi de toi-même. » Mais, il avait beaucoup d'ennemis.

Le premier contrat qu'il accepta impliquait le transfert discret de fonds importants entre plusieurs comptes offshore. Antoine utilisa ses compétences en informatique et en cryptographie pour brouiller les pistes, rendant la traçabilité des fonds quasiment impossible. Le succès de cette opération lui valut la confiance totale d'*il grosso* et d'autres membres influents de Cosa Nostra. La prime du contrat était équivalente à une année de salaire à la GGSE. Il fallut un montage financier complexe pour qu'il soit payé en argent propre. La mafia a toujours un temps d'avance sur la police, même la mieux équipée.

Au fil des mois, Antoine se retrouva impliqué dans des opérations de plus en plus risquées. Il organisa des rencontres secrètes entre différents chefs mafieux, négocia des accords de paix temporaires et supervisa des transferts d'armes. Chaque mission réussie renforçait sa position au sein de l'organisation, mais augmentait aussi les risques qu'il prenait.

*Il grosso* était peut-être le personnage le plus respecté de la prison où il était détenu. Même les matons avaient un peu peur de lui, et fermaient les yeux sur certains petits trafics. Ils ne virent pas, ou ne voulaient pas voir, qu'il créa une véritable agence de mauvais coups, dont Antoine était la cheville ouvrière. Ce n'était pas un tueur, mais il connaissait la plupart de ceux exerçant en Europe. Il connaissait aussi des spécialistes de diverses activités occultes : informatique, cybersécurité, transfert de fonds, cryptomonnaies, faux papiers, et mille autres petits métiers de l'ombre.

Antoine, désormais bien ancré dans les rouages de l'organisation, commençait à ressentir le poids de ses responsabilités. Chaque nouvelle mission le plongeait un peu plus dans un monde dans lequel la loyauté et la trahison se côtoyaient dangereusement.

Giulio Ricci avait contacté un petit malfrat, Arnaud, qui avait travaillé dans la Société, à sa sortie de prison. Sans lui dire son projet meurtrier, il lui avait dit qu'il cherchait une personne de confiance, pour une mission « très spéciale. » C'étaient ses mots. Arnaud était entré en contact avec son frère qui était actuellement en prison. Il se portait garant de la fiabilité du « client. » *Il grosso* avait rapidement été informé ; de toute façon, il finissait par tout savoir dans Sa prison. Après quelques échanges sur WhatsApp, pour garantir la sécurité, il avait pris contact avec Antoine pour lui parler de ce qu'il savait de l'affaire.

Antoine nota les coordonnées de Giulio, et entreprit de le rencontrer discrètement. Il le croisa dans une rue calme.

« Vous avez demandé mes services, êtes-vous toujours demandeur ? » lui dit Antoine. Giulio avait reculé de quelques pas, puis il s'était repris

« Que voulez-vous ?

- J'ai reçu le message d'Arnaud. Êtes-vous toujours à la recherche de quelqu'un pour résoudre votre problème ? » Giulio rassembla ses esprits, « Oui bien sûr, Arnaud, sa vengeance » pense-t-il ?

« Oui, c'est bien moi, je cherche effectivement une personne pour une mission un peu spéciale.

- Le spécial, c'est mon métier » lui répondit Antoine d'un ton neutre, sans la moindre trace d'humour.

Antoine lui avait donné sa carte de visite, sans téléphone et une adresse manuscrite. « Venez à cette adresse, demain à 16 h 00. Si je ne vous vois pas, c'est que vous avez renoncé, et vous n'entendrez plus parler de moi. »

Giulio était allé au rendez-vous. Il avait expliqué « son affaire ». Antoine avait posé quelques questions. Il n'avait pris aucune note. Antoine lui expliqua qu'il se verrait une fois par mois, à une nouvelle adresse et à une heure précise, qu'il lui enverrait par WhatsApp. Il ne devait laisser aucun message par écrit.

Giulio était allé à tous les rendez-vous. Il avait aussi payé les frais de l'agence, comme une mission normale de détective privé.

Quand Giulio a su qu'il était condamné par la maladie, il avait prévenu Antoine. Giulio voulait que la mission continue après sa mort. Il demanderait à son fils de prendre le relais, et il paierait l'ensemble du travail d'Antoine en avance, même au prix fort. La mort est la seule promesse que l'on puisse tenir avec certitude. Cependant, il demanderait à son fils de lui faire une promesse qu'il serait obligé de tenir.

Ce fils, Marco, était-il à la hauteur ? Son père était un lion, prêt à tout pour venger sa famille massacrée. Marco, lui, était un agneau élevé dans le confort d'un foyer sans violence

## La cinquième chambre

physique. Saurait-il surmonter ses peurs et ses limites ? Il parle de morale, mais qui connaît-il ? Guillaume parle d'éthique, construite sur la réalité de la vie, sur les faits, sur la nécessité. Il sait qu'éthique et morale sont généralement considérées comme des synonymes. Guillaume, alias Antoine, a établi ses propres définitions, et il en vit très bien.



34

*Un homme qui n'aime pas  
l'Italie est toujours plus ou  
moins un barbare.*

*Félicien Marceau*

*10 octobre 2022*

Marco rencontre Antoine tous les mois, dans un lieu différent. Ce dernier s'est adapté aux heures de travail de son client. Son seul lien est une page web, sur laquelle il n'y a qu'une image, avec un petit lapin tenant un panneau dans lequel se trouve le lieu et la date. Mais, pour brouiller un peu les pistes, il faut retrancher un jour et une heure aux informations affichées.

Il n'était jamais retourné dans le bureau de leur première rencontre. D'ailleurs, était-ce son bureau. Il n'y avait pas de plaque à son nom, il n'y avait que le minimum de meuble. Il se rappelle aussi les étagères vides, qui sur le moment ne l'avait pas choqué.

Ce mois-ci, le lapin tient un panneau avec la date du 11 octobre, 19 h 00, parc Monceaux. Soit le lundi 10 octobre à 18 h 00. Ils avaient décidé que ce ne serait que des lundis, le jour où Marco est seul à l'agence et peut se libérer plus tôt.

Marco est au rendez-vous, attendant sur un banc. À chaque fois, le lieu est imprécis, mais Antoine le retrouve toujours. Marco est toujours en avance, pour être sûr de ne pas manquer la rencontre. Il se met à penser « La liberté, c'est l'acceptation des contraintes, aussi bien extérieures qu'intérieures.<sup>6</sup> » D'où lui vient cette idée, était-ce une citation d'une de ses lectures. Cette phrase le rassure, il s'y retrouve. Les contraintes sont de plus en plus

---

<sup>6</sup> Citation attribuée à Albert Jacquard

fortes, mais Marco a l'impression qu'il a les moyens d'influer sur son destin. Il a un nouveau combat, ce n'est plus nécessairement la vengeance contre un homme, plutôt une lutte contre une culture, un pays qui l'avait vu naître et qui l'avait rejeté. Les mafias italiennes représentent tout ce qu'il exècre, la violence, la mort, la drogue, la prostitution. Antoine arrive au milieu de ses pensées. « Bonjour Marco, j'ai de bonnes nouvelles aujourd'hui.

- Vous avez trouvé l'homme ? » Marco est à la fois étonné et excité.

« Oui, Carlo Parisi, alias le *butterato*, est bien le commanditaire de la mort de votre famille. J'ai même réussi à le localiser.

- Comment avez-vous fait ?

- Vous n'avez pas à le savoir. Comme je ne vous dirai pas où il se cache. » Antoine chasse une mouche, égarée en ce mois d'octobre.

« Je hais vraiment ce pays, en tout cas ce qu'elle a produit de pire. » Marco a un rictus mauvais qui déforme son visage. Sa voix est rauque et profonde.

« Oui, la mafia est terrible, mais l'Italie n'est pas le seul pays où elle frappe si fort. Les triades chinoises ont survécu à tous les régimes, toujours du côté du manche. Il n'y a que les yakuzas qui soient sur le déclin. Mais, je ne serais pas surpris qu'ils renaissent sous une autre forme, la nature a horreur du vide. Néanmoins, revenons à notre histoire, voulez-vous passer à la phase suivante ?

- C'est-à-dire ?

- Un sommeil éternel pour le *butterato*. » Antoine annonce cela comme s'il donnait la météo. Cet homme est vraiment un serpent froid et calculateur.

« Oui, mille fois oui, cet homme doit payer, ce pays doit payer. Un salaud en moins ne pourra que faire du bien à l'Italie. »

Marco savait que l'échec n'était pas une option. La liberté qu'il cherchait, cette illusion de contrôle sur son destin, passait par la réussite de cette mission. Il se demande « Le destin ne serait-il pas une combinaison de hasard et de volonté ? » Le hasard avait été dur, il aurait besoin d'encore plus de volonté.

## La cinquième chambre

La nuit tombait, et avec elle, les ombres de ses propres démons. N'était-il pas pareil à cet homme, le *butterato* ? Un assassin de sang-froid, qui planifie bien à l'abri, à des centaines de kilomètres. Pourtant, une différence subsistait ; Marco agissait par nécessité, poussé par une force intérieure qu'il ne comprenait pas toujours, tandis que le *butterato* semblait prendre un plaisir sadique à chaque meurtre. Cette pensée le réconfortait à peine, car au fond, il savait que la ligne entre le bien et le mal était souvent floue, et qu'il marchait constamment sur le fil du rasoir.

Était-il vraiment libre de cette décision ? Elle en entraînerait d'autres, ce n'était que le premier doigt, dans un gigantesque effet dominos.



*Les matières de police sont des  
choses de chaque instant.  
Montesquieu*

*11 octobre 2022*

Le commissaire Lantin et la capitaine Dufour, accompagnés du procureur Marlin et d'une équipe de la police scientifique du Service National de Police Scientifique (SNPS), sont présents chez Jean Desmoulins, également sur place avec son avocat. Jean est maintenant complètement mutique, abattu comme sous le poids de trop d'années de souffrance. Il ne répond pas aux questions qu'on lui pose, malgré les exhortations de son avocat à s'exprimer.

L'appartement est retourné de fond en comble. Tous les ustensiles de cuisine et les vêtements sont saisis. Aucune trace de sang visible n'a été retrouvée. Les enquêteurs du SNPS s'affairent dans l'appartement, prenant des photos, collectant des échantillons et notant chaque détail. Le commissaire Lantin observe la scène avec une concentration intense, tandis que la capitaine Dufour interroge les voisins pour recueillir des témoignages.

Soudain, un des techniciens de la police scientifique s'approche du commissaire avec une découverte intrigante. « Commissaire, nous avons trouvé des fibres inhabituelles sur le tapis du salon. Elles ne correspondent à rien de ce que nous avons vu jusqu'à présent. » Lantin hoche la tête, pensif. « Envoyez-les au laboratoire pour une analyse immédiate. Cela pourrait être important pour notre affaire. »

Pendant ce temps, Jean reste silencieux, son regard perdu dans le vide. Son avocat, visiblement frustré, tente une dernière fois de le faire parler. « Monsieur Desmoulins, vous devez nous dire ce que vous savez. Chaque détail compte. » Jean sort de son silence. « J'ai dit tout ce que j'avais à dire au commissaire Lantin, maintenant à lui de faire son travail. Il ne trouvera aucune preuve ici, c'est tout ce que je peux dire. »

Le commissaire Lantin note les paroles de Jean, mais ne laisse rien paraître de ses

pensées. Il se tourne vers la capitaine Dufour, qui revient de son interrogatoire des voisins.

« Des nouvelles ? » demande Lantin.

« Rien de concret » répondit Dufour. « Les voisins n'ont rien vu ni entendu d'inhabituel. Monsieur Desmoulin est le voisin parfait, un homme tranquille qui dévoue sa vie à sa femme malade. Ils n'étaient pas au courant de son décès, hier. » Oui, encore le coup du voisin gentil et attentionné, mais qui est un *serial killer* la nuit. Il se croit dans un film.

Lantin soupira. « Très bien. Allons à son bureau. »

\*

À l'agence, tout le monde est au travail lorsque la police arrive en force. Les techniciens de police technique et scientifique (TPTS) interviennent immédiatement après avoir évacué tout le monde de l'agence. Ils photographient les lieux et prennent quelques échantillons dans le bureau de Jean à l'aide d'écouvillons. Toute l'équipe de l'agence attend à l'extérieur, sous la surveillance de la capitaine Dufour. Ils commencent à s'impatienter. La capitaine tente de rassurer tout le monde.

« Nous devons laisser les techniciens faire leur travail. Cela ne devrait pas prendre trop de temps. »

Marco intervient. « Mais, que se passe-t-il en fait ? Pourquoi Jean est menotté et pourquoi autant de force de police ? » Il s'est fait le porte-parole de ses collègues.

« Nous allons vous emmener à la PJ pour un interrogatoire, et nous vous expliquerons la situation » lui répond la capitaine, avec sa voix la plus rassurante.

Jean avec son avocat, le procureur et le commissaire Lantin sont autorisés à entrer dès que les TPTS ont fini leur intervention. Encore une fois, Jean garde le silence. Le commissaire Lantin, un homme d'une cinquantaine d'années au regard perçant, prend la parole.

« Monsieur Desmoulin, êtes-vous sûr de vouloir garder le silence ? Cela ne va pas arranger votre situation. »

Jean ne répond pas, il regarde dans le vide, les yeux rougis. Le seul élément tangible que les TPTS ont saisi est l'agenda de Jean. Ils comptent en trouver plus dans les ordinateurs

de l'agence et le smartphone de Jean. Les TPTS ont des moyens d'investigation très puissants. La police moderne dépend dans une grande mesure de leurs outils high-techs : téléphonie, ADN, scanner 3D, analyse numérique, etc. La panoplie augmente sans cesse, comme des Sherlock des temps modernes.

\*

Marco est interrogé par le commissaire Lantin, alors que Nadine et Alice sont interrogées par d'autres membres de l'équipe. Véronique, travaillant chez elle, n'a pas encore été convoquée.

Après les formulations administratives d'usage, Marco décline son identité, puis l'interrogatoire commence.

« Monsieur Ricci, nous avons de fortes présomptions contre monsieur Desmoulins, concernant l'agression de trois femmes enceintes. Vous avez dû entendre parler de ces faits ? » interroge le policier. Marco regarde autour de lui, plus intéressé par le décor sobre de la pièce que par les questions du commissaire. Puis, il revient lentement vers Lantin.

« Oui, effectivement, mais il doit y avoir une erreur, Jean est un homme tout à fait respectable. Il ne ferait de mal à personne.

- Monsieur Desmoulins s'est dénoncé lui-même à la police. Il a le profil de l'homme que nous cherchons. La police scientifique analyse en ce moment vos ordinateurs et son smartphone.

- Je suis sûr que vous ne trouverez rien » assène Marco, « Je connais bien monsieur Desmoulins, il ne ferait pas de mal à une mouche.

- On verra, commençons l'interrogatoire. Savez-vous que madame Desmoulins est décédée hier, à la suite d'un cancer ? » Marco ouvre de grands yeux.

« Non, j'ignorais même qu'elle était malade. » Marco est sous le choc. Comment Jean avait-il pu garder une telle information ? La dernière fois qu'il avait vu Karina, c'était il y a peut-être un an, elle était fatiguée, mais ne semblait pas mourante. Jean lui avait dit que sa femme avait eu une pneumonie, qui avait été résistante et nécessitait plusieurs antibiotiques.

## La cinquième chambre

« Monsieur Desmoulins ne vous avait rien dit ?

- Non, il ne parlait pas beaucoup de sa vie privée. Nous connaissions tous Karina, et c'est vrai qu'elle ne passait plus à l'agence depuis quelques mois. » Marco est un peu perturbé, comment Jean a-t-il pu les tromper tous ? Comment n'ont-ils rien vu ?

« Vous n'avez pas questionné monsieur Desmoulins à ce sujet ?

- Si, une fois, il y a environ six mois. Il m'a dit qu'elle était partie faire une cure thermale à Cambo-les-Bains, pour soigner ses voies respiratoires, je crois que ce sont ses termes.

- L'équipe médicale nous a dit que monsieur Desmoulins rendait visite à sa femme presque tous les jours. Aviez-vous remarqué quelque chose ? » Lantin sent qu'il y a une brèche à explorer.

« Maintenant que vous en parlez, oui, je crois qu'il partait plus tôt depuis quelques mois, je ne pourrais pas vous dire quand exactement.

- Savez-vous ce qu'il a fait le 2 août de cette année ? » Marco passe sa main droite dans ses cheveux, essayant de se rappeler de mémoire. Mais, rien ne vient.

« Il faudrait que je regarde dans mon mobile, pour voir mon agenda, j'ai aussi celui de l'agence.

- Faites. »

Marco sort son smartphone et pianote rapidement.

« À cette date, nous avons signé chez le notaire la vente d'un appartement. Je me rappelle très bien, l'agence fermait quelques jours plus tard.

- À quelle heure ?

- À 15 h 30.

- Et ça dure combien de temps une vente ?

- Au moins une heure.

- Pouvez-vous me donner les coordonnées du notaire qui a fait la vente ? »

Marco lui donne toutes les informations nécessaires. Puis, l'interrogatoire reprend.

« Et pour le 3 octobre, avez-vous des informations à me livrer ? » Lantin est un peu interloqué, par la révélation de Marco.

Marco regarde à nouveau l'agenda de l'agence.

« Il n'avait pas de rendez-vous, je ne vois rien de noté de spécial. » Lantin a un petit sourire.

« Et enfin pour le 7 octobre ? » Marco fait la recherche sur son smartphone. « Nous sommes allés voir un appartement ensemble. Je m'en souviens bien, c'était une grosse affaire, un appartement de plus de deux cents mètres carrés. Mais, le propriétaire, grisé probablement par la spéculation parisienne, en demandait un prix exorbitant. Nous devions le faire revenir à la raison, avec un prix plus dans le marché, d'autant que son appartement était dans son jus, comme on dit dans le métier.

- C'était à quelle heure ? » questionne Lantin, l'air un peu inquiet.

« Le rendez-vous était à 16 h 00, et je me rappelle qu'on y est restés plus d'une heure, car il ne voulait absolument pas baisser son prix. Le bien est d'ailleurs toujours à la vente, après tout ce temps. Je vous donne ses coordonnées, car c'est probablement votre prochaine question.

- Exactement, merci. »

Le commissaire Lantin est déçu par cet interrogatoire. Il n'a pas eu les réponses qu'il attendait. Deux alibis pour trois des agressions, voilà qui s'engage mal. Il faut absolument faire les vérifications d'usage. Lantin pense que les agendas ont pu être modifiés par Desmoulins pour cacher ses crimes.

\*

Lantin a réuni toute son équipe après l'interrogatoire des trois membres de l'équipe de l'agence. Il convoquerait Véronique Gallien plus tard, si nécessaire.

« Dufour, vous pouvez contacter les alibis possibles de Desmoulins ? Marquel, allez montrer la photo de Desmoulins aux victimes. Quelles sont les nouvelles de la

Scientifique<sup>7</sup> ?

- Ils confirment les agendas que nous ont donnés les témoins. Reste à savoir s'ils ont été modifiés par Desmoulins. Nous en saurons plus après l'interrogatoire du notaire et du vendeur. »

\*

*La police aurait appréhendé un suspect dans l'affaire de l'agresseur de femmes enceintes. De sources proches de l'enquête, l'homme aurait une cinquantaine d'années et se serait livré de lui-même à la police. Nous ne connaissons pas encore les motivations du suspect.*

\*

- « Quel est le con qui a parlé à la presse ? » Lantin est violet de colère.

---

<sup>7</sup> Nom commun pour le Service National de Police Scientifique (SNPS)

36

*Lorsque tu sous-estimes ce que  
tu fais, le monde sous-estime qui  
tu es.*

*Oprah Winfrey*

*11 octobre 2022*

Carole, alias cajoleXX, est connectée sur pourcesoir.com. Elle y va tous les jours, à différentes heures. Elle n'a pas encore accroché sa proie. Carole ne sait d'ailleurs pas quel pseudo il va prendre, car il avait désactivé le précédent, ericparis.

La phrase de Beauvoir « On ne naît pas femme, on le devient » lui revient en mémoire. Carole n'a pas lu ses livres, mais comment ignorer la grande phrase du féminisme. Est-elle devenue femme ? Un mari mou et quasiment impuissant, quelques relations d'un soir, et puis Éric qui l'avait trompée, même si le contrat était clair et sans lendemain. Maintenant, sa philosophie, c'est « Ne sois ni trop faible ni trop dur avec toi-même, sois juste et constante. » Elle se demande souvent si cette philosophie est suffisante pour naviguer dans les complexités de sa vie. Les souvenirs de ses échecs amoureux la hantent parfois, mais elle refuse de se laisser définir par eux. Chaque matin, elle se regarde dans le miroir et se rappelle que chaque expérience, bonne ou mauvaise, avait contribué à la femme qu'elle était aujourd'hui. Mais, est-elle une femme au sens de Beauvoir. ?

Elle avait appris à apprécier sa propre compagnie, à trouver de la force dans sa solitude. Les moments de doutes étaient inévitables, toutefois elle les affrontait avec une résilience nouvelle. Elle s'était plongée dans des activités qui la passionnaient, redécouvrant des hobbies oubliés et se fixant de nouveaux objectifs. Actuellement, son principal hobby était de jouer un sale tour à Éric.

Hier, en feuilletant un vieux journal intime, elle était tombée sur une note qu'elle avait écrite des années auparavant : « Un jour, je serai fière de la femme que je suis devenue. »

Elle sourit en réalisant que ce jour était sur le point d'arriver. Elle n'est peut-être pas parfaite, en revanche, elle est authentique, et cela valait de l'or.

Carole pense que c'est une juste vengeance qu'elle veut mettre en œuvre. Elle cherche à s'auto-justifier « La vengeance juste est complexe et se situe à la frontière entre la justice et la passion. » Elle se rappelle les paroles de son professeur de philo en licence, qui lui avait expliqué que « la véritable justice doit transcender les émotions personnelles et viser un bien commun plus large ». Cependant, Carole ne peut s'empêcher de ressentir que cette action est nécessaire pour rétablir l'équilibre perturbé par l'injustice qu'elle a subie. Sa vengeance est à la fois justifiée, et aussi moralement acceptable.

Bien sûr, elle ne va pas tuer Éric. Juste jouer avec lui, si elle arrive à l'attraper dans ses filets. Elle a tout planifié méticuleusement, chaque détail soigneusement pensé pour qu'il ressente la même douleur et la même humiliation qu'elle a endurées. Carole sait que ce qu'elle fait est risqué, mais elle est prête à tout pour obtenir cette satisfaction. Elle espère qu'en fin de compte, Éric comprendra la leçon et que cela mettra un terme à son comportement injuste. Pour Carole, cette vengeance est une manière de rétablir l'ordre et de s'assurer que justice soit faite, même si cela signifie franchir la ligne entre la justice et la passion.

Un message vient d'apparaître sur son compte cajoleXX « Bonjour, je cherche des rencontres avec une femme sympa, en toute simplicité, sans prise de tête. J'ai trente-cinq ans, et je pense être plutôt d'un physique agréable. Je reçois chez moi. Parle-moi de toi. » Carole est tout excitée. Elle a déjà filtré plus de vingt messages sans intérêt, mais là, elle en est persuadée, c'est son homme. Elle doit jouer son rôle à la perfection.

« Bonjour, je suis moi aussi à la recherche d'une relation simple et épisodique, je ne veux pas m'engager. Comme tu l'as lu sur mon profil j'ai 33 ans, cheveux châains et yeux bleus.

- Qu'aimes-tu au lit ?
- Un homme attentionné, qui sera me faire jouir, qui me traitera sensuellement. Et toi, que veux-tu ?

## La cinquième chambre

- Une femme disponible une fois par semaine. Je suis très sensuel, j'aime faire jouir les femmes avant mon propre plaisir. Tu t'appelles comment ?

- Coralie.

- Joli prénom, moi, c'est Éric. »

Ils échangent encore un peu pour faire connaissance. Il lui confirme qu'il s'appelle Éric et qu'il est chercheur. C'est bien lui. Il semble tellement pressé, qu'il ne lui demande pas un échange téléphonique. Ils conviennent d'un rendez-vous, chez lui, pour le lundi suivant.

Aussitôt après, Carole appelle son amie, Fleur.



37

*La vie est une grande  
désillusion.  
Oscar Wilde*

*12 octobre 2022*

Toute l'équipe du commissaire Lantin est assemblée autour de la table de la salle de réunion.

« Dufour, votre rapport sur les témoins.

- Les dates et heures concordent, Desmoulins était bien avec eux, au moins pour deux attaques.

- Ce qui veut dire qu'il n'y a qu'une date pour laquelle il n'a pas d'alibi. Est-on sûr qu'il ne s'agit que d'un seul agresseur ?

- Oui, je le pense, le mode opératoire est le même pour les trois attaques.

- Donc nous sommes au point de départ. Ramenez-moi Desmoulins » tonne Lantin, toujours aussi sanguin. Il sent que cette enquête est mal partie.

\*

Jean entre dans la pièce où l'attend le commissaire Lantin. Ce dernier affiche un visage sombre et menaçant. Il indique à Jean un siège devant la caméra, pour l'interrogatoire. Quelques minutes après le début de l'enregistrement, Lantin passe aux choses sérieuses.

« Vous vous êtes bien moqué de nous. Vous n'êtes pas l'auteur de ces crimes.

- Si c'est moi, je suis responsable de tout.

- Impossible, vous avez au moins deux alibis sur trois.

- Alors, la troisième, c'est moi.

## La cinquième chambre

- Pouvez-vous me dire de laquelle il s'agit ?

- La dernière » répond rapidement Jean.

« Vous êtes donc responsable de la dernière attaque, pouvez-vous me rappeler la date ?

- C'était le 7 octobre.

- À quelle heure ?

- 16 h 00 environ.

- Vous étiez chez Maître Sapin, pour la vente d'un appartement, nous avons deux témoins.

- Alors, c'était la deuxième.

- Non, monsieur Desmoulins, ce n'est pas vous. » Lantin est rouge de colère, mais il essaie de garder un ton professionnel.

Jean se met à pousser des cris, « Si c'est moi, je suis coupable de tout. Mettez-moi en prison, je suis un infâme, je suis un monstre. »

Lantin est devenu blanc tout d'un coup. Que lui joue Desmoulins. Il ne veut pas le suivre sur ce terrain.

« Monsieur Desmoulins, je vais vous présenter au juge pour "entrave à l'exercice de la justice". Comprenez-vous ce que je vous dis ?

- Non, je suis coupable, je veux être jugé, je veux mourir » dit-il avec des trémolos un peu forcés dans la voix.

« Vous n'allez pas mourir, mais vous pourrez éventuellement être condamné à de la prison, mais probablement à une assignation à domicile sous bracelet électronique.

- Non, vous n'avez rien compris, j'ai tué ma femme. » Desmoulins s'énerve, il a compris que sa première stratégie n'a pas fonctionné.

« Monsieur Desmoulins, j'ai discuté avec le médecin qui suivait votre femme. Elle est morte de sa maladie qui avait atteint des organes vitaux. Vous n'avez été, semble-t-il, qu'un

mari exemplaire. » Lantin est presque malheureux pour Desmoulins.

Jean se roule par terre. Il pousse des cris aigus. « Si je retourne chez moi, je vais en finir avec la vie, je n'ai plus de vie. » Lantin appelle la capitaine Dufour au téléphone « Appelez sur le champ le SAMU pour Desmoulins, menace de TS ». Lantin est un policier aguerri, il a tout vu dans sa longue carrière, et des cas bien plus complexes que celui de Desmoulins. Ce dernier n'est dangereux que pour lui-même, il ne serait de mal à personne. Il se demande s'il va prévenir le juge. Desmoulins a besoin de soins, plus que de punition judiciaire.

Lantin, après avoir raccroché, se penche vers Desmoulins et lui parle doucement : « Monsieur Desmoulins écoutez-moi. Le SAMU arrive, ils vont vous aider. Vous n'êtes pas seul dans cette épreuve. » Le policier pose une main rassurante sur l'épaule de Jean, « On va trouver une solution. Vous avez besoin de soutien, pas de jugement. »

Quelques minutes plus tard, les sirènes du SAMU se font entendre. Lantin se redresse et fait signe aux secouristes. « Par ici ! » Les ambulanciers prennent rapidement en charge Desmoulins, le rassurant et lui faisant une injection de tranquillisant. Lantin, observant la scène, sent un poids se lever de ses épaules. Il sait que Jean est entre de bonnes mains. Il prend une profonde inspiration et compose le numéro du juge. « Monsieur le juge, c'est Lantin. Nous avons une situation difficile avec Desmoulins. Ce n'est pas lui l'auteur des faits. Il a besoin de soins psychiatriques urgents. Je recommande une hospitalisation en HP. » Le juge, après un court silence, répond : « Merci, Lantin. Je vais suivre votre recommandation. Assurez-vous qu'il reçoive toute l'aide nécessaire. »

Lantin raccroche, satisfait d'avoir pris la bonne décision. On ne frappe pas un homme à terre, qui vient de perdre sa femme, toute sa famille. Il sait que le chemin sera long pour Desmoulins, mais il est convaincu qu'avec le bon soutien, Jean pourra retrouver une vie meilleure. Lantin se tourne vers les ambulanciers et leur adresse un signe de tête reconnaissant. Il sait que son rôle ne s'arrête pas là. Il doit maintenant informer l'équipe de l'enquête des derniers développements. Il compose rapidement le numéro de son supérieur, pour lui expliquer la situation. Une journée de perdue dans l'enquête, où chaque minute compte. Une nouvelle femme peut être agressée à tout moment.

Il jette un dernier regard vers l'ambulance qui s'éloigne, emportant Jean vers un lieu où

## La cinquième chambre

il pourra enfin recevoir l'aide dont il a besoin. Il sait que la route sera longue et semée d'embûches. De retour dans son bureau, Lantin rassemble toute l'équipe autour de la table de conférence. L'enquête doit reprendre.

38

*Un enfant est le plus grand  
cadeau.*

*Proverbe chinois*

*15 octobre 2022*

Véronique et Anne ont organisé une soirée. Elles ont une grande nouvelle à annoncer. Les invitées sont toujours les mêmes, avec l'inclassable Jacques. Elles n'ont rien dit à leurs invitées, leur réservant la surprise.

Chacune et Jacques apportent un petit quelque chose pour constituer un repas à la bonne franquette. Les hôtes s'occupent des boissons. Et arrivent des tartes salées et sucrées, un taboulé fait maison, et Jacques à apporter des chocolats de l'Atelier du Chocolat.

Tout le monde est détendu, il y a quelque chose de nouveau dans l'air. On ne sait quoi, sauf Véronique qui elle est radieuse ce soir ; alors que la dernière fois, elle était plutôt éteinte, soi-disant de la fatigue. En fait, elle était en pleine dépression nerveuse. Avec Eve, elle a fait un travail formidable sur elle-même. Elle a l'impression de mieux se connaître, alors qu'elle n'a fait que six séances. Elle avait un gros poids sur le cœur, il fallait que ça sorte. La grossesse a été l'élément déclencheur d'une cascade émotionnelle, dont elle voyait le bout.

Le champagne est servi. Véronique et Anne échangent un regard complice avant de se lever et de demander l'attention de leurs invités. Le brouhaha des conversations s'apaise et tous les regards se tournent vers elles. « Mes chers amis » commence Véronique « nous avons une grande nouvelle à vous annoncer ce soir. » Elle prend une profonde inspiration, son sourire s'élargissant. « Le bébé est un garçon. » Véronique est étonnée elle-même de la facilité avec laquelle elle a annoncé cette nouvelle qui était impossible il y a encore quinze jours. Corinne s'écrit « Enfin un mâle dans cette maison ! ». « Et moi ! » s'insurge Jacques.

« Toi tu comptes à moitié, le bébé fera l'autre moitié, avant de prendre toute la place. »

Les rires fusent autour de la table du salon, et l'atmosphère devient encore plus joyeuse. Jacques, toujours prêt à plaisanter, lève son verre. « À ce futur petit homme qui va nous apporter encore plus de bonheur et de chaos ! » Les invités trinquent, et la soirée continue dans une ambiance festive. Les discussions tournent autour des préparatifs pour l'arrivée du bébé, des souvenirs d'enfance et des conseils parentaux. Véronique, rayonnante, se sent entourée d'amour et de bienveillance. Elle sait que ce bébé sera accueilli dans un cercle d'amis et de famille qui l'adoreront.

Anne, quant à elle, ne peut s'empêcher de sourire en voyant Véronique si heureuse. Elle sait que le chemin a été difficile, mais ce soir, tout semble possible. Ensemble, elles sont prêtes à affronter cette nouvelle aventure, main dans la main, avec leurs amis à leurs côtés.

Plus tard dans la soirée, alors que les invités commencent à partir, Véronique et Anne se retrouvent seules dans le salon, entourées des restes du festin. Elles se regardent et éclatent de rire, soulagées et heureuses. « On l'a fait » dit Véronique en prenant la main d'Anne. « On a partagé notre bonheur avec ceux qui comptent le plus pour nous. » Anne acquiesce, les yeux brillants. « Oui, je suis si fière de toi, tu étais perdue, et je ne savais pas comment te sauver. Mais, maintenant tout va bien aller. Nous allons devoir préparer la chambre et choisir un prénom. Je m'occupe de la première tâche, toi de la seconde. » Véronique est touchée « Mais, tu ne veux pas choisir avec moi le prénom » s'étonne-t-elle. « Tu feras ça bien mieux que mettre en ordre la chambre. Avec ton gros ventre, tu n'es plus bonne à rien. » Lui lance Anne dans un grand éclat de rire.

Véronique rit de bon cœur, touchée par l'humour d'Anne. « D'accord, je vais réfléchir à un prénom parfait alors. » Elle se lève avec précaution et se dirige vers la fenêtre, regardant les étoiles qui scintillent dans le ciel nocturne. « Tu sais » dit-elle doucement, « je pense que ce bébé va nous apporter encore plus de bonheur. » Anne s'approche et enlace Véronique par derrière, posant ses mains sur son ventre arrondi. « Je n'en doute pas une seconde. Nous avons traversé tant d'épreuves, mais nous sommes plus fortes ensemble. »

Véronique est tout à coup traversée par une pensée sombre, « Tu as appris pour Jean, sa femme est morte, il s'est accusé des attaques de femmes enceintes, et désormais, il est

## La cinquième chambre

à Sainte-Anne. Qu'il a dû souffrir pour en arriver là. Il n'avait dit à personne que sa femme était malade. Que va-t-il devenir ? Que va devenir l'agence ? » Anne lui répond « Un problème à la fois, pensons à nous. On verra pour le travail et pour Jean plus tard. De toute façon, tu seras en congé maternité bientôt, et tu pourras peut-être aller voir Jean quand tu y seras prête. »

Sur ces mots, elles vont se coucher, laissant le salon sens dessus dessous.



39

*Le masculin est mêlé de  
féminité, le féminin est pur.*

*Françoise Giroud*

*17 octobre 2022*

Une femme d'une trentaine d'années, cheveux châtons et yeux bleus, arrive au 19 rue du Petit Montmartre. Elle semble chercher un nom à l'interphone, puis sonne. Elle porte une tenue chic et sexy à la fois. Elle a une fine écharpe de soie autour du cou, probablement un carré Hermès. Quelques bijoux discrets agrémentent le tout. Elle transpire la sensualité. Quel homme résisterait à une si belle composition, la reine de Paris ?

Elle attend quelques instants, le regard scrutant les fenêtres des étages supérieurs. La porte s'ouvre enfin, elle entre dans le hall.

En trente minutes, il ne s'est pas passé grand-chose dans la rue du Petit Montmartre. Patrick est déjà au 22, il n'a rien manqué de la scène. Il pense à Éric, ce doit être une nouvelle conquête, « canon ! ». Il ne s'embête pas le salaud. Puis, la femme sort en courant, elle a les cheveux en bataille, elle semble boiter.

\*

« Allo ma chérie, mission accomplie.

- Tu l'as eu ? Raconte-moi tout.
- Le matou était charmant, tu ne m'avais pas dit que c'était un beau gosse, j'ai quelques scrupules.
- Arrête, tu es une vraie salope !
- Oui, je sais, tu m'aimes pour ça. Alors, voilà. J'arrive à l'heure convenue, Éric m'accueille et me fait entrer chez lui. Il me demande ce que je veux boire, « un Coca » il

s'exécute, avec une rondelle de citron. On discute un peu de tout, mais on en vient rapidement à la raison de ma visite. Il me demande si je veux visiter sa chambre. Déco sommaire, tu avais raison. Il n'a pas trop du goût le beau gosse. Pourtant, il m'en faut un comme ça. Donc, on visite la chambre, et surtout le lit. Il commence à me caresser et j'en fais autant. Je sens dans ma main l'effet produit. Puis, la sienne descend dans ma culotte. Il reçoit une décharge électrique lorsqu'il sent mes bijoux de famille, que j'avais laissés bien en évidence, comme tu me l'avais demandé. Il me baisse violemment la culotte pour voir ce qu'il a touché. Il n'y a plus de doutes, Coralie, alias Fleur, alias Pascal, est un homme. Il a fait un bond en arrière, comme si j'étais radioactive, il s'approche de moi et me gifle, « sors d'ici en vitesse ». C'est la gifle la plus douce que j'ai reçue de ma vie. Tromper un trompeur, quel pied ! » Fleur semble saliver de plaisir.

« Je vois que tu t'es bien amusée, ma chérie » lui dit Caroline, qui n'espérait pas un tel succès.

« Follement, on recommence quand tu veux.

- As-tu fait des photos ?
- Non, il m'avait pris mon sac à main et mon manteau ; il doit être sur ses gardes, mais il n'a pas regardé du bon côté.
- Ce n'est pas grave. Je te dois un dîner au Jules Verne. Mon banquier va apprécier la blague.
- Mais, je ne fais pas ça pour l'argent, tu es mon amie de cœur.
- Je sais mais je vais honorer ma parole, en plus j'avais envie d'aller dans le restaurant mythique de la tour Eiffel. » Caroline est radieuse en imaginant la scène, Éric au lit avec un homme. Peut-être cela allait-il réduire les ardeurs du matou.

\*

Éric est furieux, « un homme » comment lui le tombeur de femmes a-t-il pu de laisser avoir par ce traquenard ? Il est hétéro à cent pour cent, mais alors les travelos, « non ». Il ne voit pas comment faire pour répondre à ce camouflet. Manifestement, cajoleXX est un fou qui cherche des émotions fortes. Il va signaler son pseudo au webmaster, pour que son

compte soit désactivé. Il se connecte sur le site pourcesoir.com. Éric a un message de cajoleXX « Alors, j'ai de beaux bijoux ? ». L'humiliation est totale, heureusement qu'il n'y a pas de photo de la scène. Il vérifie toujours que ses conquêtes ne sortent pas en douce un smartphone.

Éric décide de se déconnecter aussi de ce site. Il était de toute façon inscrit sur d'autres sites de rencontres. Il y en avait un pour les femmes et hommes mariés. C'était la garantie de tranquillité assurée.

Il sort en trombe de chez lui, et passe devant le bar du 22. Éric voit Patrick qui le suit du regard. Non, aujourd'hui il n'a rien à dire. Il ne veut pas échanger avec ce poivrot, qui serait bien capable d'en parler à tout le quartier. Il trouve qu'il lui en a trop dit. C'est un inconnu, alcoolique et qui pourrait se vanter de connaître des secrets sur lui.

Il lui faut rapidement une rencontre pour meubler le lundi qui est libre dans son agenda.



40

*Tu seras viril mon kid, je n'veux  
voir aucune once féminine.*

*Eddy de Pretto*

*17 octobre 2022*

*Quand j'étais petite, tout le monde m'appelait Pascal. Quelle drôle d'idée, j'étais Fleur au fond de moi. Je n'aimais pas les vêtements qu'on me faisait porter, je n'aimais pas le foot avec les garçons de mon école, je n'aimais pas mon père qui me disait « sois un homme » quand il me retrouvait avec les vêtements de ma grande sœur. Non, je n'ai pas aimé mon enfance. Je me repliais sur moi-même, je pensais « on est en bonne compagnie avec soi-même si on est sincère. » J'étais sincère, mais j'avais besoin des autres. Et je les ai trouvés.*

*Ma vie a toujours été un combat. Contre mes parents et ma famille, contre les autres, à l'école, au collège et au lycée. Dès que j'ai été majeure, mon père ne pouvait plus m'empêcher de me comporter comme je le voulais. J'étais une femme, et tout le monde allait le savoir. Ma mère m'a soutenue, envers et contre tous. Elle a accompagné ma transformation. Elle a payé mes traitements et mes opérations esthétiques. Elle m'appelait Fleur. Elle m'aimait et m'aime toujours comme je suis. Avec mon père, c'est plus compliqué. Il accepte de me recevoir dans la maison familiale, mais je suis toujours Pascal pour lui. Ce prénom sonne aussi au féminin, Pascale. Il joue sur l'ambiguïté.*

*J'ai réussi à faire des études dans la mode. Je suis styliste et photographe. J'ai intégré ce milieu assez facilement, probablement grâce à ma différence. Ce qu'eux considèrent comme une différence. Pas pour moi, à moins de considérer que nous sommes tous différents.*

*Je suis officiellement devenue une femme en 2020. Nous avons fait une belle fête avec toutes mes amies et bien sûr quelques amis. Je ne compte pas me faire opérer pour le moment. Je suis équilibrée comme je suis, mais je n'écarte pas cette possibilité. Cependant,*

*je vais faire une nouvelle chirurgie réparatrice, me faire réduire la pomme d'Adam, une chondrolaryngoplastie. Oui, réparatrice, car ce n'est pas comme cela que j'aurais dû naître.*

*Ma petite comédie avec Carole a été réjouissante. J'ai réussi mon examen de passage. Un macho, un Don Juan m'a pris pour une femme de naissance. J'ai donc mon brevet de féminité.*

*Fleur est la plus belle femme de Paris, elle est à la mode, elle est invitée dans les soirées VIP et aux vernissages où se presse le tout-Paris. J'ai du succès auprès de certains hommes, qui connaissent tout de mon anatomie. Et pas les plus moches.*

*Il faut avoir la force d'être soi-même. Ma devise « Si tu donnes ta liberté de penser, ne compte pas la récupérer. » Je ne veux pas d'indifférence, même si elle peut être une libération. Parfois, je me demande s'il n'est pas préférable d'avoir une franche hostilité, qu'un entre-deux tiède. Mon père est tiède.*

*Je suis la preuve que l'impossible n'est que dans la tête. Il faut se réaliser pour en prendre conscience. Fleur est épanouie et son parfum est délicieux. Et je dis « merde » aux grincheux.*

41

*Le chasseur rencontre le gibier  
là où ils n'ont pas pris rendez-  
vous.*

*Proverbe malinké*

*30 octobre 2022*

Antoine est un chasseur acharné, il ne laisse jamais sa proie en paix. Marco ne veut plus suivre la mission, c'est une bonne chose. Moins le client en sait, mieux il travaille. Il n'a pas les éternelles questions. Mais, pour Antoine, il n'y a pas de place pour le doute. La mission est tout ce qui compte.

La traque de Carlo Parisi, alias le *butterato*, a été complexe et a probablement laissé des traces. Ses enquêteurs et ses contacts, dont un mouchard bien informé, ont dû poser des questions, voire torturer et tuer. Mais, la piste avait été bonne, et la cible repérée après quelques mois de travail acharné. Elle était cachée dans un petit village près de Naples, la ville natale du *butterato*. Il avait deux gardes du corps, et monter une attaque directe aurait été trop voyante et dangereuse. Les deux tueurs, engagés par l'intermédiaire d'*il grosso*, s'étaient fondus dans le paysage, en vrais caméléons. Ils avaient pris le rôle de géologues en quête de couches de cendres dans les environs du Vésuve. Ils avaient même des cartes officielles de l'*Istituto Geografico Militare*. Ils ont vite remarqué que le *butterato* faisait de petites escapades sans ses gardiens. Il passait alors sur la côte amalfitaine, très escarpée. C'était le lieu idéal pour un accident mortel. Il fallait bien synchroniser l'action : réussir à pousser la voiture de la cible dans le vide, sans tomber soi-même. Deux voitures avaient été volées quelques jours avant la date probable de la prochaine sortie. Et, le jour donné, à 2 h 32 du matin, la petite Fiat du *butterato* est discrètement sortie de sa cache, ses phares éteints pour éviter d'attirer l'attention. Les tueurs, postés à quelques kilomètres de là, ont immédiatement pris position. Ils savaient que chaque seconde comptait. La route sinueuse

de la côte amalfitaine offrait de nombreuses opportunités, mais également des risques considérables. Le *butterato*, confiant, roulait à une vitesse modérée, profitant de la tranquillité de la nuit. Ses gardes du corps ne soupçonnaient rien, le *butterato* leur avait fait boire un léger somnifère, associé à beaucoup d'alcool. Les tueurs, dans leurs voitures volées, attendaient le moment propice. Ils avaient étudié chaque virage, chaque précipice, et savaient exactement où frapper. À un virage particulièrement dangereux, l'un des tueurs a accéléré brusquement, percutant l'arrière de la Fiat. Le *butterato* a perdu le contrôle de son véhicule, qui a commencé à dérapier dangereusement. Le second véhicule, venant en sens inverse, n'a eu qu'à pousser un peu plus la voiture du *butterato*, pour qu'elle tombe dans le vide. Les chocs seraient invisibles sur un véhicule ayant fait une chute de plusieurs dizaines de mètres. Les deux tueurs sont descendus par un chemin abrupt pour atteindre la voiture. Ils avaient deux objectifs : vérifier que la cible était morte, et prendre un petit souvenir.

Les deux tueurs étaient déjà loin au lever du soleil. Le lendemain, la police avait découvert la voiture accidentée, avec un homme mort à l'intérieur. Après quelques investigations, son identité avait été découverte, Carlo Parisi, dit le *butterato*.

Antoine se concentre sur chaque détail, chaque mouvement suspect. Il sait que la plus petite erreur peut coûter cher. Antoine a de nouvelles pistes, dont une pourrait être décisive.

Il a raison, mais il lui faudra encore plus d'un mois pour résoudre le casse-tête.

42

*Étrange maladie que celle de la  
paternité.*

*Marcel Godin*

*05 novembre 2022*

Ce soir, deux dîners ont lieu à la tour Eiffel.

Au deuxième étage, Le Jules Verne accueille Carole et Fleur. Cette dernière, alias Pascal, a sorti la tenue de soirée, pas trop gainée, car il y a des parties de son corps qu'elle ne peut cacher. Carole a aussi fait un effort, mais elle n'arrive pas à la cheville de son amie.

« C'est incroyable que tu sois plus femme que moi.

- Ce sont des heures de travail par jour, ma chérie, et puis il y a les hormones. Tu as vu, le serveur nous a dit "Bonsoir mesdames". Je suis aux anges.

- Mais, regarde un peu le résultat, tu pourrais être miss France. » Carole a les yeux qui brillent du plaisir de voir son amie si radieuse.

« Il me reste encore quelques scories de mon ancien corps.

- Tu comptes te faire opérer ?

- Je suis heureuse comme je suis, il y a juste ma pomme d'Adam qui me gêne, mais les carrés Hermès sont superbes, pour camoufler le surplus, tout en montrant la femme en moi. Et puis, je vais me la faire réduire, c'est décidé. Pour le reste, je ne suis pas prête.

- Tu dois avoir un budget fringue absolument dingue.

- Je fais les friperies, où tu trouves du dégriffé pour presque rien. Mon plus gros budget, c'est le maquillage, mais heureusement, les hormones ont diminué ma pilosité, je ne me rase presque plus. » Fleur est très fière de son apparence. Elle y a travaillé quotidiennement depuis presque vingt ans, si elle compte ses années de jeunesse.

« Et à ton travail, ça se passe comment ?

- Très bien, je suis Fleur pour tout le monde, pourtant les beaux mâles me fuient un peu. Les femmes sont jalouses de mon look, les plus sympas me demandent des conseils. Mais, il faut dire que dans la mode, je passe inaperçue.

- Tu as bien changé depuis nos années à la fac.

- Oui, le petit Pascal est mort, buvons à Fleur. » Et, elles lèvent leurs coupes de champagne dans un même élan.

« As-tu eu des nouvelles du bellâtre ?

- Non, j'ai laissé un petit mot sur son compte. Puis, je me suis désabonnée.

- Dommage qu'on n'ait pas fait de photos, on se serait amusées un peu plus. » Fleur et Carole échangent un petit rire.

« Je ne veux pas avoir d'ennuis avec la justice. Ma victoire est totale. Levons encore nos verres, jusqu'au bout de la nuit. » Elles joignent le geste au verbe, et embrasse du regard la vue magnifique qui s'offre à elles.

Carole est radieuse. Elle a continué à perdre du poids. Elle se sent bien dans son corps, elle sait qu'elle a des progrès à faire pour être vraiment sexy.

« Je peux te demander un service ?

- Un autre ? Ça va te coûter cher.

- Rien de semblable à notre petite blague ; tu ne prendras une gifle que si tu me dis non. Je voudrais refaire ma garde-robe. Je me sens de plus en plus jeune et bien dans ma peau.

- Il y a du boulot, on commence demain dans les friperies, puis la semaine prochaine coiffeur et maquillage. J'ai une amie qui te fera ça pour presque rien.

- Tu devrais t'appeler Perle et non Fleur. » Une larme coule sur sa joue.

Une nouvelle femme vient de naître, sous le toit de Paris.

\*

Au premier étage, plus modestement, au Madame Brasserie, Marco et Mirella sont face à face en amoureux. Ce n'est pas l'une de ses dates fatidiques, alors Mirella se demande ce qu'il se passe. Il lui a juste demandé de mettre une jolie robe, lui aussi a fait des efforts vestimentaires. Il y a encore vingt minutes, elle ne savait pas où ils allaient.

Elle est éblouie par le lieu, la tour Eiffel en décor. Va-t-il la demander en mariage ? C'est le plus probable, elle en a déjà le cœur qui bat. Elle s'imagine déjà sa belle robe blanche. Elle a d'ailleurs déjà fait quelques boutiques spécialisées. Elle n'a pas osé essayer des robes, elle ne veut pas se porter malheur.

Le serveur arrive et Marco commande une bouteille de champagne millésimé. Elle n'a pas vu la carte, mais se doute que la bouteille est à au moins deux cents euros. Alors, elle fixe Marco avec intensité ; quand va-t-il mettre un genou à terre ? Comment sera sa bague ? Le champagne arrive, les verres sont remplis par le serveur. Et Marco se lance.

- « Je lève mon verre à une journée pas comme les autres. Je lève mon verre à la plus belle des femmes, qui n'est pas mon épouse, mais bien plus. » Mirella s'inquiète. « Je lève mon verre à la mère de notre futur enfant. »

Mirella, qui tenait son verre levé, le laisse tomber sur son assiette. Le serveur arrive et fait le nécessaire pour enlever les morceaux de cristal. Il leur propose une nouvelle table. Mirella ne pense même pas à aller s'essuyer. Elle est trempée de champagne, mais ne sens rien. Ce n'est pas une demande en mariage, mais c'est beaucoup plus. Elle va être mère.

« Oh mon chéri, tu... » elle ne sait pas comment finir sa phrase.

« Ne dis rien, juste oui.

- Oui, mille fois oui. C'est la plus belle journée de ta vie. » Elle en pleure ouvertement. La nuit parisienne caresse ses larmes.

« Non, la plus belle journée de ta vie sera le jour où tu donneras la vie à notre enfant.

- Mais, ton travail ?

- Ne t'occupe pas de ça. Véronique reviendra après son congé mater, elle me l'a

confirmé.

- Et on peut le faire quand ? » Soudain, c'est Mirella qui voit des empêchements à sa future grossesse.

« Je te propose qu'on attende encore un peu, mais c'est promis, on aura un enfant l'année prochaine.

- Je peux en parler à ma mère ?

- Attends plutôt d'être enceinte.

- Tu as raison, elle serait capable de tout prendre en charge et de nous tenir la chandelle. Je sais qu'elle attend ce moment comme moi, même si devenir grand-mère ne la rajeunira pas. » Mirella aime sa mère, cependant elle sait à quel point elle peut envahissante. La reine-mère est une mère-poule dominatrice.

Le repas se finit dans la bonne humeur. Ce soir-là, ils font l'amour comme jamais. Un couple parfait.

43

*Le silence est le cri le plus fort  
de la douleur.*

*Arnaud Desjardins*

*29 novembre 2022*

Maria a appelé Mirella ce matin. Elle semblait nerveuse. Mirella se repasse le film de cet échange.

*(conversation traduite de l'italien)*

- *Bonjour ma chérie, comment vas-tu ?* » *La voix de Maria est atone, contrairement à son habitude.*

- *Bien, mais toi, que t'arrive-t-il ?*

- *La vie n'est pas toujours facile pour une femme qui vieillit.*

- *Mais, tu as vingt ans dans ta tête.*

- *Pas toujours, aujourd'hui j'ai cent ans.*

- *Tu es la plus belle, je ne suis même pas une pâle copie de toi. Dans la rue, les hommes se retournent sur toi, pas sur moi.*

- *C'est de la poudre aux yeux.* » *Maria fait une pause.* « *Je voulais aussi te parler de vos tests ADN. Avez-vous trouvé quelque chose de nouveau ?*

- *Non, rien de nouveau. Nous avons fait une demande au site pour entrer en contact avec notre cousin. La démarche est un peu longue.*

- *Ma chérie, il faut que tu arrêtes ça immédiatement, ce n'est que du malheur.*

- *Alors, dis m'en plus.*

- *Je vais essayer, mais ne répète rien à Hugo sans moi. Tu promets ?*

## La cinquième chambre

- *Oui, je t'écoute.*
- *Hugo et toi avez le même père. C'était un homme pas comme les autres, il était souvent absent. Il travaillait dans les affaires, c'est de là que vient mon argent. On s'aimait comme des fous.*
- *Pourquoi tu parles au passé ? Il est mort ou vous vous êtes séparés ?*
- *Il est mort, il y a des années. Peu de temps après la naissance de ton frère.*
- *Comment est-il mort ?*
- *Un accident de voiture, mort sur le coup.*
- *Et tu n'as gardé aucun contact avec ta famille et la sienne ?*
- *Non, j'ai trop de douleurs en Italie. Je ne peux pas t'expliquer, peut-être une autre fois.*
- *Mais, tu m'en as trop dit ou pas assez.*
- *Alors, je t'en ai dit trop. Mais, promets-moi d'arrêter tes recherches. Tu ne trouveras que du malheur. Promets-moi au nom de la Sainte-Vierge ! » Maria ne faisait appel à la Vierge que dans les cas extrêmes.*
- *« Très bien comme tu veux. Mais, m'en diras-tu plus ?*
- *On verra à Noël. Il y aura ton frère, et je serai peut-être prête à parler.*

Maria regrettera-t-elle ses mensonges ?

44

*Les fous ouvrent les portes que  
les sages ne reconnaissent pas.*

*Paul Éluard*

*30 novembre 2022*

Un jeune homme s'avance dans un couloir gris-sale. Les grandes fenêtres ne semblent pas laisser passer la lumière, malgré un soleil encore haut dans le ciel. Il a dû passer le contrôle, et laisser son sac à dos à la sécurité. C'est sa première visite dans ces lieux, et il est un peu nerveux. Sa vie est peut-être suspendue à cette rencontre. Il ne sait pas à quoi s'attendre.

Il arrive devant la chambre 323, et frappe doucement à la porte. Il ignore pourquoi il n'ose pas être plus naturel. A-t-il peur de réveiller le locataire de cette chambre ?

« Entrez ! » lui répond une voix sonore.

« Bonjour Jean, comment allez-vous ? » Marco se demande si c'est la bonne question à poser.

« Très bien, entre, entre donc et assieds-toi ici sur le fauteuil à côté de moi. » Jean est allongé sur son lit, un livre à la main.

« J'espère que je ne vous dérange pas. J'ai appelé pour prévenir de ma visite, on m'a dit qu'il n'y avait pas de problème.

- Non, c'est parfait, viens donc, viens dans mes bras. »

Marco est étonné par ces élans un peu outranciers. Il n'avait jamais été dans les bras de Jean, même si celui-ci le considérait comme son fils, et réciproquement, Marco avait une sympathie filiale avec Jean.

« Vous semblez aller très bien.

- Oui, j'ai remonté la pente. Il faut dire qu'on me gave de médicaments. Pour la dépression, pour le sommeil, pour le réveil. Des pilules de toutes les couleurs. Le soir, il y en a une d'un très joli bleu. J'ai l'impression d'avoir vingt ans. Je ris tout le temps. Je fais aussi une thérapie, presque quotidiennement ; principalement avec des groupes de paroles. Depuis, je n'arrête plus de parler. C'est fou tout ce que j'avais à dire.

- Vous vous souvenez pourquoi vous êtes ici ? » Marco regrette aussitôt sa question.

« Oui, très bien. Je n'étais plus moi-même. J'aimais tant Karina, elle était toute ma vie, toute ma famille. Tu sais que mes parents sont morts et que je n'ai ni frère ni sœur. J'étais obsédé par le fait qu'on n'ait pas eu d'enfant. Dès notre mariage, nous avons décidé d'avoir deux ou trois enfants. Puis, les années passant sans résultat, nous avons consulté un spécialiste. Les analyses ont été formelles, Karina était stérile. À cette époque, la PMA n'était pas vraiment démocratisée, bien que légale. Mais, Karina avait une malformation de l'utérus. Il aurait fallu une GPA, et ça, c'était interdit. On aurait pu passer par un pays étranger, mais Karina était très croyante, et pour elle c'était impossible. Je voulais adopter un orphelin, pourtant, elle n'a jamais voulu cette solution. Je n'ai pas bien compris pourquoi. Je crois qu'elle voulait un enfant de nous deux, pas d'étrangers. Puis, la maladie est arrivée, une première fois. Cancer du sein avec ablation. Elle s'est sentie encore moins femme, pas d'enfant, un seul sein. Elle a commencé à devenir très morose, peut-être son âme slave. Le cancer est revenu, il y a un peu plus d'un an ; le second sein, malheureusement, avec une métastase au poumon. Nouvelle opération, second sein ablaté, un lobe de poumon en moins et chimio. Je ne reconnaissais plus Karina. Elle était en pleine dépression, et son état s'est aggravé, probablement à cause du stress. Les poumons étaient à nouveau touchés, on ne pouvait plus opérer, il fallait une chimio puissante. On a essayé une thérapie hormonale, qui a eu quelques effets, en réduisant les métastases, mais sans rémission. Elle avait une forme virulente de cancer du poumon à petites cellules. Le pronostic était très mauvais. La suite, c'est une hospitalisation de plusieurs mois. Karina ne voulait pas mourir dans notre appartement, elle avait l'impression qu'elle souillerait les lieux et que je ne voudrais plus y vivre. Elle n'avait pas tort, mais je lui disais le contraire. La suite, tu la connais, j'ai pétié les plombs. Cette histoire d'attaques contre des femmes enceintes m'a tourmenté, je me voyais à la place de l'agresseur, moi qui

avais développé une phobie des femmes enceintes. C'est aussi pour ça que j'ai demandé à Véronique de rester chez elle. La voir tous les jours, avec son ventre de plus en plus arrondi, était une torture au quotidien. » Jean reprend son souffle, mais regarde toujours le plafond, comme s'il se parlait à lui-même. Il reprend son récit.

« Je pensais me suicider à la mort de Karina, mais je suis allé à la PJ comme un pantin. J'étais un autre, j'étais l'agresseur. J'ai appris que c'est un trouble dissociatif de l'identité. J'ai fait une cure de sommeil de douze jours. J'étais aussi sous traitement anti-dépresseur. Maintenant, tu vois, je suis un autre homme. J'ai accepté le départ de Karina, je sais qu'elle vit en moi. » Jean marque une pause, à ce stade de son récit. Marco n'ose pas intervenir, il sent que Jean a encore des choses à lui dire.

« Un jour, lors d'une de mes séances de thérapie, j'ai rencontré Sophie. Elle était là pour des raisons différentes, mais nous avons rapidement noué une amitié. Sophie était une personne douce et compréhensive, et elle m'a beaucoup aidé à traverser cette période difficile. Elle avait elle-même vécu des épreuves similaires, ayant perdu son mari dans un accident de voiture quelques années auparavant. Je sens ton interrogation » dit Jean en se tournant vers Marco. « Non, il n'y a rien entre nous ; c'est juste de l'amitié. Ça m'aide beaucoup à me reconstruire, sur de nouvelles bases. Dis-moi, comment ça va à l'agence ?

- Ça va bien, même si nous ne sommes plus très nombreux, Véronique a commencé son congé maternité. Mais, j'ai une question, vous m'aviez donné mandat sur l'agence pour prévenir la suite des événements ?

- Oui, je pensais en finir comme je te l'ai dit, et je savais que tu pourrais diriger l'agence toi-même. Je ne compte pas reprendre le travail. Je sens que j'ai d'autres voies à explorer, faire des choses que nous n'avons pu faire avec Karina, comme de grands voyages. Puis, je souhaite me mettre à la photo.

- Je suis très heureux de voir que vous allez mieux et que vous préparez votre nouvelle vie. Savez-vous quand vous sortez d'ici ?

- Non, je ne suis pas pressé. On prend soin de moi, je peux me centrer sur mes projets.

- Prenez bien soin de vous, je reviendrai vous voir. » Marco lui fait une accolade et

s'éloigne, rassuré, après tout le stress accumulé.

Marco était heureux d'apprendre que Jean allait bien, en tout cas aussi bien que possible. Jean n'avait pas pu assister à l'enterrement de Karina. Il n'y avait que quelques personnes, dont tous les employés de l'agence. Il y avait des voisins et des amis de Jean. Il semblerait que Karina n'avait pas de famille en France. Marco savait que celle-ci était en Russie et personne n'avait pas fait le déplacement. Était-il même au courant ? Il n'y avait pas eu d'éloge funèbre, personne n'avait dirigé la cérémonie. Marco ne sait pas qui a organisé l'événement, il avait été prévenu par un voisin de Karina.

Après l'enterrement, Marco avait ressenti un vide immense. Il se souvenait des moments passés avec Karina, de son sourire et de sa gentillesse. Il avait effectivement remarqué que Jean n'organisait plus de dîners chez lui depuis plusieurs mois ; et Karina ne passait plus à l'agence. Mais, il n'était pas intime avec Jean, il ne s'imaginait pas lui poser des questions. Curieusement, Jean n'avait rien montré des souffrances qu'il traversait.

Les jours suivants, Marco ne pourra pas s'empêcher de penser à Jean. Il se demanderait comment il pourrait l'aider sans paraître intrusif.

La question est « Qui devait aider qui ? »

45

*La mafia est une entreprise de  
la violence. Elle utilise la force  
pour obtenir ce qu'elle veut.*

*Roberto Saviano*

*11 décembre 2022*

Marco est assis sur un banc du Parc Montsouris. Il est très stressé, trop d'événements bousculent sa vie. Il doit maintenant diriger l'agence presque seul. Véronique sur le point d'accoucher, Jean à l'hôpital, et qui ne reviendra probablement jamais. C'est peut-être une opportunité professionnelle. Puis, Mirella à qui il a dit oui pour un bébé. Elle le veut aujourd'hui. La grossesse de Véronique l'a rendue très nerveuse, et elle ne manque pas une occasion de faire comprendre à Marco qu'il serait temps pour lui de tenir sa promesse. Il lui a bien expliqué qu'il souhaite attendre janvier pour se lancer dans cette nouvelle vie. Mirella devra attendre encore quelques semaines.

Il repense à sa visite surprise, hier, chez Antoine de Chailly. Il est passé à son immeuble, et, surprise, plus de lettre « A » sur l'interphone. Ce détective privé est bien curieux. A-t-il jamais exercé ce métier ? Et aussi, un détective qui fait tuer des inconnus, est-ce bien réaliste ? N'est-ce pas plutôt une petite crapule, une barbouze, avec un visage d'ange ?

Sa pensée revient vers lui. Depuis des semaines, il perd des cheveux de façon éparse. Mirella lui a même fait la remarque, qu'il bouchait l'évacuation de douche. Il pensait avoir une pelade, il avait lu un article à ce sujet sur le net. Il avait consulté son médecin traitant, qui l'avait orienté vers un dermatologue. Celui-ci avait diagnostiqué un *effluvium* télogène lié au stress, donc rien à voir avec une pelade, dans un sens, c'était plutôt une bonne nouvelle. Aucune solution thérapeutique efficace n'est disponible. Il faut diminuer le stress. Cependant, il lui avait conseillé une lotion antichute de cheveux, de la vitamine B, une alimentation riche en protéines et en fer, et enfin de la relaxation. Le sport pouvait aider

aussi, mais il était à son maximum. Pour la relaxation, il lui avait conseillé des tutos en ligne pour faire soi-même et à son rythme des exercices de respiration contrôlée.

Marco avait décidé de suivre les conseils du dermatologue à la lettre. Chaque matin, il appliquait la lotion antichute avec soin, espérant voir des résultats. Il avait également commencé à prendre des compléments de vitamine B et à ajuster son alimentation pour inclure plus de protéines et de fer. Pour la relaxation, il se mit à visionner des tutos en ligne. Il découvrit des exercices de respiration contrôlée qui l'aidaient à se détendre après une journée stressante. Il se surprit même à apprécier ces moments de calme, loin des préoccupations quotidiennes. Marco s'accordait quelques minutes de pause, au milieu des dossiers et des visites en clientèle. Les progrès n'étaient pas encore très visibles. Il faudra trancher dans le vif, il allait prendre une nouvelle décision peut-être deux.

Marco avait perdu un peu de sa superbe, avec des cheveux dégarnis, heureusement, pas de trous trop visibles. Cependant, Mirella ne l'aimait pas moins, et leur soirée au lit était toujours comme au premier jour, et même mieux, car ils se connaissaient par cœur. Il est sûr que c'est la femme de sa vie, à lui d'être l'homme de la sienne. Néanmoins, pour le moment, il est plus préoccupé par son rendez-vous avec Antoine. Que va-t-il lui dire ? Est-il complice d'un assassin, puisqu'il y a préméditation ? Il n'a pas beaucoup de temps pour réfléchir, car Antoine arrive à l'heure exacte.

« Bonjour Marco, vous allez bien ?

- Oui... mais en fait, non, pas vraiment, je suis très fatigué » lui répondit-il, encore perdu dans ses pensées.

« Je vois ça, vous perdez vos cheveux.

- Vous voyez tout » dit tristement Marco en se passant la main dans les cheveux. Quelques-uns se glissent entre ses doigts, le regard fixé sur les capillaires restés enroulés sur ses doigts. « Voyez, là » dit-il en montrant sa main ouverte.

« C'est mon métier de tout voir. Je sais que c'est une situation stressante pour mes clients. Je peux vous conseiller de faire de la méditation zen, ou encore mieux le zazen, la méditation en pleine conscience. Je peux vous trouver un super prof.

- Merci, tout le monde me donne sa méthode, je suis un peu perdu et ça ajoute à mon stress » lui répond Marco sur la défensive. Mirella et Maria lui ont déjà fait la même remarque. Il ne se sent pas l'âme méditative.

« Alors, ne faites que ce que vous ressentez, et avec moi, faites du lâcher prise. Je suis là pour prendre sur moi les actions que je mène. C'est moi le bras armé, vous n'êtes qu'un témoin. Si vous voulez, on peut même suspendre nos rendez-vous. » Un pigeon atterrit à côté de leur banc, Antoine le chasse d'un coup de pied en l'air.

« Non, je dois savoir, je vais aller mieux, c'est dur au travail, mon chef est en HP.

- Je vois. On va donc attaquer. J'ai de bonnes nouvelles. Comme je vous l'ai dit, on a identifié le *butterato*. Il avait une bonne planque et était protégé. Je ne vous donnerai pas de détails, mais il ne fera plus de mal à personne. Je peux juste vous dire que son corps nous a offert de nouvelles pistes.

- Je ne comprends pas. » Marco a du mal avec le langage codé d'Antoine, il n'est pas dans la police ou dans les services secrets. Il se croirait chez le médecin, qui utilise toujours un verbiage incompréhensible, comme son *effluvium* télégène ; il ne peut pas dire « une perte de cheveux due au stress » ?

« Je vous expliquerai si c'est positif. Pour le moment, je mène l'enquête avec mon équipe.

- Y a-t-il autre chose que je devrais savoir ?

- Pour le moment, non. Nous pensons qu'il a des enfants ; il a eu tellement de maîtresses que nous avons de bons espoirs, d'en trouver au moins un. » Antoine lui annonce cela comme s'il parlait de légumes dans un rayon de primeur, « ils sont beaux mes fruits ».

« Que dois-je faire ? Marco est de plus en plus perdu, il n'arrive pas à se décider s'il doit ou non s'impliquer.

« Si vous voulez remplir le contrat passé avec votre père, vous devez aller jusqu'au bout.

- Mais, un enfant, est-ce nécessaire ? » Est-ce que cette vengeance peut s'étendre à

un enfant, même de trente ans ; il n'y ait pour rien. Sa mère et sa sœur était aussi innocentes que cet enfant. Il finit par se demander s'il ne va pas le jouer à pile ou face.

« C'est un enfant de la mafia. Mais, si vous préférez, je peux travailler sans vous tenir au courant. On ne se reverra qu'à la fin de la mission.

- Oui, je préfère, je ne suis plus en état de suivre la mort en direct. Combien de temps vous faut-il encore ? » dit Marco, qui n'arrive pas à se sortir de l'affaire.

« Difficile à dire, entre quinze jours et trois mois... Mais, plutôt trois mois.

- Disons qu'on se recontacte dans trois mois. Je dois prendre soin de moi, et de ma femme. » Enfin une vraie décision.

Antoine est parti aussi discrètement qu'il est venu. Cet homme est un courant d'air. Il vaut mieux l'avoir comme ami que comme ennemi ; mais ceux de sa trempe ont-ils des amis ? Marco se dit qu'il a pris la bonne décision. Il ne veut plus savoir, il veut reconquérir Mirella, il veut retrouver sa vie. Noël approche, il va lui faire une surprise.

Sans le savoir, Marco vient de prendre une décision fatale. Un faible vent agite les arbres déplumés de ce mois de décembre. Le ciel gris ajoute à l'aspect mystérieux de ces rencontres dans des lieux charmants, comme deux espions qui s'échangent des informations. Mais, n'est-ce pas le cas ?

Il a pris une seconde décision, il ne va pas attendre janvier pour faire un enfant à Mirella.

\*

***Carlo Parisi, alias "le Grêlé", retrouvé mort dans un accident de voiture sur la côte amalfitaine***

*Ce matin, Carlo Parisi, plus connu sous le pseudonyme "le Grêlé", a été découvert sans vie au volant de son véhicule, qui a quitté la route sur la côte amalfitaine. Selon la police, Parisi était fortement alcoolisé au moment de l'accident, qui a entraîné une chute de plus de cinquante mètres.*

*Parisi, affilié à Cosa Nostra, avait déjà purgé une peine de douze ans de*

*prison pour homicides et trafic de drogue. Il était en cavale depuis plusieurs années pour des délits similaires.*

Marco avait trouvé, grâce à la traduction automatique de son navigateur, ce communiqué de presse. L'homme était bien mort et toujours actif dans la mafia. Il ne manquerait pas à l'humanité.

Quel que soit le chemin que tu prendras, il mènera à la mort, mais de façon différente. Le grêlé avait trouvé sa manière, violente comme sa vie.



46

*Qui a une femme a toutes les  
femmes ; qui a toutes les  
femmes n'a pas de femme.*

*Proverbe espagnol*

20 décembre 2022

*Un individu de trente-cinq ans, résidant en banlieue est, a été arrêté en lien avec les agressions de femmes enceintes. Il a été mis en examen pour trois agressions et le décès de l'une des victimes. Une expertise psychiatrique a été ordonnée par le juge d'instruction. Le procureur de la République a déclaré : « Nous mettrons tout en œuvre pour que justice soit rendue et que les victimes obtiennent réparation. »*

\*

Éric lit ce communiqué de presse et pousse un soupir de soulagement. Lui, qui aime les femmes au-delà du raisonnable, ne comprend pas qu'on puisse les agresser, et encore moins quand elles sont enceintes. Il n'est pas un expert en maternité, mais les femmes sont aussi des mères. Nous sommes tous issus d'une femme qui a souffert pour nous mettre au monde. Il est persuadé que l'homme doit être un déséquilibré, rejeté par la société.

Il se lève de son fauteuil, le regard perdu dans le vide. « Comment peut-on en arriver là ? » se demande-t-il. Il pense à toutes ces femmes qu'il a croisées, à leur force et à leur résilience. Il se promet de faire quelque chose pour aider, pour que plus jamais une femme ne soit victime de telles atrocités. Mais, lui-même n'est-il pas un profiteur des femmes ? Certes, elles sont consentantes, mais son expérience malheureuse lui revient en pleine face. Comment as-tu pu être trompé à ce point ? Un homme dans son lit ! Éric ne comprend pas cette génération LGBTQIA+, et quelles autres lettres de l'alphabet. Il est hétéro, certes avec une addiction, toutefois, il est normal. Cette douloureuse expérience ne l'a pas rendu plus

ouvert sur les différences. Et puis maintenant, un agresseur de femmes. Il se sent vieux dans un monde trop moderne pour lui.

Après son « rendez-vous » du mardi, avec la petite Julia, il décide de sortir prendre l'air, espérant que cela l'aidera à clarifier ses pensées. En marchant dans les rues du quartier du 19, il observe les gens autour de lui. Il voit des couples de toutes sortes, des familles, des groupes d'amis. Il comprend que le monde a évolué, et qu'il doit trouver un moyen de s'adapter.

Éric se rappelle ce livre « Les Hommes qui n'aimaient pas les femmes » de Stieg Larsson. Il avait été horrifié par ce thriller. Les atrocités décrites dans le roman lui avaient laissé un goût amer, mais elles lui avaient aussi ouvert les yeux sur la réalité de certaines violences. Il se demande comment des hommes peuvent en arriver à de telles extrémités. Il n'avait pas pu aller voir les deux films et la série qui avaient été adaptés de ce livre.

Éric ne savait pas encore que son destin allait être bousculé, avant qu'il ait le temps de réaliser ses changements.

47

*Il y a deux choses qui sont sans  
limites : la féminité et les  
moyens d'en abuser.  
Louise de Vilmorin*

*23 décembre 2022*

Daphné est, comme tous les vendredis, juste à l'heure au 19. Elle a un regard lourd, ses beaux yeux brun-noisette sont comme noirs. Sa chevelure rousse lui fait toute une crinière. Son pas est ferme et décidé. D'un geste rapide, elle appuie sur l'interphone qu'elle a dû utiliser plus de cent fois. Elle se rappelle qu'elle a rencontré Éric sur un site Internet. Elle ne sait plus lequel, tant d'eau a coulé sous les ponts de sa navigation effrénée. Il était alors l'homme parfait, qui ne demandait rien, et qui lui faisait l'amour comme personne. Son corps avait besoin de ces élans intenses, où elle était capable de jouir plusieurs fois en une heure. Et puis, ce chrono qu'elle sentait tourner, une heure porte-à-porte et douche comprise.

Éric avait aussi l'aura de mystère qu'elle cherchait, mais aujourd'hui tout a changé. Elle ouvre la porte de l'appartement du quatrième étage. Son verre de jus d'orange est prêt, elle n'y touche pas.

« On doit parler.

- Tout de suite ?
- Oui, asseyons-nous. » Elle se dirige vers le canapé.

« Tu ne veux pas aller dans la chambre ?

- Non, j'arrête tout.
- Quoi ! Tu ne veux plus de notre petit arrangement ? On était bien ensemble.

## La cinquième chambre

- On était bien, tu étais bien. Tu as rempli ton rôle, tu as comblé un vide en moi. Mais, tu ne veux pas t'engager. Je ne te l'ai jamais demandé, tu me l'as tant de fois fait comprendre. » Elle semble énervée, elle voudrait pouvoir parler sans être interrompue.

« Effectivement, mon seul engagement, c'est notre rendez-vous du vendredi. Tu es très chère pour moi, Daphné. Je tiens à toi.

- Mais, tu ne t'engageras pas, n'est-ce pas ?

- Non, pas au-delà de notre accord.

- Alors, c'est fini.

- Pourquoi aujourd'hui ? » Éric ne semble pas comprendre la situation, il n'est jamais largué, c'est lui le maître des horloges.

« J'ai rencontré un homme, il y a quelques semaines. Au début, c'était des coups d'un soir, un peu comme avec toi, avec peut-être plus de souplesse. Puis, progressivement, nous sommes tombés amoureux. Je n'y croyais pas, moi la femme libre qui va d'homme en homme, comme tu vas de femme en femme. J'étais aussi la maîtresse du jeu de ma vie. Mais, il y avait un manque que je refusais de voir. Je vais avoir trente-trois ans cette année, et j'ai fait le bilan de ses dernières années. Beaucoup d'hommes, beaucoup de plaisirs, beaucoup d'expériences en tous genres. J'ai dû essayer presque tout. À deux, trois, quatre, six, ou même un nombre incalculable. Le sado-macho, dans l'une ou l'autre position. Les jeunes, les vieux, les coups d'un soir, et toi tous les vendredis. J'assume tout, même si maintenant, je sais ce que je n'aime pas. La rencontre de Julien m'a ouvert les yeux. Je me fuyais, je ne voulais pas me poser pour ne rien assumer. J'étais encore la Daphné de dix-huit ans, qui souhaitait vivre loin de ses parents cathos coincés. » Daphné prend une pause, après cette tirade qui est sortie d'un trait. Elle avait préparé son texte. Éric n'arrive pas à interrompre le flux. Elle reprend, « Aujourd'hui, je veux être aimé, pas uniquement pour le sexe, je sais maintenant que je peux lever qui je veux. J'ai développé mes armes. Non, je veux plaire pour moi-même, la Daphné que tu n'as jamais cherché à connaître. T'ai-je déjà parlé de mes parents, avec la messe tous les dimanches ? As-tu posé des questions pour me savoir qui je suis ? Julien, lui est attentionné, il m'écoute et je m'ouvre enfin à quelqu'un.

- Mais, on pourrait continuer à se voir, tu ne vas pas partir comme ça. » Éric est un peu perdu.

« Si, je pars comme ça. On ne se verra plus. Je vais vivre une autre vie. Je vais être monogame. Je vais peut-être même fonder une famille. Ce qui est sûr, c'est qu'une page est tournée. Adieu Éric. Et surtout, ne fais pas trop de mal aux femmes que tu attires ici. » Elle se lève et laisse Éric sans voix.

Il ne s'est pas passé quinze minutes que la jeune femme est déjà dans la rue. Elle court, elle vole vers sa nouvelle vie, même si elle a encore des doutes. Elle a les yeux mouillés. Daphné sera heureuse.

Éric est baigné par le silence de l'appartement. Deux femmes en moins en quelques semaines. Il est perdu. Sa vie s'écroule, mais il ne lâchera pas. Il est trop dépendant de son addiction. Il ne veut pas changer. Éric est trop attaché aux femmes, même si ce n'est pas de l'amour, avec un grand A, il a besoin de leur odeur, de leur peau, de leur sexe. Il a besoin de jouir d'elles et bien sûr de jouir lui-même. Il a toujours été respectueux de ses compagnes d'une heure. Mais, une heure pleine, qu'il consacre toujours à la femme du jour. Il ne sait plus combien il en a eu, peut-être cent en cinq ans, en comptant les coups d'un jour. Il y avait toujours celles qui acceptaient un rendez-vous, et qui fuyaient après les premiers ébats. Il y a même des semaines, pour lesquelles Éric n'avait qu'une seule « régulière ». Il devait alors faire fonctionner Internet, pour alimenter son lot de rencontres.

Il va devoir recommencer sa recherche, sa chasse. Une pour le lundi, une pour le vendredi. Ce serait un beau cadeau de Noël.

La porte de la chambre d'amour n'était pas fermée. Il y aura d'autres femmes.



48

*Le bonheur est comme un papillon : plus on le poursuit et plus il nous échappe. Mais, si l'on s'intéresse à autre chose, alors il vient se poser doucement sur notre épaule.*  
Henry David Thoreau

24 décembre 2022

La soirée de Noël est sacrée chez les Moretti. Maria a inculqué à ses enfants l'amour de cette soirée. Bien sûr, il y a les cadeaux, mais surtout un repas de fête, à l'italienne : en entrée, des *capitone*, puis, un *risotto alla pescatora*, de *l'orata al forno*, pas de fromage, mais en dessert, un *panettone* avec de la glace à la *fior di latte*. Le vin a été choisi par Hugo, un *Brunello di Montalcino* 2019. Pour Maria, certains sont riches de ce qu'ils possèdent, d'autres de ce qu'ils partagent. Elle se place dans la seconde catégorie ; pourtant, elle possède beaucoup.

Maria a concocté une partie du repas, le reste venant de son traiteur italien attitré. La seule concession, c'est l'apéritif qui est préparé par Marco. Pour faire italien, il a choisi un vin blanc pétillant, un *Franciacorta*. Il y a mis le prix et pense que Maria va être contente. En accompagnement, il a prévu des petites bouchées au fromage et au jambon italien.

Comme toujours, Hugo arrive le premier chez Maria. Elle l'accueille avec un simple baiser, elle semble lasse. « *Jé suis crévée* par tous ces préparatifs. » Hugo lui dit de s'asseoir et qu'il va tout prendre en charge. La reine-mère est trop heureuse de trouver un esclave qui lui obéit au doigt et à l'œil, mais surtout à sa voix aux belles harmonies d'aristocrate, qu'elle n'est pas. Hugo s'occupe de la table, il y met tout son savoir-faire, appris à la bonne école de Maria. Il monte un chemin de table, avec les décorations spéciales Noël. Le sapin

## La cinquième chambre

a déjà été décoré la semaine précédente, et brille de mille feux. Il y a aussi une crèche, ou plutôt tout un village, installée sur le buffet débarrassé de toutes ses statues et de tous ses vases. Hugo a compté plus de deux cents personnages, avec une guirlande clignotante, aux couleurs changeantes, donnant un aspect surréaliste à la composition. Le petit Jésus n'a pas encore été installé. C'est Maria que le mettra à minuit.

Hugo a mis en carafe le vin rouge, et s'occupe de la cuisine quand Mirella et Marco arrivent. Chacun dépose ses cadeaux au pied du sapin. Babbo Natale est encore passé cette année. Il va y avoir des larmes de joie, ou de désespoir pour un cadeau raté. Marco se souvient d'une cravate offerte par Maria. Une *Karl Lagerfeld*, qu'il ne pourrait jamais porter, en dehors d'un vernissage d'art contemporain, qu'affectionne la Mamma. Elle n'avait rien vu de sa déception, Marco est un commercial qui sait très bien mentir. Il avait suggéré à Mirella de lui dire qu'elle ne devrait peut-être pas recommencer, car Marco avait beaucoup de cravates. Le message était passé.

Tout le monde est autour de la table du salon à 20 h 30. Marco a préparé son apéritif. Les flûtes à champagne sont généreusement remplies de *Franciacorta*. On trinque à l'avenir. Puis, Mirella attaque.

« Mamma, tu avais quelque chose à partager avec nous. On avait convenu que tu en parlerais à Noël.

- *Tou* me prends un peu de court, mais oui, j'ai une histoire à partager avec vous Hugo et Marco, car *tou* es maintenant mon second fils. »

Maria se lance alors dans l'histoire du père de Mirella et Hugo. Ce dernier est suspendu aux lèvres de sa mère. Respire-t-il encore ? L'histoire se poursuit, et des larmes coulent sur les visages de Mirella et Hugo. Marco prend sa compagne dans ses bras.

« Alors, notre père est mort » lance Hugo.

« Oui » répond Maria qui se met aussi à pleurer.

« J'ai aimé votre père et c'était réciproque. Vous êtes des enfants *dé* l'amour. Et vous avez bien tous les deux *lé* même père.

- Oui, nous le savions après le test.

- *Jé vous demande oune chose, ne contactez pas votre famille italienne, si jé souis partie, c'est pour les fourir.*

- J'en ai discuté avec Hugo, on est d'accord, on tiendra notre promesse.

- Si on passait à table, finies les larmes » lance Maria, elle-même très émue.

Tout le monde attendait cet instant comme un soulagement. Hugo sent en lui un déclic. Il a un père, un vrai et pas un voyageur de commerce de passage dans le lit de sa mère. Elle a refusé de leur dire le nom de ce père, mais il a existé.

Maria se tient debout près de la table, elle tend ses mains vers Hugo et Mirella. Tous connaissent le cérémonial, une bénédiction pour le repas du réveillon. Marco, le plus grand des athées, se joint à la famille Moretti.

*« Signore, ti ringraziamo per questo cibo e per la gioia del Natale. Benedici la nostra famiglia e gli amici qui riuniti. Fa' che possiamo sempre ricordare il tuo amore e la tua generosità. Benedici anche gli assenti, che sono nei nostri cuori. Amen.*

- Amen » reprennent-ils tous ensemble, y compris Marco, qui trouve un certain charme à ne rien comprendre aux mots, mais qui dans la bouche de Maria sont comme un Requiem. Elle aurait fait une superbe Diva.

Mirella sursaute, la dernière phrase ne fait pas partie de la bénédiction habituelle « Bénis aussi les absents, qui sont dans nos cœurs. » Elle n'ose pas questionner sa mère, mais sait qu'il y a quelque chose d'anormal.

« Asseyez-vous mes enfants. »

Hugo se lève pour apporter le premier plat, et mettre en chauffe le second. Le repas commence dans un étrange silence. Est-ce cette entorse au protocole qu'elle a elle-même établie qui trouble les convives ? Même Marco respecte cet instant, il ne connaît pas tous les rituels italiens. Hugo se lance.

« Je ne comprends pas bien, Mirella est née en Italie et moi en France, et tu nous as dit que notre père est mort dans son pays. Alors, comment avez-vous fait ?

- Mais, mon chéri, les trains et les avions existaient déjà au siècle dernier. J'avais doué

quitter l'Italie, mais *je* voyais ton père qui me *réjoignait* à Paris.

- Mamma, je n'ai aucun souvenir de notre père. » Mirella intervient et n'ose pas dire papa. Elle n'a pas eu de papa, mais elle découvre un père biologique.

« *Tou* a raison, *bella*, on devait se voir en cachette pour que *je né* sois pas découverte.

- Tu ne nous la joues pas un peu roman de gare ?

- Pas du tout, *je* me protégeais et *je* vous protégeais. »

La conversation tourne un peu sur différents sujets. Maria en reine de la soirée, surtout après quelques verres de *Brunello di Montalcino*. Elle raconte des histoires grivoises, vraies ou inventées, avec elle on ne sait jamais. La bonne humeur est générale. Avant d'attaquer le dessert, Mirella attire Marco dans la cuisine.

« Et si on leur annonçait ce soir pour le bébé ?

- Mais, il n'y a pas encore de bébé, c'est notre désir, ça ne se partage pas. On attendra que ta grossesse soit confirmée. Je te jure qu'on aura notre bébé l'année prochaine. Comme je te l'ai demandé, tu ne prends plus la pilule. C'est donc une question de semaines.

- Je sais qu'on s'y met tous les jours avec toi » dit-elle avec un petit sourire en coin.

« Il me semble que tu m'aimes pour ça, je suis ton beau taureau pas italo.

- Monsieur fait des vers, essaie de faire un enfant.

- Promis, mais ce soir, on ne dit rien. »

Mirella admet qu'il est prématuré de faire une annonce ce soir. Il y a eu assez de nouvelles en quelques heures. Les échanges de cadeaux vont bientôt commencer. Marco a acheté la version des Variations Goldberg par Murray Perahia, considérée comme la plus équilibrée, c'est en tout cas ce qu'il a lu sur Internet. Il sait que Maria raffole de cette œuvre, mais est limitée à la version de Gould. Il a aussi acheté une version pour clavecin, par Andreas Staier. Marco doit avouer qu'il n'est pas un fan de musique classique. Cependant, à écouter les Variations à chaque dîner, il commence à ressentir la magie, même s'il ne la comprend pas. Pour son cadeau, Marco a consulté Internet, afin de choisir les meilleures versions.

## La cinquième chambre

Puis, arrive la cérémonie d'ouverture des cadeaux. Ce sera la dernière.



49

*Notre inclination à vouloir juger  
d'autres sociétés selon nos  
propres critères peut ainsi nous  
conduire à punir des innocents.*

*Xinran*

31 décembre 2022

*(traduit de l'italien)*

*Je suis une mère défaite. Une mère qui n'a pas su protéger son enfant. La police est passée ce matin. Hugo est mort, il s'est jeté du haut de son immeuble, il est passé à travers le toit d'une voiture. Mort sur le coup.*

*Pourquoi a-t-il fait ça ? À Noël, on n'a rien vu. Il paraissait heureux. Est-ce notre discussion sur son père qui l'a déstabilisé ? A-t-il eu des problèmes affectifs ? Il ne parlait jamais de lui, et je n'osais pas demander. J'ai beau être une mère italienne, je respectais sa vie. Je lui avais dit qu'il pouvait me dire tout ce qu'il voulait, quand il voudrait. Il avait eu une petite amie, il doit y avoir deux ans, mais il ne nous l'a jamais présentée. Parlait-il avec sa sœur ? Mirella ne me dira rien, c'est une tombe. Je ne devrais pas utiliser ce mot aujourd'hui.*

*J'ai tant de larmes, j'ai tant pleuré. Je pleure sur lui, et sur moi qui me sens coupable de quelque chose que je n'aurais pas fait, ou alors j'en aurais trop fait. Ai-je connu mon fils ? Avait-t-il, comme moi, des milliers de secrets. Les connaîtrai-je jamais ?*

*Je me suis assise dans le salon, entourée de souvenirs de Hugo. Chaque photo, chaque objet semblait me rappeler à quel point je ne savais rien de sa vie intérieure. Je regarde les photos de Noël dernier, je ne perçois rien d'anormal. Il est heureux de voir ses cadeaux, et puis nous devons aller ensemble à la Scala de Milan. Est-ce son amour de l'opéra qui l'a*

*poussé au drame. Les divas ne meurent pas vraiment, ce n'est qu'un jeu.*

*Non, je ne vois pas. La mort m'entoure, la mort se rapproche. Je ne sais pas encore, si je vais avoir la force de vivre. Mais, je dois le faire pour Mirella, mon dernier enfant. La seule bonne nouvelle serait que Mirella m'offre un petit-fils. Il n'y a que ça qui me retient à la vie.*

*Je me suis levée et j'ai regardé par la fenêtre, cherchant un signe, une réponse dans le ciel gris. Gris comme mon cœur, mais avec une petite lumière. Je veux être une grand-mère aimante, je ferai tout pour lui.*

*Je ne pourrai plus fêter la Saint-Sylvestre.*

Elle devra faire beaucoup plus.

\*

*Je suis une sœur perdue. Hugo est parti, sans rien dire. Nous étions proches et je sais qu'il me disait tout. Il était heureux dans sa vie. Il avait des petites amies passagères, et ça lui semblait très bien comme cela. Hugo avait des passions et n'arrêtait pas de me parler de la Scala.*

*Il était maître de conférences, l'un des plus jeunes de France, en histoire de l'art, spécialisé en peinture italienne du XVIe siècle. Hugo avait écrit un article, issu de sa thèse, qui avait eu un très bon accueil parmi les experts et avait même été remarqué par les magazines d'art français. Il commençait à être reconnu à tout juste vingt-cinq ans. Son approche transversale de l'art, intégrant la peinture dans les développements de la musique et de l'architecture, sans être novateur, était très bien maîtrisée. François Sabatier était sa référence absolue. Il voulait se mettre dans les pas de ce géant du XIXe siècle, avec les connaissances du XXIe. Hugo avait une très bonne plume. Il envisageait d'écrire un livre de vulgarisation sur son domaine. Il avait déjà contacté un éditeur, qui avait paru enthousiaste.*

*Certes, il était parfois taciturne, surtout en présence de la reine-mère. A-t-elle été castratrice ? C'est bien possible. Puis, les révélations sur notre père avaient dû le troubler au-delà de ce qu'on avait imaginé.*

*Je ne pourrai plus fêter la Saint-Sylvestre. Malgré tout, la vie doit continuer, Marco a enfin envie d'être père. Je ne vais pas attendre qu'il change d'avis.*

Elle ne saurait jamais la vérité.



50

*Il suffit qu'une mère voit sourire  
son enfant pour être  
convaincue de la réalité d'une  
félicité suprême.  
François-René de  
Chateaubriand*

*1<sup>er</sup> janvier 2023*

Hier, le jour de la Saint-Sylvestre, Véronique a perdu les eaux. Elle a été conduite immédiatement par Anne, à la maternité. Heureusement, c'était un samedi, et les deux femmes étaient ensemble à regarder à la télé, un épisode de la série « La guerre des espions » sur Arte. Elles adorent les histoires d'espionnage.

Le travail a duré presque toute la nuit. Anne a assisté Véronique, sans la quitter d'une minute. Et, à 5 h 34 précisément, Léo est venu au monde. Les deux mères sont radieuses. Le personnel de la maternité, touché par la complicité et l'amour entre les deux femmes, a veillé à ce que tout se passe pour le mieux. Les premiers cris de Léo ont résonné dans la salle, apportant une vague de soulagement et de joie.

Maintenant, après les premiers soins, Léo est placé dans les bras de Véronique. Elle regarde son fils avec des larmes de bonheur dans les yeux ; tandis qu'Anne, à ses côtés, ne peut pas s'empêcher de sourire. Véronique a accepté ce fils qu'elle redoutait tant. L'amour maternel est enfin né, et il est bien ancré. « Il est parfait » murmure Véronique, caressant doucement la joue de Léo. Anne acquiesce, les yeux brillants. « Il a les yeux de ma mère » dit-elle en riant doucement.

Les heures qui suivirent sont un tourbillon d'émotions et de visites. Les amis et la famille viennent féliciter les nouvelles mamans et accueillir le petit Léo. Jacques tient à prendre dans ses bras ce nouveau petit homme. Les deux mères ne sont pas rassurées, et

lui font comprendre qu'il faut le laisser dormir. Jacques est un peu déçu, mais se fait une raison. Léo est si petit qu'il ne veut pas faire un malheur.

Les deux grands-mères passent aussi le premier jour. Elles débordent de joie. La mère d'Anne rie de bonheur, quand Anne lui répète que Léo a ses yeux. Oui, effectivement, il y a quelque chose. Mais, avec les bébés, c'est dur de trouver des ressemblances. En vérité, elle trouve que Léo est très laid, bien sûr, elle ne le dira pas. Elle avait d'ailleurs eu la même pensée pour ses propres enfants. Elle se demande comment il est possible de trouver des ressemblances avec des nouveau-nés, assez informes.

Les jours suivants, la vie à la maternité s'organise autour de Léo. Véronique et Anne apprennent à connaître leur fils, découvrant chaque jour un peu plus de ses traits et de ses habitudes. Les nuits sont courtes, rythmées par les pleurs et les tétées. Bien sûr, les deux femmes se soutiennent mutuellement, partageant les tâches et les moments de tendresse.

Le retour à la maison est un vrai bonheur pour Véronique. Elle a passé trois jours à la maternité, et aucune complication n'est intervenue. Léo découvre son nouveau chez lui. Il y passera une grande partie de son enfance. Les premiers jours à la maison sont une période d'adaptation pour toute la famille. Véronique et Anne découvrent les joies et les défis de la maternité. Les nuits sont encore courtes, mais elles trouvent du réconfort dans les moments de calme, lorsque Léo dort paisiblement dans son berceau.

La porte de la chambre de vie vient de s'ouvrir.

51

*Vivre la naissance d'un enfant  
est notre chance la plus  
accessible de saisir le sens du  
mot miracle.  
Paul Carvel*

*1<sup>er</sup> janvier 2023*

*Je suis né ce matin. J'ai quatre heures de vie, et déjà on met sur moi beaucoup d'espairs. J'ai deux mamans, et cela est normal. Elles m'aiment comme je suis, en bébé-garçon. Bien sûr, elles vont rêver sur mes études et mes amours. Mais, ce qui est sûr, c'est qu'elles me laisseront faire mes choix.*

*Pour le moment, je n'ai qu'un désir, téter ma maman, celle qui a du lait. Je les aimerai comme elles m'aimeront. Je n'aurai pas de frère ou de sœur. Leurs vies sont trop compliquées, mais la société est prête. Je ne souffrirai jamais des moqueries, parce qu'au fond, une famille n'est-ce pas l'amour qui la définit.*

*Je ne connaîtrai jamais mon géniteur, je n'aurai pas de papa. Jacques sera mon tonton, il n'attendait que cela. Mes mamans m'apprendront à être fort, à être moi-même, et à respecter les autres.*

*Je suis curieux de découvrir le monde qui m'entoure, et de voir les sourires de ceux qui m'aiment. Chaque jour sera une nouvelle aventure, une nouvelle découverte. Je sais que la vie ne sera pas toujours facile. Mais, avec mes mamans à mes côtés, je suis prêt à affronter tous les défis. Ensemble, nous construirons une vie pleine de bonheur, de rires et de moments précieux. Nous saurons aussi partager les moments tristes, la perte des papys et mamies.*

*Et, un jour, je raconterai mon histoire, celle d'un petit garçon né de l'amour de deux femmes courageuses, dans un monde qui change et qui accepte de plus en plus la diversité*

*des familles.*

*J'ai commencé ma course dans la vie, elle sera belle.*

*Un homme est mort, mais sa  
pensée continue de vivre.*

*Albert Camus*

*20 janvier 2023*

Le lieu de rendez-vous est le Lac Daumesnil dans le Bois de Vincennes. Marco est en avance, comme à chaque fois. Il ne voulait pas venir, la mort d'Hugo l'avait traumatisé. Comment un jeune homme pouvait se suicider. L'enquête de police avait autant perturbé Maria et Mirella, que l'annonce de sa mort. C'est une procédure de routine, mais pour les deux femmes, ce n'est pas leur routine. La mort a frappé au cœur de leur famille, les Moretti sont en deuil. Maria semble inconsolable, son fils unique s'est donné la mort. Il avait réalisé les rêves de sa mère : devenir une étoile montante du milieu de l'histoire de l'art. Il partageait aussi avec elle le goût de l'opéra.

La police avait été formelle, il s'agissait bien d'un suicide, quoi d'autre ? Le corps avait été autopsié, ne révélant aucune drogue et aucune violence en dehors de celle infligée par le choc avec une voiture située huit étages plus bas. Les obsèques avaient été douloureuses, la foule immense, plus de cent personnes. Tous les collègues d'Hugo étaient venus et tous ses amis de fac. Mirella avait préparé un discours, qu'elle avait peaufiné dans les moindres détails. Marco avait pu le lire malgré ses réticences. Il était très émouvant, elle y retraçait la vie du défunt avec des anecdotes de leur enfance. Elle partageait son amour fraternel, elle partageait son cœur meurtri. Quand elle le lut, elle était en larmes. Elle réussit à le finir dans des spasmes de douleur. Maria avait pleuré du début à la fin. Pour terminer la cérémonie, on mit les Variations Goldberg dans l'interprétation de Glenn Gould, la préférée du disparu. Mirella avait d'ailleurs dit dans son discours qu'il partait avec ce CD dans son cercueil.

« Bonjour Marco. » Antoine arrive toujours comme un chat, quand on l'entend, c'est trop tard. Il sort Marco de ses pensées mortifères. Il se sent lui aussi en deuil.

## La cinquième chambre

« Pourquoi vouliez-vous me voir ?

- Je voulais vous dire adieu.
- Vous avez fini la mission ? » Marco semble très étonné.

« Presque, je la finirai sans vous, comme vous me l'aviez demandé la dernière fois.

- Vous avez donc des pistes.
- Oui, nous avons eu beaucoup de chance, et mon équipe a fait un travail remarquable.

- Vous ne pouvez pas m'en dire plus, j'imagine.

- Vous imaginez bien.

- Le *butterato* avait-il des enfants ?

- Oui, mais je ne vous dirai rien. Ainsi, vous n'êtes pas complice. Au pire, c'est le contrat de votre père, sa vengeance, pas la vôtre.

- Je vous remercie » dit Marco soulagé de ces quelques mots. Effectivement, ce n'est pas lui le commanditaire, il n'a été qu'un bref relai avant la conclusion.

« Je vais donc finir le travail, en mémoire de Giulio.

- Merci encore. Je vous dis donc adieu.

- Oui, adieu. Vous n'aurez plus de mes nouvelles. Je vais maintenant disparaître pour toujours de votre vie, qui va reprendre son cours normal.

- Ma vie est-elle normale ?

- C'est votre question, pas la mienne. J'aime bien cette phrase de Kundera "Le sens de la vie, c'est justement de s'amuser avec la vie". Alors, amusez-vous avec la vôtre.

« Avec ma femme, on a décidé d'avoir un enfant.

- Alors, la vie est belle et sera amusante. »

Antoine se lève, serre la main de Marco, et sans un mot s'éloigne. Son histoire n'est pas finie.

Marco se retrouve seul. Il se demande pourquoi il a fait cette confidence à Antoine. Il aime tant garder ses secrets, et celui-ci plus que tout. Du moins tant que ce ne sera pas officiel, c'est-à-dire après l'échographie des trois mois. Avec Mirella, ils font enfin l'amour dans le but de donner la vie. Est-ce une vie pour des morts ? Il n'est pas philosophe, il ne peut pas comme Antoine citer des hommes célèbres, sortir de belles phrases. Aujourd'hui, sa philosophie serait « Donne la vie, pour donner un sens à ta vie. » Depuis quelques mois, il sentait que la sienne perdait le cap. Tout était organisé, mais il finissait par se sentir comme une machine.

Mirella avait éclaté de joie quand il lui avait, quelques semaines plus tôt, qu'il était prêt. Elle va devenir mère. Marco sait que maintenant, c'est la femme de sa vie, et qu'il ne pourra jamais la quitter. Il n'a plus beaucoup de temps, pour profiter de Mirella.

La vie de Marco allait prendre un nouveau virage, mais pas celui espéré.



53

*Il faut porter en soi un chaos  
pour mettre au monde une  
étoile dansante.*

*Friedrich Nietzsche*

*20 janvier 2023*

*Je suis un homme nouveau. J'ai passé plusieurs mois à Sainte-Anne. Quand j'y suis rentré, je n'étais plus un homme, j'étais une chose meurtrie, qui voulait mourir. Pourquoi me suis-je accusé d'agressions ? Il me fallait une punition. Une punition pour la mort de Karina. Je me sentais responsable, j'avais dû faire quelque chose de mal, j'étais puni. Comme Karina, j'avais la foi en Dieu, bien que je le cachais sous le masque du cynisme et de l'humour noir. J'ai lutté pour que personne ne découvre la vérité. Ma femme malade, c'était le signe que quelque chose nous était imposé par le Seigneur. Je suis alors devenu encore plus cynique, plus pince-sans-rire. À l'agence, je me moquais gentiment de mes Julie, elles ont fini par entrer dans le jeu.*

*Je savais que je ne survivrais pas à la disparition de Karina. Alors, j'ai préparé mon départ de ce monde. J'ai coupé presque tous mes liens amicaux qui me déconnectaient de Karina, et du temps que me demandait sa maladie. J'ai rejoint un groupe de prières pour les aidants de personnes malades. Un groupe religieux. Je me suis tourné encore plus vers Dieu. J'ai découvert Saint Camille de Lellis, le Saint patron des malades. Je l'ai prié et prié encore. Il n'a aucune chapelle dédiée, cela m'a beaucoup choqué. J'ai créé mon propre autel chez moi. Je priais plusieurs fois par jour, en plus des groupes de prières.*

*À l'hôpital, il y avait aussi des groupes de discussions, mais pas question de prier. Chacun son tour parlait, s'il en avait envie. Les deux premières semaines, j'ai écouté et j'ai découvert que je n'étais pas le seul à souffrir. Certains souffraient même sans savoir pourquoi. Au début, je ne les comprenais pas. Comment avoir mal quand tout va bien.*

*Justement, tout ne va pas bien. J'ai pu voir d'autres malades pleurer en parlant de leur enfance qui remontait après des années de refoulement.*

*Je complétais ces séances avec des prières dans ma chambre, mais je sentais que ma ferveur religieuse diminuait, se délitait. Puis, j'ai intégré un groupe de méditation en pleine conscience à Sainte-Anne. Il y avait une réunion par semaine, et j'ai pris plaisir à la méditation. Je la pratiquais seul dans ma chambre, sur les conseils du thérapeute. Alors, Dieu a disparu, et à la place, je me suis trouvé.*

*Après deux mois de ce traitement, j'étais un autre homme. Je m'étais reconstruit, comme on dit sans comprendre ce que cela signifie. Moi, je savais. J'ai des projets. Je vais céder l'agence à Marco. Il est comme le fils que je n'ai pas eu. Je vais retrouver mes amis, perdus depuis trop longtemps, s'ils veulent encore de moi. Je vais faire des voyages, l'Asie en premier. Je me suis également inscrit à des cours de cuisine. Karina adorait cuisiner, et je veux honorer sa mémoire en apprenant à préparer ses plats préférés. Chaque recette est une manière de me rapprocher d'elle, de sentir sa présence à travers les saveurs et les arômes.*

*En parallèle, j'ai commencé à écrire un journal. Chaque jour, je consigne mes pensées, mes progrès, mes doutes. C'est un exutoire, une manière de mettre de l'ordre dans le chaos de mes émotions. Écrire m'aide à comprendre ce que je ressens, à donner un sens à mon parcours. En m'intéressant à la méditation zazen, j'ai découvert la poésie japonaise, les haïkus et les tankas. Ces petites compositions de quelques vers ont été un exutoire, pour vider mon esprit dans une activité créative.*

*Douces lueurs noires  
Là-haut l'étoile scintille  
La guérison proche*

*J'ai aussi renoué avec la nature. Les promenades en forêt, les randonnées en montagne, les moments passés au bord de la mer me procurent une paix intérieure que je n'avais jamais connue. La nature est devenue mon sanctuaire, un lieu où je peux me ressourcer et trouver la sérénité.*

*J'ai compris que la fin de la vie c'est la mort, mais on peut lui donner un sens.*

## La cinquième chambre

*Marco m'a accueilli à ma sortie de l'hôpital. J'aurais dû l'adopter pour en faire mon légataire universel. J'ignore si c'est encore possible. Je vais en parler à mon notaire.*

Même si quelques peines l'attendent en embuscade ; Jean aura une belle vie, à son image. La porte de la chambre de l'espoir vient de s'ouvrir.



54

*Le bonheur d'une femme est de  
ne pas être une femme  
ordinaire.  
Coco Chanel*

*10 février 2023*

*Je suis une femme heureuse, car je suis enfin femme en plein. Il me manquait une chose, qu'à deux on devait faire. Mon mari est secret, que connais-je de lui ? Je l'ai d'abord aimé pour son physique, puis par le plaisir qu'il me donnait, enfin pour son être qui vient de s'ouvrir.*

*Je découvre chaque jour un peu plus de lui, comme un livre dont on tourne les pages avec impatience. Ses silences parlent autant que ses rares mots, et ses gestes, parfois maladroits, révèlent une tendresse insoupçonnée. Nous avons traversé des tempêtes, mais c'est dans ces moments de tourmente que j'ai appris à l'aimer véritablement.*

*À Noël, il m'a fait le plus beau des cadeaux. Il a dit « Oui, je te fais un bébé ». On a fait l'amour dix fois dans le week-end, je n'ai jamais ressenti cela. Et dans les semaines qui ont suivi, pas de doute, je suis en retard. J'ai fait un test sanguin, et je suis bien enceinte de quelques semaines. Je ne lui ai rien dit, je veux attendre un peu. Peut-être pour me venger du temps qu'il a mis pour accepter de me faire femme. L'amour qui ne renâit pas tous les jours meurt. Là, j'ai reçu la plus belle preuve d'amour.*

*Les jours passent, et mon secret grandit en moi. Chaque matin, je me réveille avec une nouvelle sensation, une nouvelle émotion. Mon corps change, et avec lui, mon esprit. Je me surprends à caresser mon ventre, à murmurer des mots doux à ce petit être qui grandit en moi.*

*Véronique et Anne ont eu leur bébé, le petit Matthieu. J'aurai le mien, j'aurai le nôtre, car je sens que Marco sera un bon père. Je lui annoncerai à la Saint-Valentin. Je vais faire*

## La cinquième chambre

*une petite mise en scène, comme une demande en mariage. Je décide de préparer un dîner romantique, avec des bougies et des fleurs. Je vais lui offrir un petit cadeau, une paire de chaussons de bébé, soigneusement emballée. Je m'imagine déjà son visage lorsqu'il ouvrira le paquet et comprendra ce que cela signifie. Je mettrai un chausson rose et l'autre bleu. On verra plus tard pour être sûr.*

*Notre seul besoin devrait être celui de cultiver son bonheur. Je vais être femme, une femme comme les autres, une femme ordinaire. Et, je serai heureuse comme cela.*

55

*Il y a quelque chose de plus fort  
que la mort, c'est la présence  
des absents, dans la mémoire  
des vivants.*

*Jean d'Ormesson*

13 mars 2023

La police est garée devant le pavillon de Mirella et Marco. Le commissaire Lantin s'est déplacé lui-même. Annoncer les mauvaises nouvelles, c'est une part de son métier. La plus dure. Il sonne à la porte. Elle s'ouvre, sur un visage encore heureux.

« Bonjour, je suis le commissaire Lantin, pouvons-nous entrer ? » Il est accompagné de la capitaine Dufour.

« Que se passe-t-il ?

- Je vais vous expliquer, entrons. » Mirella s'écarte et laisse passer les deux policiers. Elle sent que quelque chose de grave est arrivée.

« C'est Mamma ? » Elle pense immédiatement à sa mère, qui est dépressive depuis la mort d'Hugo.

« Asseyons-nous, s'il vous plait. » Dit aussi tendrement que possible le commissaire Lantin. Mirella les invite à venir dans le salon. Ils s'assoient tous. Le commissaire Lantin a les mains croisées. Mirella est prête à pleurer. « Monsieur Marco Ricci est bien votre compagnon ? »

- Oui, que lui est-il arrivé ? » Mirella est affolée.

« Nous avons de mauvaises nouvelles. Il a été victime d'une attaque.

- Il est vivant ?

## La cinquième chambre

- Non, il est mort sur le coup. »

Mirella s'effondre, se met à crier et à pleurer. Elle ne pense rien d'autre que sa douleur, et ce n'est que le début d'un long chemin.

« J'ai quelques questions à vous poser si vous le permettez.

- Peut-on faire ça plus tard » sanglote-t-elle.
- Un s'agit d'un crime, et même d'un assassinat, car la préméditation ne fait aucun doute.

- Un assassinat ! » crie-t-elle. « Il faut que je boive un verre.

- Je vous déconseille l'alcool.

- Je pensais à un verre d'eau et me rafraîchir. » Ses larmes coulent encore au milieu des spasmes nerveux.

« Prenez votre temps » dit la capitaine Dufour. Cette femme noire est rassurante. Elle est l'empathie même. Sa douceur apporte un peu de réconfort à Mirella.

\*

Après quelques minutes à attendre Mirella. La discussion reprend. Elle est plus calme, bien que des larmes coulent encore sur ses joues. Le commissaire Lantin, lui explique qu'il a été tué par deux hommes à moto.

« Votre compagnon a été abattu rue du Petit Montmartre. Avez-vous une idée de ce qu'il faisait à 13 h 40 dans cette rue qui est si loin de son travail qui est rue des Chênes ?

- Je ne connais pas cette rue, dans quel arrondissement est-elle ?
- Dans le XVIIe.
- Non, je ne vois pas, tous les midis, il fait du sport dans une salle près de son travail. Je ne sais plus l'adresse. » Elle parle encore au présent.

« Nous avons récupéré le mobile de votre compagnon, connaissez-vous son code d'accès ?

- Oui, je l'avais vu faire la figure sur son clavier, mais je ne l'ai jamais utilisé. Je ne

voulais pas interférer avec sa vie. Je lui faisais confiance, on s'aimait vraiment beaucoup, et on ne se cachait rien, même s'il était toujours un peu secret. » Elle parle enfin au passé. La réalité de la situation commence à infuser en elle. Le commissaire Lantin lui tend le mobile.

« Pouvez-vous nous le montrer ? » Mirella s'exécute. Le code est en forme de M, comme Mirella. Elle tremble en touchant le clavier.

« Je peux garder son téléphone ?

- Non, c'est une pièce à conviction importante. Nous devons savoir ce qu'il faisait dans cette rue.

- Avez-vous demandé à l'agence ?

- Non, pas encore, vous êtes la seule personne au courant. Je vous propose d'arrêter ici notre premier interrogatoire. Je vous demanderai de passer à la PJ le plus tôt possible pour faire votre déposition.

- Je le ferai, et trouvez ces salauds. » Mirella a retrouvé un peu de calme, quand elle sort cette phrase sur un ton sec et dur.

« Attendez, je pense à quelque chose. Marco faisait beaucoup de cauchemars. Il avait souvent des nuits très agitées. Il criait en boucle « REVIENS ». Puis, après la mort de son père, ses cauchemars ont disparu. Il faisait des nuits d'une traite.

- Vous avait-il expliqué pourquoi ?

- Non, j'ai préféré ne pas en discuter, de peur que les cauchemars reviennent. Est-ce que ça vous aide ?

- C'est intéressant. Merci de votre temps, et encore une fois, toutes nos condoléances. » Les policiers se retirent.

L'interrogatoire prit fin. Tous les éléments saisis vont être confiés aux TPTS. Ils doivent parler. Mais, le commissaire Lantin sait déjà que l'affaire sera difficile. L'assassinat porte la signature de professionnels. Marco et Mirella sont d'origine italienne. Y a-t-il la mafia

derrière cela ? Doit-il prévenir l'OCLCO<sup>8</sup>. Le mobile et les deux ordinateurs de Marco vont parler et leur donner de nouvelles pistes. Il le sent.

Lorsque les policiers sont partis, elle sombre dans une douleur autant physique que psychique. Puis, elle met la main sur son ventre. Elle a la vie en elle, une partie de Marco. Puis, elle appelle sa mère. Encore un mort dans la famille.

\*

Le commissaire et la capitaine, après une longue route, arrivent à l'agence Desmoulins avant sa fermeture. Ils sont accueillis par Nadine, qui est seule avec Alice dans l'agence. Ils se présentent, et leur demandent s'elles peuvent leur accorder un peu de temps.

Après quelques préliminaires, le commissaire Lantin annonce la mort de Marco dans une situation violente. Les deux femmes poussent ensemble un cri d'effroi.

« Nous avons quelques questions à vous poser, on ne peut pas perdre de temps. Les tueurs sont peut-être toujours en France. Tout se joue à la minute près.

- Bien sûr » dit Nadine, Alice approuve de la tête.

« Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ces derniers temps ?

- Non, il était peut-être un peu nerveux, car il gérait l'agence tout seul. Vous devriez interroger notre directeur, monsieur Desmoulins. Il est sorti de l'hôpital il y quelques semaines.

- Oui, je le connais très bien. Je ne savais pas qu'il était libéré, si je peux utiliser cette formule. Nous l'interrogerons bien sûr. À part cette nervosité, avez-vous remarqué un comportement différent de l'habitude ? » Le commissaire a reformulé la même question.

« Non, il n'a rien changé à ses habitudes, il allait tous les midis à la salle de sport, il disait que ça lui permettait d'évacuer son stress.

---

<sup>8</sup> Office Central de Lutte Contre le Crime Organisé

## La cinquième chambre

- Où est cette salle de sport ?
  - C'est la salle LeSport, rue du Général Castex, comme l'ancien premier ministre, à quelques rues d'ici.
  - Nous vérifierons. Savez-vous s'il avait une maîtresse ?
  - Oh non, impossible, il nous parlait de temps en temps de Mirella, mais il était plutôt discret. On sait juste qu'il l'aimait beaucoup. Une femme sent ça.
  - Recevait-il des appels personnels à l'agence ?
  - Quelques fois de Mirella, mais assez rarement. Sinon, que des appels professionnels.
  - Quelle relation avait-il avec monsieur... Monsieur Dumoulin ?
  - C'est Desmoulins. Très bonne, il devait reprendre l'agence. Jean nous l'avait annoncé. Marco était comme un fils pour lui. Je suis sûr qu'il va être effondré en apprenant la nouvelle.
  - Nous allons devoir saisir son ordinateur professionnel, pour pratiquer des recherches. Avait-il un téléphone pour le travail ?
  - Non, je ne crois pas. Mais, comme on s'en servait pour le travail, on était remboursé de la moitié de nos forfaits. Jean est un homme très généreux.
  - Je comprends. Pourriez-vous passer toutes les deux demain à la PJ pour faire vos dépositions ? Il me faudrait aussi les coordonnées de monsieur Desmoulins.
  - Il vous faut aussi celles de notre collègue en congé maternité, Véronique Gallien.
  - Merci de votre aide. Nous repasserons peut-être. » Lantin lance un regard circulaire à cette agence comme tant d'autres, où un drame terrible vient de frapper. Elle n'est pas sous une bonne étoile ; un patron fou et un employé assassiné.
- La vérité était encore loin, mais le commissaire Lantin n'était pas homme à laisser tomber au premier obstacle.



56

*L'art de la police est de ne pas  
voir ce qu'il est inutile qu'elle  
voie.  
Napoléon Bonaparte*

14 février 2023

Le Service National de Police Scientifique a travaillé toute la nuit. Et, le débrief avec l'équipe d'enquête a commencé.

« Alors, qu'avez-vous trouvé ?

- Les deux ordinateurs ne nous ont rien révélé. Ce sont ceux d'un homme ordinaire. Mais, l'analyse du mobile est plus intéressante. » Le technicien marque une pause.

« Parlez donc.

- Oui, j'y viens. Les appels téléphoniques n'ont rien donné. Que des appels avec sa compagne ou sa « belle-mère », je ne sais pas comment l'appeler. Sa liste de contacts ne montre rien d'intéressant, non plus. Nous avons eu aussi accès à sa boîte e-mail, rien de ce côté-là. Que des e-mails sans intérêt.

- C'est peut-être à moi d'en décider.

- Bien sûr, je vous ai préparé une impression des e-mails envoyés et reçus ces trois derniers mois. En revanche, il y a plus intéressant. Apparemment, monsieur Ricci a eu une activité intense sur Internet. Il était inscrit à trois sites, on peut dire coquins.

- De la pornographie ou de la pédopornographie ? » Lantin s'emballe.

« Non, ce sont des sites pour adultes consentants. Nous avons ses pseudonymes, mais pas ses mots de passe. Nous devons contacter les webmasters de ces sites. Ils sont tous français.

- Je vais demander une commission rogatoire au juge pour que vous puissiez entreprendre les actions nécessaires auprès de ces sites. Avons-nous autre chose ? » Y a-t-il une piste sur une affaire de sexe ?

« Oui, quelque chose de curieux. Il s'est connecté plusieurs fois à une page web qui n'existe plus. C'est un site ukrainien d'un céréalier. Nous ne voyons pas pourquoi il se connectait à un tel site. Il sera difficile de connaître son contenu, maintenant qu'elle est inactive. »

\*

Quand on cherche une piste, il faut travailler en spirale. On part du centre, la scène de crime et l'entourage, puis, on élargit le cercle au fur et à mesure. Le commissaire avait obtenu la commission rogatoire pour entreprendre les recherches sur les sites de rencontres. Les TPTS s'en chargeraient.

Avec sa capitaine, ils étaient revenus à la rue du Petit Montmartre. Le travail de terrain était pour lui le b.a.ba du métier. Et, même si les témoignages sont souvent fragiles, ils n'en restent pas moins une source précieuse de petites informations qui, mises en perspective, forment un tableau pointilliste qui peut avoir du sens. De nombreuses enquêtes ont été orientées et résolues grâce à ces petits tableaux.

La veille, les témoins de l'assassinat avaient révélé le déroulement des faits. Ils ne disaient pas tous la même chose, mais encore une fois, en recoupant plusieurs sources, le déroulement le plus probable était apparu. Deux hommes habillés de noir, sur une moto de marque inconnue, s'étaient approchés de Marco. Le passager avait surgi de son siège, il avait tiré une première fois dans la poitrine de sa victime, puis une fois à terre, quelques balles dans la tête. L'analyse, lors de l'autopsie, avait confirmé ce scénario : une balle dans la poitrine et deux dans la tête à bout portant. Marco n'avait aucune chance. Une méthode d'experts en contrats de ce type. Ils avaient alors disparu dans la circulation. La moto avait été retrouvée incendiée, dans un terrain vague. Les caméras de surveillance de la scène de crime et des lieux possibles de passage de la moto n'avaient pas encore été analysées. Une autre commission rogatoire avait été émise par le juge d'instruction. Il faudrait probablement plusieurs jours pour reconstituer leur parcours et peut-être trouver une

erreur dans leur fuite. Le commissaire Lantin savait déjà qu'il n'y aurait pas d'erreur, mais il fallait explorer toutes les pistes, fermer toutes les portes.

Lantin et Dufour commencent leur travail de terrain par le point le plus proche de la scène de crime. Ils interrogent quelques voisins, mais aucun n'était présent au moment des faits, ou alors ils n'avaient rien vu. Tout juste s'ils avaient entendu un bruit. Le tueur avait donc un silencieux.

Ils arrivent au café du 22 de la rue. Quel meilleur endroit pour récolter des informations. Ils sont à peine rentrés que le patron les accueille.

« Bonjour, vous devez être de la police.

- Effectivement.
- Vous êtes là pour l'assassinat d'Éric, je suppose.
- Non, il s'agit de monsieur Marco Ricci.
- Je ne connais pas cet homme » s'étonne le patron.

Le commissaire Lantin sort une photo récente de Marco, que lui a fournie Mirella.

« Reconnaissez-vous cet homme ?

- C'est Éric.
- Éric comment ?
- Juste Éric. Il habite au 19, pile en face. Mais, vous devriez parler à Patrick qui le connaît bien.

- Et où est ce Patrick ?

- Il arrive vers midi.

- Que pouvez-vous nous dire sur cet Éric ?

- Je sais qu'il habite en face. Il rentre tous les midis pour déjeuner chez lui, en tout cas, c'est la version officielle.

- Et l'officieuse ?

## La cinquième chambre

- Je préfère que vous demandiez à Patrick. Il va arriver dans moins d'une heure.
- On repassera. » Lantin est un homme patient, surtout quand il flaire une piste possible.

Les enquêteurs en profitent pour aller inspecter l'immeuble du 19. Ils ont avec eux, le trousseau de clés retrouvé dans une poche de Marco. Ils ont identifié celles de son domicile et de son travail. Mais, il reste une clé et un badge de porte. Il essaie ce dernier à l'interphone de l'immeuble. Un déclic indique que la porte est ouverte. Sur les boîtes à lettres, une seule porte juste le prénom "Éric", au 4D, soit le quatrième étage et porte droite. Ils prennent l'ascenseur, et arrivés sur le palier, ils insèrent la dernière clé dans la serrure. La porte s'ouvre. Ils découvrent alors un appartement tout simple, mais très bien agencé, avec une seule chambre. Ils ouvrent les tiroirs. Ceux de la chambre n'ont que du linge de lit et des serviettes de douche. Aucun vêtement dans les rangements. Rien non plus de personnel, photos, souvenirs, etc. L'ambiance est bizarre, un appartement qui n'est pas habité. Lantin téléphone à son bureau pour qu'on lui retrouve le propriétaire de cet appartement, auprès du cadastre. Ils prennent quelques photos, et arrêtent leurs recherches. Ils vont demander aux TPTS de venir faire leur travail.

Les enquêteurs retournent au café. Le patron leur indique immédiatement un homme à une table près de la fenêtre. Il semble déjà bien imbibé d'alcool.

« Bonjour, vous êtes bien Patrick ? » Questionne le commissaire.

« Oui.

- Patrick comment ?
- Lemont, Patrick Lemont.
- Monsieur Lemont, vous savez qu'il est arrivé un malheur à celui que vous connaissez sous le nom d'Éric.

- Oui, je l'ai appris hier. » Patrick a les yeux d'un chien battu.

« Quelles étaient vos relations ?

- On discutait parfois, quand il venait boire un café.

- Étiez-vous amis ?

- Je ne sais pas, il me parlait un peu de lui. » Patrick a la voix pâteuse de celui qui a trop bu, à cette heure pas très tardive.

« Pouvez-vous nous dire ce que vous savez d'Éric ? »

Patrick leur raconte alors tout ce qu'il sait. Il n'y a plus de secrets à cacher. Et, il a toujours respecté la police. De plus, si ça pouvait aider à retrouver les coupables, il serait un peu soulagé. Les policiers n'en reviennent pas de cette histoire. Marco Ricci, alias Éric, était un addictif sexuel. Ce serait un très bon alibi pour le tuer. Il a peut-être rencontré la mauvaise personne ? Une femme ou une petite amie d'un caïd parisien ou de banlieue. La piste semble prometteuse. Il faut que les TPTS fassent parler les webmasters des sites de rencontres.

\*

Les deux enquêteurs sont de retour à la PJ. Ils n'en sont qu'au premier tour de la spirale. L'interrogatoire est filmé.

« Madame Moretti, merci d'être venue aujourd'hui pour votre déposition. Nous avons quelques questions complémentaires à vous poser.

- Comme vous voulez.

- Connaissez-vous l'appartement du 19 rue du Petit Montmartre ?

- Je crois vous avoir déjà dit que je ne connais pas cette rue. Pourquoi ?

- Il semblerait que votre compagnon, utilisait un appartement au 19 exactement, nous ne savons pas encore qui est le propriétaire. Est-il possible qu'il appartenait à monsieur Ricci ? » Lantin ne prend aucune précaution avec Mirella, il se demande comment elle ne serait pas au courant.

« Je n'en ai jamais entendu parler. Comme nous n'étions pas marié, nous avons une séparation de nos patrimoines.

- Pouvez-vous regarder ces photos ? » Lantin lui montre sur son smartphone les clichés qu'il a pris dans l'appartement. « Reconnaissez-vous quelque chose ?

- Non, rien.

- Il n'y a pas un élément qui vous fait penser à votre compagnon ? Regardez bien. »

Mirella prend son temps. Elle fait défiler les photos.

« Non, je ne vois rien de familier. Rien ne ressemble à Marco. C'est trop froid. Il n'y a même pas un bibelot. Il adorait collectionner les petites théières vietnamiennes. Il en avait au moins quarante à la maison. Je suis sûr qu'il en aurait mis quelque'une si c'était chez lui.

- J'ai une question difficile à vous poser. Est-ce que votre couple allait bien ? » Lantin est de plus en plus débridé. La capitaine Dufour est un peu perplexe devant sa technique d'interrogatoire. Peut-être aurait-il dû lui laisser ce travail, une femme se confie plus facilement à une autre femme.

« Très bien, nous avons décidé d'avoir un enfant cette année. Je suis enceinte depuis deux mois.

- Oh, vous ne nous l'aviez pas dit hier.

- Je n'étais plus moi-même. J'espère que ça n'impacte pas votre enquête.

- Non, mais on a besoin d'en savoir le maximum sur la victime pour comprendre pourquoi elle a été tuée. » Ce dernier mot déclenche des larmes chez Mirella. Le deuil sera long. Lantin lui présente un paquet de mouchoirs en papier. Mirella en prend trois. Elle essuie son visage.

« J'ai une autre question difficile. Votre compagnon était-il fidèle ?

- Oui, je crois. Il tenait beaucoup à moi.

- Vous n'avez jamais senti un parfum de femme sur lui, le soir quand il rentrait.

- Non, il sentait le propre, il allait à la salle de sport tous les jours, et prenait une douche tous les midis. »

Lantin sait que c'est faux. Ils sont passés à la fameuse salle de sport, qui a bien un client s'appelant Marco Ricci, mais il n'est jamais venu. Il prend tous les ans sa carte de membre, et ne vient jamais ensuite. Mirella semble sincère. Lantin continue l'interrogatoire à sa façon un peu brusque.

« Marco avait-il un lien avec des personnes louches ?

- Non, il était très rangé et même taiseux.

- Mais, il était italien de naissance, comme vous.

- Et alors ? » Mirella est estomaquée par la question. Parce qu'on n'est pas français, on est louche.

« Alors, en Italie, il y a la mafia, ou plutôt les mafias. Les guerres entre gangs sont très dures et laissent beaucoup de morts.

- Mais, il ne parlait même pas italien.

- En êtes-vous sûr ?

- Oui, son père ne lui avait pas appris la langue, il voulait que Marco s'intègre complètement dans la culture française.

- Mais, vous, vous parlez italien ?

- Oui, et ? » Mirella est de plus en plus excédée par cette discussion qui a pris un très mauvais tour.

« Avez-vous remarqué quelque chose de changé dans votre vie ces dernières semaines ?

- Attendez, oui, mon frère s'est suicidé. » Et Mirella lui raconte l'événement.

« Je vais faire ressortir le dossier. Je vais être obligé d'interroger votre mère, elle a peut-être des informations sans le savoir. Y a-t-il eu d'autres morts dans votre entourage ?

- Non, c'est déjà beaucoup. Vous devriez aussi parler à Jean Desmoulins, il connaissait Marco mieux que moi.

- Encore une question personnelle. Votre compagnon avait-il des bizarreries sexuelles ?

- Que voulez-vous dire ? Il était normal.

- Normal à quel point ?

- Il avait de gros besoins sexuels. Je pensais le tenir par cette faiblesse, mais je ne m'en

## La cinquième chambre

suis jamais servie. J'avais décidé de faire la grève du sexe, s'il refusait encore d'avoir un enfant. Puis, il y a quelques mois, il a cédé, et je suis enceinte comme je vous l'ai dit.

- Je m'excuse par avance, mais je dois savoir. Quand vous dites de gros besoins, pouvez-vous préciser ? » Lantin sait qu'il va trop loin, mais il faut qu'il connaisse la victime, le plus intimement possible.

« Au moins une fois par jour, souvent deux ou trois fois le week-end. »

Cela confirme les dires de Patrick. Marco était atteint d'addictions sexuelles. Il n'avait pas étudié cela dans sa formation, mais il avait un peu regardé sur internet. Cette piste était donc la plus probable. Mais, avec quelle femme avait-il pêché ?

57

*La douleur est une très grande  
maîtresse qui nous donne des  
leçons dont nous ne nous  
rendons pas compte.  
Johann Wolfgang von Goethe*

15 février 2023

Le lendemain, les deux enquêteurs se rendent chez Maria Moretti. Elle a été prévenue par Mirella de leur visite. Elle est toujours superbe, même si le malheur semble l'habiter. Elle les accueille courtoisement et leur propose à boire. Ils déclinent. Ils passent au salon, décoré avec un très grand goût. C'est la capitaine Dufour qui mène l'interrogatoire, ils ont choisi en commun cette approche qui pourrait mettre en confiance Maria.

« Merci de nous recevoir, si tôt après ce malheur.

- C'est normal, vous faites votre métier. » Leur répond Maria, avec une voix ferme mais légèrement tremblante.

« Connaissez-vous bien Marco Ricci ?

- Pas vraiment, on se voyait aux fêtes *dé* familles. Nous nous étions *vous* au réveillon *dé* Noël. Il *né* fêtait pas son anniversaire avec moi. Il n'était pas très porté *sour* les réunions familiales. *Jé* crois qu'il tenait ça *dé* son père, *oun* taiseux.

- Comment était-il ?

- Comme *d'habitoude* charmant, attentionné, mais *oun* peu distant.

- Anormalement ? » Dufou y va prudemment.

- Non, comme à chaque fois. Et puis, les cadeaux *né* semblaient jamais *loui* plaire. Il *né* sait pas mentir. » Lantin pense « Au que si, c'est un très bon menteur, il menait une

double vie sous le nez de tout le monde. » Le commissaire Lantin a un esprit rationnel, et, la duplicité des autres est son métier. En revanche, il est, lui-même, complètement transparent. Cela a même été un frein à sa carrière, où il faut faire aussi de la politique. Il passe ses doigts sur sa moustache et laisse sa capitaine poursuivre son interrogatoire.

« Avait-il changé ces dernières semaines ?

- Non, pas vraiment » répond Maria en fronçant le front.

« Mirella vous a-t-elle fait des confidences ?

- Oui, après l'anniversaire *dé* Marco, elle m'avait avoué qu'elle était enceinte. *Jé* né devais rien dire à Marco. Il voulait encore attendre, avant *dé* faire l'annonce. C'était notre *sécret*.

- Monsieur Ricci est-il le père ?

- Qu'est-ce que vous voulez dire ! Ma fille est honnête ! » Maria est furieuse. Elle se lève et est sur le point de mettre les deux policiers à la porte. Le commissaire Lantin intervient.

« La capitaine Dufour ne voulait pas vous blesser, excusez-nous. Mais, on doit poser des questions qui peuvent être gênantes. Il y a quelqu'un derrière la mort de votre beau-fils, on doit le découvrir. N'êtes-vous pas d'accord ?

- Bien *soûr*. *Jé* veux savoir moi aussi. »

Lantin reprend la main. Peut-être que la capitaine Dufour n'est pas douée avec les femmes. À moins que ce soit le caractère volcanique de Maria, une Italienne au sang chaud. Lantin la voyait plutôt grande bourgeoise glaciale.

« Connaissez-vous le père de votre beau-fils ?

- Nous nous sommes *vous* une fois ou deux. Un homme *roustre*. » Maria est un peu sèche.

- Vous êtes Italiens tous les deux.

- Et alors, est-ce que vous aimez tous les Français *qué* vous rencontrez ?

- Effectivement. Aviez-vous des connaissances communes ?

À part Marco, non. » Maria se lève, « J'ai besoin *dé* boire, voulez-vous *oun* peu d'eau ? »

« Non merci » Maria va jusqu'à la cuisine et se sert une eau gazeuse, italienne bien sûr. Quand elle revient, l'interrogatoire reprend.

« Pourquoi êtes-vous venues en France ?

- J'ai *souivi* un homme, un Français, *qué* j'avais rencontré. On a *vécou* deux ans ensemble et *pouis* on s'est séparés. Jé suis restée. J'aimais la vie parisienne. J'ai trouvé *oun* travail dans l'édition de livres artistiques. »

Lantin sent qu'il ne va rien tirer de plus de cet échange. Il demande à Maria de passer à la PJ, pour enregistrer sa déposition. Il trouve qu'il y a beaucoup trop d'Italiens dans cette affaire. Cependant, toujours aucun lien avec la mafia ne surgit.

Nouveau débrief avec les TPTS. L'ingénieur en chef, Simon, est venu lui-même fait le pont avec l'équipe du commissaire Lantin.

« Avez-vous du nouveau du côté des sites internet ?

- Oui, on a un peu joué à "bad cop / good cop", et ça a fonctionné. La menace d'un contrôle fiscal fonctionne toujours. »

- Et alors ?

- Eh bien, on a eu les mots de passe des comptes de Ricci » annonce triomphant Simon.

- Vous avez lu les messages ?

- On est en cours de lecture. Il y en a des centaines. Il était très actif. En revanche, nous n'aurons pas accès à l'identité des femmes contactées. Le juge devra délivrer une réquisition judiciaire, si nécessaire.

- C'est nécessaire, c'est notre seule piste. Dufour, faites la demande. » Le commissaire est toujours un peu sec avec ses collaborateurs, surtout quand il est sous pression. Pourtant, celle-ci est la vie quotidienne à la PJ. La montre joue en défaveur des enquêteurs, chaque jour les éloigne de la solution.

« Bien, chef. » La capitaine Dufour ne se démonte jamais, elle sait que le commissaire n'a rien contre elle.

« Ce qui ressort des premières lectures, c'est qu'il cherchait des femmes pour des jours précis de la semaine. Les derniers messages tournaient autour du vendredi. Il voulait des relations uniquement sexuelles, sans lendemain » Simon semble presque amusé par la situation. Lantin ne relève pas.

« Cela confirme notre connaissance de Ricci, il avait une grande addiction au sexe. Sait-on qui est le propriétaire de l'appartement de la rue du Petit Montmartre ?

- Oui, c'est Giulio Ricci qui l'a acheté en 2012. Il a ensuite fait une donation de ce bien à son fils, de façon tout à fait légale. Il n'y a pas d'argent sale en jeu, monsieur Giulio Ricci était un entrepreneur très à l'aise. Nous avons demandé les actes notariés, mais la piste semble ne mener nulle part. »

Ricci avait donc sa garçonnière, en plein Paris, uniquement pour ses ébats sexuels. Lantin est un peu perplexe. « Vérifiez aussi du côté des impôts. Est-il possible que sa compagne était au courant ? » La capitaine Dufour intervient.

« À cette époque, Marco Ricci ne connaissait pas Mirella Moretti. Il est donc probable qu'elle n'était pas au courant. C'est peut-être pour cette raison qu'il ne voulait pas se marier. Ses biens auraient été inventoriés.

- Je vous donne deux jours pour retrouver les femmes qui sont entrées en contact avec Ricci. »

Le commissaire conclut la réunion par un couperet. Il se doute qu'il faut aller vite, il est peut-être déjà trop tard. Cependant, dans un crime aussi violent, il y a toujours des traces. Il suffit de retrouver le premier fil, et ensuite on tire la pelote. Dans cette histoire, il subodore qu'il y a eu plusieurs intermédiaires, entre le commanditaire et les tueurs. Ces derniers ont dû s'évanouir dans la nature, en revanche le commanditaire doit toujours être en place. L'affaire va se jouer sur quelques détails.

58

*Au milieu de l'hiver, j'ai  
découvert en moi un invincible  
été.*

*Albert Camus*

*16 février 2023*

*Je suis l'inconsolé. La police est venue me voir ce matin. J'écoutais le premier mouvement du cinquième concerto brandebourgeois par l'Akademie für Alte Musik Berlin. C'est une pièce complexe, où le clavecin joue comme s'il était libre de la partition, comme s'il improvisait une danse diabolique.*

*Marco, mon fils de cœur, est mort. Il a été assassiné, comme un vulgaire malftrat. La police semble perdue. Ils lui cherchent de mauvaises fréquentations. Marco un mafioso ? Impossible, il ne parle même pas l'italien. Je ne connais pas grand-chose à sa vie, je l'ai invité plusieurs fois avec Mirella, à l'époque où Karina allait encore bien. Il n'a jamais été très bavard, en tout cas sur lui-même, mais il me paraissait être un bon mari. Je sais, il n'était pas marié avec Mirella, cependant ils formaient un couple solide. Lors d'une de ses visites à l'hôpital, il m'avait confié qu'ils avaient décidé d'avoir un enfant cette année. Il avait hésité à me l'annoncer, car il pensait que cela me ferait mal. Bien au contraire, ça a été un baume sur mon cœur en reconstruction.*

*Les souvenirs de Marco défilent dans ma tête comme un film. Je me rappelle son sourire timide, de ses gestes attentionnés envers Mirella. Comment peut-on croire qu'il était impliqué dans des affaires louches ? C'était absurde.*

*La police m'a posé des questions sur ses fréquentations, ses habitudes. J'ai répondu du mieux que je pouvais, mais je sentais leur scepticisme. Ils cherchaient des réponses faciles, des coupables évidents. Mais, la vérité est toujours complexe et douloureuse.*

*J'ai appelé Mirella pour lui présenter mes condoléances. Elle est détruite et perdue. Elle*

## La cinquième chambre

*ne comprend pas pourquoi il a été tué. « C'est probablement une erreur » pense-t-elle. Je suis assez d'accord avec elle, Marco devait être au mauvais endroit au mauvais moment. J'ai aussi appris le décès d'Hugo. Marco ne m'en avait pas parlé. Malgré tout, aujourd'hui, je reste solide, debout sur mes deux jambes comme jamais avant dans ma vie.*

*Le clavecin de Bach m'envahit. Si l'âme existe, elle ressemble à cette musique. Chaque note, chaque accord, semble résonner avec une vérité universelle, une beauté intemporelle qui transcende les époques et les cultures. Les contrepoints complexes ouvrent des portes émotionnelles.*

*Je vais continuer à vivre, pour Karina et Marco. Mes deux amours.*

59

*Internet doit être pour tous un  
espace de liberté et de sécurité,  
un terrain d'expression libre  
mais responsable.  
Elisabeth Guigou*

17 février 2023

Les deux derniers jours ont été surtout dédiés à la procédure. La moindre erreur peut conduire à l'annulation d'une éventuelle inculpation. Le commissaire Lantin est très à cheval sur la rigueur dans son travail. Il sent des forces obscures derrière le meurtre de Marco Ricci. Il n'a toujours pas prévenu officiellement l'Office Central de Lutte contre le Crime Organisé (OCLCO). Il a contacté son vieil ami, le Commissaire Verdier, qui lui a dit qu'il n'y a pas d'activité chaude dans les gangs en ce moment. Celui-ci lui a promis de faire une enquête officieuse, auprès de ses collaborateurs, pour voir si leurs indics ont entendu des bruits sur cette affaire.

La visite chez Jean Desmoulins n'a rien donné de positif. L'homme a été secoué par la mort de Marco, mais il ne savait rien de sa vie.

Ce matin, le commissaire Verdier a rappelé Lantin. Non, aucune information particulière. En tout cas, pas en France. Étant donné la nationalité de naissance de la victime, il faudrait prendre langue avec leurs collègues italiens. Mais, pour cela, il faut faire une demande officielle. Lantin n'est pas prêt.

Troisième débrief avec les TPTS.

« J'espère que vous avez de bonnes nouvelles » commence Lantin.

« Oui, commissaire. On a retrouvé plusieurs femmes avec lesquelles il était en contact actif.

- C'est-à-dire, des femmes avec lesquelles il avait des relations sexuelles. Les messages sont très explicites.

- Et vous avez leur nom ?

- Pas directement, mais leurs e-mails et leurs numéros de téléphones. Nous avons déjà transféré ces informations à votre équipe.

- Dufour, où en est-on ? » Lantin commence à s'échauffer, y a-t-il une piste en train de se dessiner ?

« Nous avons pu associer des profils avec des jours de la semaine. Il apparaît qu'il avait une maîtresse par jour, du lundi au vendredi.

- Les avez-vous contactées ?

- On attendait votre ordre.

- Foncez. »

Lantin est très excité par ces informations. Internet, lorsqu'il est bien utilisé, peut être une ressource inestimable. La police moderne est véritablement une machine impressionnante. En quelques décennies, la police scientifique et la médecine légale ont fait des progrès spectaculaires. Les bases de données gigantesques, comme le FNAEG<sup>9</sup>, sont souvent interconnectées au niveau européen, voire international. Avec seulement quelques cellules humaines, il est désormais possible d'obtenir un profil génétique détaillé, et même de réaliser une analyse de la parentèle.

\*

En fin d'après-midi, débrief de service.

« Dufour, avez-vous des informations ?

- Oui, nous avons retrouvé quatre des cinq femmes. Il semblerait qu'il n'y en ait pas

---

<sup>9</sup> Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques

le vendredi. Je les nommerai par le jour de la semaine pour faire plus simple, mais nous avons toutes leurs identités.

- Allez-y. »

Le capitaine Dufour énonce le CV de toutes les femmes, du lundi au jeudi. « Nous les avons toutes convoquées pour demain matin.

- Parfait, je veux tout le monde sur le pont. C'est peut-être notre dernière chance de trouver les coupables. » Il parle au pluriel, parce qu'il y avait deux tueurs, mais aussi parce que derrière eux, il y a au moins un commanditaire, et probablement toute une chaîne de commandement. Il fera appel à l'OCLCO, si une piste émerge.

« Vérifiez si elles ont un lien avec la pègre ou quelque groupe que ce soit. Nous devons avoir des billes demain.

- Bien, chef. »



60

*Tout bonheur est une  
innocence.  
Marguerite Yourcenar*

*17 mars 2023*

Le lendemain, une réunion est organisée pour préparer les interrogatoires des quatre femmes.

« Dufour, avez-vous des billes sur ces quatre femmes ?

- Ce sont des oies blanches, en tout cas pour le moment. Elles sont toutes célibataires, et s’amusent sexuellement sur le net.

- Pas de casier ?

- Non, que de bonnes professions : prof d’université, commerçante, ingénieure de recherche et violoniste ; respectivement de Lundi à Jeudi.

- Ça se présente mal » constate Lantin.

- « Peut-être que les interrogatoires vont nous apporter quelque chose. » Dufour lance cette phrase comme une bouée à la mer.

« Au boulot, vous êtes par équipe de deux pour assurer les interrogatoires. Dufour, tout est clair ?

- Oui, chef, nous nous sommes répartis les jours » dit-elle avec un petit rire.

« Très drôle, allez presser les citrons. » Lantin pressent un échec.

\*

Lantin passe de salle en salle. Les interrogatoires tournent en rond. Toujours la même histoire, un homme rencontré sur le net, pour du bon temps à deux, entre adultes consentants. Non, elles ne connaissent personne dans les milieux sombres ni de France, ni

d'Italie. Oui, elles peuvent donner leurs agendas et les mobiles, si on les leur rend rapidement.

Elles font voir, aux enquêteurs, leurs e-mails, leurs SMS, leurs photos et leurs contacts. Rien, vraiment rien. Elles pleurent même sur le sort d'Éric, elles ne connaissent aucun Marco Ricci. Que savent-elles d'Éric ? Il est beau, tendre, attentionné, c'est un super amant. Non, elles ne sont pas frustrées par leur position de coup d'un jour. C'était la règle.

\*

Nouveau débrief en salle de réunion.

« Dufour, le bilan.

- Ce sont bien des oies blanches. Pas un cheveu de travers, si on considère qu'être libertine est normal.

- On n'est pas aux mœurs. A-t-on des nouvelles de nos indics ?

- Pour le moment, rien n'est remonté. Ceux qu'on a contactés ne les connaissent pas. Nous pouvons faire une enquête de voisinage ?

- Oui, on n'a plus que ça. » Lantin est effondré. « A-t-on un espoir de trouver Miss Vendredi ?

- D'après les échanges que Ricci a eus sur les réseaux, il était à la recherche d'une femme pour ses vendredis.

- Il faut retrouver la dernière du vendredi.

- J'ai déjà un nom, la Scientifique me l'a fourni il y a quelques minutes.

- GO ! »

\*

Daphné est à son cabinet lorsqu'elle reçoit un appel de la police, la capitaine Dufour. Elle lui annonce qu'Éric est mort et qu'elle doit faire une enquête, car c'est un assassinat. La policière lui demande de passer immédiatement à la PJ. Daphné annule son dernier rendez-vous, et sort en vitesse de son bureau. Elle est troublée. Éric assassiné, mais pourquoi ?

Une heure plus tard, elle est avec la capitaine Dufour. L'interrogatoire est enregistré. Daphné connaît cette procédure. Après quelques formules standards, la capitaine ouvre l'interrogatoire. « Madame Wagner, ou dois-je dire Maître ?

- Madame ira très bien, je ne suis pas ici en tant qu'avocate. Je voudrais dire en préliminaire, que j'avais rompu avec Éric, il y a plusieurs semaines. Nous n'étions pas restés en contact. Je me suis rangé, je vis avec un homme, un seul.

- Éric s'appelle en fait Marco Ricci. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

- Oui, c'est l'homme qui s'est fait assassiner il y a quelques jours. Quel rapport ?

- Éric est Marco Ricci.

- Non ! Je ne le connais pas très bien. On avait une relation purement sexuelle. Il ne voulait pas aller plus loin.

- Qui est votre nouveau compagnon ?

- Il s'appelle Augustin de La Tour. Il est issu d'une famille aristocratique, et il est diplomate au quai d'Orsay. » Daphné est très fière de faire cette déclaration. Elle y croit à peine, elle est casée avec un noble.

« Avez-vous eu des amis qui auraient un lien avec le milieu du crime français ou italien ?

- NON ! Je n'ai eu que des relations de quelques jours. Avant Augustin, je ne m'étais jamais fixée.

- Marco Ricci avait-il des ennemis ?

- Non, mais je ne connaissais rien de lui, même pas son vrai nom. Je ne connaissais que son appartement, qui d'ailleurs avait une déco du plus pur style Ikéa.

- Saviez-vous qu'il était marié ?

- Non, je ne l'imagine pas marié, sa femme a dû souffrir. Savez-vous combien il y avait de femmes ? » Daphné est très surprise par cette annonce. Éric, marié. Inimaginable.

« Je ne peux pas vous révéler cette information.

- Puis-je y aller ? J'ai un dîner avec les parents d'Augustin.

## La cinquième chambre

- Bien sûr. Tenez-vous à la disposition de la police.
- Je connais ça par cœur. »

La capitaine Dufour est perplexe, mais pas vraiment étonnée. Elle ne croyait pas à cette piste. Il reste une dernière option, Miss Lundi de la génération précédente. Une certaine Carole Riquier. Sa dernière chance. Le commissaire ne va pas être content. Mais, elle sait qu'il lui fait confiance pour sa compétence.

61

*Je me fâche à propos de  
certaines choses, puis je  
continue de travailler.*

*Toni Morrison*

*18 mars 2023*

*Je suis une policière black. C'est mieux que noire. Cela met de la distance. Mais, ça ne change pas forcément les mentalités. Mes parents sont tous les deux professeurs dans l'un des plus grands lycées de Paris. Mon père de physique-chimie et, ma mère d'anglais, c'est sa langue natale. Je suis donc bilingue, cependant, j'ai dû apprendre bien d'autres langages pour tracer mon chemin. Et j'ai dû apprendre à voir le verre à moitié plein, pour m'aider à aller de l'avant. Je me suis souvent dit, « Pas besoin de dieux pour nous éprouver, les autres y arrivent très bien. »*

*Sans être des bourgeois, mes parents m'ont donné une très bonne éducation, et le goût de l'étude. Aujourd'hui, on dit que ce sont des bobos de gauche. Mais, quelle gauche, ils sont un peu perdus depuis l'arrivée d'Emmanuel Macron à l'Élysée. Sont-ils l'aile gauche du macronisme (mon père), ou l'aile droite du PS (ma mère) ? C'est un sujet de discussion sans fin dans une famille très politisée. Pour ma part, je ne me positionne pas, je leur donne alternativement raison. La plupart de mes jeunes collègues sont RN, ouvertement ; alors que les plus anciens restent fidèles à la droite dite traditionnelle, qui change de nom au fil de ses échecs électoraux. Quel sera le prochain nom, « La Droite Républicaine » ? Les boîtes de com' se font des fortunes sur notre dos.*

*Pour arriver où je suis actuellement, j'ai dû me battre deux fois plus qu'un homme, et deux fois plus qu'une blanche. Oui, mon père est noir, il vient de la Guadeloupe. Il n'a pas la peau très foncée, il a probablement plus de gènes blancs que noirs, mais comme on dit « Une goutte de sang noir suffit. » Je suis donc noire malgré un teint mordoré, mais je suis*

*trahie par des cheveux bruns et crépus. À l'école, je n'avais pas beaucoup d'amies. J'ai cependant sympathisé en sixième avec Jules, un beau blanc qui m'a immédiatement pris en amitié. Nous avons fait ensemble tout notre parcours jusqu'à la terminale. Il est parti en classes prépas, je suis partie à la fac. Je savais que je voulais devenir flic, et surtout à la crim'. J'ai donc fait du droit pénal, tout en me formant à la criminologie. D'abord, en autodidacte, puis j'ai passé un DU de criminologie à Paris 8. J'ai facilement décroché le concours d'entrée de la police. Après ma formation, je suis partie deux ans à Marseille. Il n'y a pas mieux pour voir le crime de près.*

*Au travail, les remarques sexistes et racistes n'ont pas été rares. J'ai eu la chance d'avoir une cheffe à Marseille, qui m'a soutenue et aidée dans ma carrière. Ensuite, j'ai passé deux ans à Strasbourg, à la Crim'. Il y a deux ans, j'ai obtenu mon garde de capitaine avec une mutation à la PJ de Paris. Le commissaire Lantin est dur mais juste. Il ne m'a jamais jugée sur mon sexe ou ma couleur de peau. Dans son service, les blagues déplacées n'ont pas lieu d'être. Le moindre contrevenant se voit attribuer les pires tâches administratives pendant un mois.*

*Mes parents sont fiers de moi, bien qu'ils auraient préféré que je devienne traductrice ou interprète, avec ma maîtrise parfaite de l'anglais. Mais, qui sait, peut-être vais-je travailler pour Interpol. Ma devise pourrait être « Pense par toi-même, tu auras déjà fait la moitié du chemin vers la liberté. »*

*Je suis bien dans ma peau mordorée, et je suis amoureuse. Oui, je vais me marier avec Jules.*

62

*L'homme est moins lui-même  
quand il est sincère, donnez-lui  
un masque et il dira la vérité.*

*Oscar Wilde*

*20 mars 2023*

Le week-end est passé. Aucune nouvelle n'est venue alimenter le dossier Ricci. Lantin n'a pas mandaté l'OCLCO. Il n'a aucun élément pour impliquer la mafia, ou un quelconque autre groupe de malfrats. Il a passé un très mauvais week-end. Il a relu toutes les dépositions des « Miss » de la semaine. Il doit bien y avoir un détail qui a échappé aux enquêteurs. Mais non, rien. Les interrogatoires ont été bien menés. Il ne reste que cette dernière piste, la Miss Lundi bis, comme elle est surnommée. La Miss au comportement étrange.

En recoupant les données, les TPTS ont découvert une nouvelle piste. Carole Riquier a été la maîtresse de Ricci pendant un peu moins d'un an. Elle l'a vu presque tous les lundis, hormis les jours de vacances de l'un ou l'autre. Puis, elle a fermé son compte il y a quelques mois. Elle en avait créé un nouveau avec un autre pseudo et un profil qui ne lui correspond pas. Ricci l'avait alors contacté, sans savoir qu'il s'agissait de Carole, elle se fait appeler Coralie. Ils conviennent d'un rendez-vous, pour un lundi. Ensuite, elle lui envoie un message étrange « Alors, j'ai de beaux bijoux ? ». Puis, se déconnecte du site. Carole, alias racole75, alias cajoleXX, a beaucoup de choses à raconter.

Elle a répondu à la convocation, et attend dans la salle d'attente de la PJ. C'est une femme ordinaire qui a quelques kilos en trop, et ne ressemble pas à une pin-up croqueuse d'hommes. La capitaine Dufour va mener l'interrogatoire. Celui-ci se déroule dans une drôle d'ambiance. Carole Riquier n'admet les faits que quand elle y est acculée par les faits.

Oui, elle a été la maitresse d'Éric. Depuis moins d'un an.

Oui, elle le voyait tous les lundis, entre 12 h 30 et 13 h 30.

Oui, c'était une histoire de sexe, très bon d'ailleurs.

Non, elle ne connaît pas d'autres femmes.

Oui, elle a quitté Éric quand elle a compris qu'elle n'était pas la seule, elle s'était fait un film, et imaginait qu'Éric pourrait être l'homme de sa vie.

Oui, elle a eu deux pseudos successifs sur le site pourcesoir.com.

Oui, c'était pour le piéger.

Non, elle ne s'est pas rendue au rendez-vous, c'est une amie à elle qui a pris la place, une transgenre, non opérée. Elle s'appelle Fleur Mandier, de son prénom de femme. Elle avait fait une demande officielle, sans avoir été opérée. Mais, c'était la plus belle femme de Paris.

Oui, elle a envoyé le message « Alors, j'ai de beaux bijoux ? » pour l'humilier comme elle a été humiliée.

Non, elle n'est plus rentrée en contact avec lui. Sa vengeance a été consommée.

Non, elle ne connaît personne dans les milieux troubles de France ou d'Italie. Elle a une vie rangée.

Non, elle ne vit pas avec Fleur, c'est une amie.

Oui, elle reste à la disposition de la police.

Elle donne les coordonnées de Fleur à la capitaine, puis quitte la PJ. Encore un coup d'épée dans l'eau. Encore une porte qui se ferme. La piste est froide. La capitaine Dufour débriefe auprès du commissaire Lantin. Celui-ci plisse les yeux. Il avait anticipé cette possibilité.

« On va demander au juge de mandater l'OCLCO. Il faut explorer la piste italienne, même si on n'a pas d'autres éléments, c'est notre seul espoir. Les pistes françaises sont toutes des culs-de-sac. Je m'en occupe. »

Lantin est las. Il a un taux d'élucidation des affaires très élevé, plus de 80%, bien au-dessus de la moyenne nationale. Il ne peut pas perdre sur cette affaire, un jeune homme

tué de sang-froid à Paris. Le procureur de la République est sur son dos à longueur de journée. Lui non plus ne veut pas abandonner. L'affaire a été médiatisée. Ce genre de crime n'arrive pas tous les jours. Pour lui aussi, la piste de la mafia est la plus probable. Il faut regarder vers l'Italie. L'OCLCO pourra entrer en contact avec son homologue italien, la *Direzione Investigativa Antimafia* (DIA). Elle est probablement la direction de police la plus efficace au monde contre la mafia. Si quelqu'un sait quelque chose c'est bien eux.

Il faut que la DIA établisse si Giulio Ricci et Maria Moretti ont eu de liens avec la mafia.



63

*Quand on est dans la mafia, on  
ne peut pas en sortir  
facilement. C'est comme une  
toile d'araignée.  
Giovanni Falcone*

*20 avril 2023*

Un mois plus tard, la collaboration avec la DIA a permis d'établir quelques faits. Giulio Ricci n'était pas connu comme étant un mafieux actif. Il semblerait qu'il a été mêlé à certaines activités de la 'Ndrangheta, sans qu'aucune preuve n'ait jamais été établie. Sa femme et sa fille ont été tuées dans un règlement de compte entre bandes rivales. Les coupables n'ont jamais été trouvés. La Cosa Nostra a été suspectée, mais personne n'avait parlé. Depuis son arrivée en France, Giulio Ricci n'a montré aucun lien avec la mafia, son nom n'est jamais apparu dans les investigations des vingt dernières années. Aucun contrat n'a été émis sur sa tête, et sa mort n'a rien de suspect.

En ce qui concerne Maria Moretti, c'est un peu plus compliqué. Elle n'a pas laissé beaucoup de traces dans les fichiers de la DIA. Elle a peut-être croisé le mafioso « *il butterato* », mais ce sont des informations de seconde main. Le « *butterato* » a eu de très nombreuses maîtresses, cependant, Maria Moretti n'a pas le profil type. Elle est issue d'une grande famille bourgeoise de Turin. Maria avait des activités militantes d'extrême gauche, dans sa jeunesse, comme beaucoup d'enfants de bonnes familles de l'époque. Elle a donné naissance à Mirella en 1994, de père inconnu. La rumeur attribue sa fille à un autre activiste de son groupe, Alessandro Romano. Ce groupe prônait, entre autres, l'amour libre. Elle est venue en France en 1996, puis a donné naissance à son fils Hugo, lui aussi sans père officiel. Depuis, elle menait une vie rangée.

Le « *butterato* » est mort il y a quelques mois dans un accident de voiture. L'enquête

avait conclu à un accident. L'homme conduisait en état d'ivresse sur une route escarpée, connue pour sa dangerosité.

Une nouvelle autopsie de Hugo Moretti avait été mandatée. Elle n'avait rien révélé de nouveau. L'hypothèse du suicide est la plus probable, sans qu'on puisse écarter la possibilité d'un meurtre. Mais, aucun élément matériel n'accrédite cette thèse. Peut-être l'absence d'une lettre d'adieu. Quelques prélèvements ont été effectués pour des analyses complémentaires.

Le commissaire a tous ces éléments en main. C'est un puzzle complexe, mais il n'a que ça en main. Il y avait un lien tenu entre Giulio Ricci et Maria Moretti. Ils avaient été plus ou moins proches de la mafia, ou de milieux extrémistes. Manifestement, ils ne se connaissaient pas. Et puis, quelle place avait le « *butterato* » dans ce tableau ?

Il se demandait s'il devait cibler Maria Moretti, savait-elle quelque chose qu'elle ne voulait pas partager ? Qui était le père de Mirella et Hugo ? Celle-là lui avait dit que son père était mort, il y a plusieurs années. Maria avait confirmé ce fait. Elle avait donné le nom d'un homme, Matteo Esposito, effectivement mort en Italie en 2012. Il n'avait aucun lien avec la mafia.

Il ne lui restait qu'une porte ouverte. Le commissaire Lantin devait l'exploiter à fond. Marco Ricci devait obtenir justice.

64

*L'inexplicable ne se produit  
presque jamais. En tant que  
policier, tu apprends à  
distinguer l'inexplicable de  
l'inattendu.  
Henning Mankell*

30 avril 2023

*Je suis un policier fatigué. J'ai consacré ma vie à combattre le crime et toutes sortes d'activités illégales. Je n'étais pas destiné à cette vie. Je suis né dans une banlieue sensible, comme on dit. À dix ans, j'étais déjà guetteur. Ma voie était tracée, je gravirais tous les échelons de la drogue, un à un, jusqu'au sommet ou jusqu'à la mort. Probablement, ma mort.*

*J'ai été sorti de ce milieu par un éducateur du quartier, Rachid. Respecté des dealers, il venait du même quartier. Il prenait en charge les jeunes de la cité : football, basket, mais aussi sorties au musée. Il semblait tout connaître. C'était notre idole. Il a sorti des dizaines de jeunes du monde de la drogue. La police avait cherché à la recruter pour être leur indic. Il avait refusé, sa vie dépendait de son indépendance. Il devait fermer les yeux sur les activités des gangs pour rester en vie.*

*Grâce à lui, j'ai pu passer mon bac avec succès, mention Bien. Je me suis engagé dans des études de droit, je voulais être avocat. Mais, très vite, je me suis intéressé à la criminologie. J'ai suivi un cursus au Cnam, où j'ai obtenu mon master. J'ai réussi le concours pour entrer dans la police. J'ai ensuite suivi une formation à l'École nationale supérieure de la police à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or. Je suis sorti deuxième de ma promotion. J'ai pu choisir une première affectation à la PJ de Paris.*

*À ce poste, j'ai rapidement été confronté à la réalité brutale du terrain. Les enquêtes*

*étaient souvent longues et épuisantes, mais chaque arrestation réussie me rappelait pourquoi j'avais choisi cette voie. Mon passé dans la banlieue sensible m'a souvent aidé à comprendre les mécanismes des réseaux criminels et à anticiper leurs mouvements. Rachid était devenu un ami, mais un jour son corps meurtri a été retrouvé dans une benne à ordures de sa cité. Je voulais prendre l'affaire, mais elle a été confiée à un collègue, car tout le monde connaissait mes liens avec la victime. Une bande locale avait été démantelée, immédiatement remplacée par une autre. Le vide n'existe pas dans le milieu du crime et de la drogue.*

*La suite a été simple, si soixante heures de travail par semaine est simple ; si la vue de cadavres, de jour en jour, est simple ; si la vision de la bassesse de l'humanité est simple ; si un divorce à quarante ans est simple. J'ai réussi ma vie professionnelle, mais ai-je réussi ma vie ?*

65

*La vengeance est comme un  
lion qui dévore tout ce qui  
l'entoure.*

*William Shakespeare*

30 novembre 2022

(conversation WhatsApp traduite de l'italien)

- *Bonjour Donna Maria.*
- *Bonjour Niccolo.*
- *J'ai des nouvelles importantes sur Carlo, le « butterato. » On a de bonnes raisons de croire que l'accident dont il a été victime est un meurtre.*
- *Mais, comment est-ce possible, il était bien caché, personne ne savait où le trouver.*
- *Je sais, mais quelqu'un a parlé. On a retrouvé la taupe. Après quelques remises en conditions, il a craché le morceau. Il a été approché par un homme qui lui a donné cent mille euros contre la localisation de Carlo. Il n'a pas eu de mal à la trouver, car il connaissait l'un de ses protecteurs.*
- *Mais, comment avez-vous pu merder à ce point ? Vous êtes une bande d'incapables.*
- *Du calme, Maria, je comprends ta colère et nous avons assuré une fin mémorable à ce traître. En revanche, avant de mourir, il nous a dit que son contact avait demandé si Carlo avait eu des enfants. Le mouchard lui a dit que non, qu'il avait eu beaucoup de maîtresses avant son isolement, et que maintenant, il n'avait qu'une pute de temps en temps.*
- *J'espère que je ne suis pas dans cette catégorie, il faut dire que je ne l'avais pas vu depuis plus de dix ans. Penses-tu que nos enfants soient en sécurité ?*
- *Je ne vois pas comment il pourrait faire le lien entre Carlo et tes enfants, Hugo et*

*Mirella.*

- *Niccolo, il faut retrouver cet homme et l'éliminer, il est trop dangereux. Il est très fort aussi, car Carlo était protégé, et nous en France, nous n'avons personne.*

Maria n'était pas au bout de ses peines.

66

*La vengeance est un acte de  
justice trop personnel, trop  
humain.*

*Victor Hugo*

*20 janvier 2023*

(conversation WhatsApp traduite de l'italien)

- *Bonjour Donna Maria, je te présente au nom de toute notre organisation nos sincères condoléances. La mort d'Hugo est un drame immense, perdre un enfant est ce qu'il y a de pire.*

- *Niccolo, vous êtes une bande de salauds. Vous l'avez laissé mourir, car je sais que ce n'est pas un suicide. Il y a quelqu'un derrière cela et je veux savoir qui.*

- *Nous avons retrouvé l'homme. Officiellement, il dirige une agence de détectives, pourtant, pas tout à fait comme les autres. Il se fait appeler Antoine de Chailly, son vrai nom Guillaume Laplace, il travaille à Paris. Il a eu la bêtise de faire appel à des tueurs trop proches de nous, qui ont fini par parler, quand ils ont appris qui était véritablement Hugo. Nous allons bientôt saisir ce détective et le faire parler, lui ou ses dossiers. Nous savons déjà qu'il est marié et a deux enfants. Nous avons un moyen de pression sur lui, une « offre qu'il ne pourra pas refuser. »*

- *Il me faut le commanditaire, il me le faut mort.*



67

*La vengeance est l'expression  
de l'amour-propre blessé.  
Arthur Schopenhauer*

*30 janvier 2023*

(conversation WhatsApp traduite de l'italien)

- *Bonjour Donna Maria, j'ai une bonne nouvelle, le privé a parlé, nous détenions sa famille, et il a perdu quelques doigts, mais il a parlé.*

- *Bonjour Niccolo. Vas-y, raconte-moi qui est le fils de pute derrière ces crimes.*

- *Tu vas avoir un choc, es-tu prête ?*

- *Je n'attends que ça depuis des mois.*

- *C'est Marco, ton beau-fils.*

- *Mais, pourquoi ? Je ne lui ai rien fait.*

- *C'est une histoire de vieille vendetta, Carlo a fait tuer sa famille, sa mère et sa sœur. Son père lui a fait jurer de le venger. Carlo et Hugo ne sont que les premières victimes. Mirella était la suivante.*

- *Et alors ?*

- *Il nous a révélé le nom de l'équipe qui devait intervenir. On les a liquidés juste à temps. Il devait frapper dans deux jours.*

- *Mais, Niccolo, comment les ont-ils retrouvés ?*

- *Ils avaient fait un prélèvement sur le butterato, puis les ont envoyés à différentes plateformes de test ADN, principalement aux États-Unis. Ils ont retrouvé tes enfants, mais sans les coordonnées. Apparemment, il y a un petit génie en hacking dans l'équipe du privé,*

*qui a pu retrouver la trace de Hugo et Mirella. La triste suite, tu la connais.*

- *Et le ou les tueurs ?*

- *Impossible de les retrouver, ils ont disparu dans la nature, des coups de vent. On suppose qu'ils étaient deux, car ils ont été identifiés comme étant des géologues d'un institut français. Ils ne parlaient pas bien italien, et les habitants de cette région sont toujours rassurés de voir qu'on prend soin de leur sécurité. Tu connais bien les napolitains. On ne les retrouvera pas, quel que soit le temps qu'on y passera. Il y a trop de coupe-fils, et le privé n'a pu nous donner que le lien vers une page Internet vide.*

Silence.

- *Et Marco ?*

- *On attend tes ordres.*

- *Tuez-le, et ne dites rien à Mirella.*

La vengeance est un plat qui se mange chaud.

## ÉPILOGUE

*La vérité est comme le soleil.  
Elle fait tout voir et ne se laisse  
pas regarder.  
Victor Hugo*

*19 mai 2023*

Après un mois d'enquête, le commissaire Lantin a obtenu un mandat d'arrêt du juge d'instruction. Le croisement des données entre le FNAEG et son équivalent italien, la *Banca Dati Nazionale del DNA* avait fait merveille.

« Madame Maria Moretti, vous êtes en état d'arrestation. »

Maria était prête. Elle savait déjà que les analyses ADN, qui avaient été effectuées, montreraient que le *butterato* était le père de ses enfants. Après une garde à vue de trente-six heures, elle avait craqué. Elle craignait trop que sa fille soit inquiétée à sa place.

Maria avait expliqué ce qu'elle savait, sans vraiment connaître tous les détails. Elle avait surtout avoué le meurtre de son gendre, pour sauver sa fille. Le commissaire Lantin avait eu du mal à avaler cette histoire. Mais, elle paraissait trop complexe pour être un mensonge. Et puis, Antoine de Chailly avait été identifié comme étant Guillaume Laplace, ancien membre de la DGSE. Il avait disparu quelques semaines après la mort de Hugo. Maria lui avait appris que le *butterato* et Hugo avaient été exécutés, bien qu'elle n'ait aucune preuve. C'est Guillaume Laplace qui connaissait toute la vérité. Elle sait qu'il est mort, mais ni par qui, ni où, ni comment. Bien sûr, elle ment. La DIA trouvera peut-être plus d'informations. Maria assure qu'il n'y avait rien de particulier sur son téléphone. Lantin pense qu'elle ment, comme toujours. Elle cache probablement des conversations avec l'Italie et son intermédiaire, mais comment le prouver. Les messageries cryptées sont une véritable plaie pour la police. De plus, il est probable qu'elle a utilisé un mobile prépayé, intraçable.

Mirella semblait ne pas être au courant des activités criminelles de sa mère. Elle n'aurait jamais commandité la mort du père de son enfant à venir. Elle ne connaissait pas son père, Maria a toujours menti sur cette question. Celle-ci n'a jamais parlé du *butterato* ni à Mirella et ni à Hugo. Maria avait honte de son passé, mais avait toujours gardé ce mafioso dans son cœur. C'était un homme rude et brutal, cependant, avec elle, il était doux comme un agneau, qui l'aimait tendrement. Fréquenter un homme aussi dangereux l'avait toujours grisé. Lorsqu'elle apprit qu'il avait été assassiné, une page violente de son passé se refermait. Le destin avait été cruel, car Hugo avait, lui aussi, subi le même destin. Elle savait qu'elle se vengerait. La 'Ndrangheta était avec elle dans ce combat. Elle n'en avait pas dit plus.

Le commissaire Lantin, quant à lui, savait que cette affaire n'était que la pointe de l'iceberg. Il était déterminé à démanteler tout le réseau criminel derrière ces meurtres. Il savait que pour y parvenir, il aurait besoin de la coopération de Maria, mais également, de la DIA, qui détenaient des informations cruciales pour découvrir toute la vérité. Il fallait identifier tous les intermédiaires, et surtout les tueurs. Cette première victoire l'avait boosté. Il se sentait renaître, après un long tunnel. Cette histoire était hors norme, et il n'en avait vu qu'un bout. La pieuvre ne se laisse jamais voir dans son entièreté. La collaboration entre la DIA et l'OCLCO avait été un succès. Il fallait continuer dans ce sens.

Mirella sera dévastée par les révélations sur sa mère. Comment avait-elle pu ignorer une telle vérité ? Elle se souviendra des moments passés avec Hugo et avec Marco. Elle comprendra que sa mère leur avait menti toute leur vie. Son père était un mafieux, un assassin. Sa mère n'était pas mieux, elle avait fait exécuter Marco, le père de son futur enfant. Elle avait appris par une indiscretion dans la presse que Marco avait une garçonnière à Paris, où il recevait de nombreuses femmes. Elle n'avait pas cru cette histoire de contrat sur sa tête, commandité par Marco. Tout son monde s'écroule. Elle n'aura plus que son enfant, un garçon qu'elle appellera Marco. Elle ne reverra jamais sa mère, en dehors d'un tribunal. Elle lui aurait sauvé la vie, mais, est-ce vrai ? Elle commence à voir à quel point sa mère lui a menti toute sa vie. Peut-être pour la protéger, peut-être pour se protéger elle-même.

La porte de la chambre de la vengeance venait de se refermer sur une histoire de plus

## La cinquième chambre

de vingt-cinq ans. Pour le commissaire Lantin, c'était une affaire résolue de plus dans sa balance. Ce n'était pas la dernière.



## À SUIVRE

*« Dans une histoire digne d'un film, John et Tim vivant aux États-Unis, deux frères jumeaux séparés à la naissance et adoptés par des familles différentes, se sont retrouvés grâce aux réseaux sociaux après plus de trente ans de séparation. Adoptés à la naissance et élevés dans des régions éloignées, les deux hommes ignoraient totalement l'existence l'un de l'autre. C'est en découvrant par hasard un profil Facebook qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau que John a pris contact avec Tim. Intrigués par cette ressemblance frappante, les deux hommes ont échangé des messages et des détails sur leur passé. Après plusieurs semaines de discussions et la confirmation de leurs origines, la vérité a éclaté ; ils étaient bel et bien frères jumeaux. Leur première rencontre en personne, chargée d'émotion, a été un moment inoubliable. Aujourd'hui, John et Tim sont déterminés à rattraper le temps perdu et à construire une relation fraternelle qui, malgré les années de séparation, s'annonce déjà indéfectible. Cette histoire incroyable a rapidement attiré l'attention des médias, et Netflix a d'ailleurs acquis les droits pour en faire un documentaire. »*



## ACRONYMES

ADN	acide désoxyribonucléique
DGSE	Direction Générale de la Sécurité Extérieure
DIA	Direzione Investigativa Antimafia
ENA	École Nationale d'Administration
FNAEG	Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques
GPA	Gestation Pour Autrui
OCLCO	Office Central de Lutte Contre le Crime Organisé.
PJ	Police Judiciaire
PMA	Procréation Médicalement Assistée
SNPS	Service National de Police Scientifique
TPTS	Techniciens de Police Technique et Scientifique

V2.0 achevée le 21 août 2023, France



# LA CINQUIÈME CHAMBRE

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LANTIN – TOME 1

JEAN-LUC BONNET

La vengeance connaît-elle des limites ? C'est la question à laquelle Marco devra répondre après la mort de son père. La maternité est-elle vraiment naturelle ? Véronique se débattrait avec cette interrogation cruciale. L'amour perdu marque-t-il la fin de tout ? Pour Jean, la réponse est claire. Et qu'en est-il du polyamour, peut-on encore y trouver l'amour véritable ? Éric est dans une course infernale.

Cette histoire de plus de vingt ans arrive à son dénouement tragique à une époque où l'amour et la mort s'entrelacent de manière inextricable. Dans ce thriller choral, chaque personnage se trouve prisonnier de sa propre « chambre intérieure », tentant désespérément de verrouiller les portes de son passé pour se frayer un chemin vers un avenir incertain. Les secrets enfouis resurgissent, les tensions atteignent leur paroxysme, et les vies s'entrelacent de façon imprévisible, révélant que la véritable clé pour avancer se trouve souvent dans l'acceptation de soi et de la différence. Un équilibre entre vie et mort.

Mêlant fable sociale et thriller psychologique, ce roman explore des thèmes intemporels à travers des destins singuliers, offrant une immersion profonde dans la condition humaine et les luttes intimes de chacun. Dans un monde où rien n'est tout à fait noir ni blanc, les personnages évoluent dans les zones grises de l'âme. La mort et la vie se mélangent dans un ballet grinçant.

Jean-Luc Bonnet est un ancien chercheur en sciences biomédicales. Il s'intéresse depuis des décennies aux cultures étrangères et en particulier à l'art japonais, dans toutes ses formes. Il écrit des aphorismes, des haïkus, des koans et des tankas depuis de nombreuses années. Il a aussi écrit de précédents recueils de poèmes, dans des styles différents. Ce premier thriller est une nouvelle étape dans sa recherche stylistique. Il fait partie d'une trilogie des enquêtes du commissaire Lantin.